

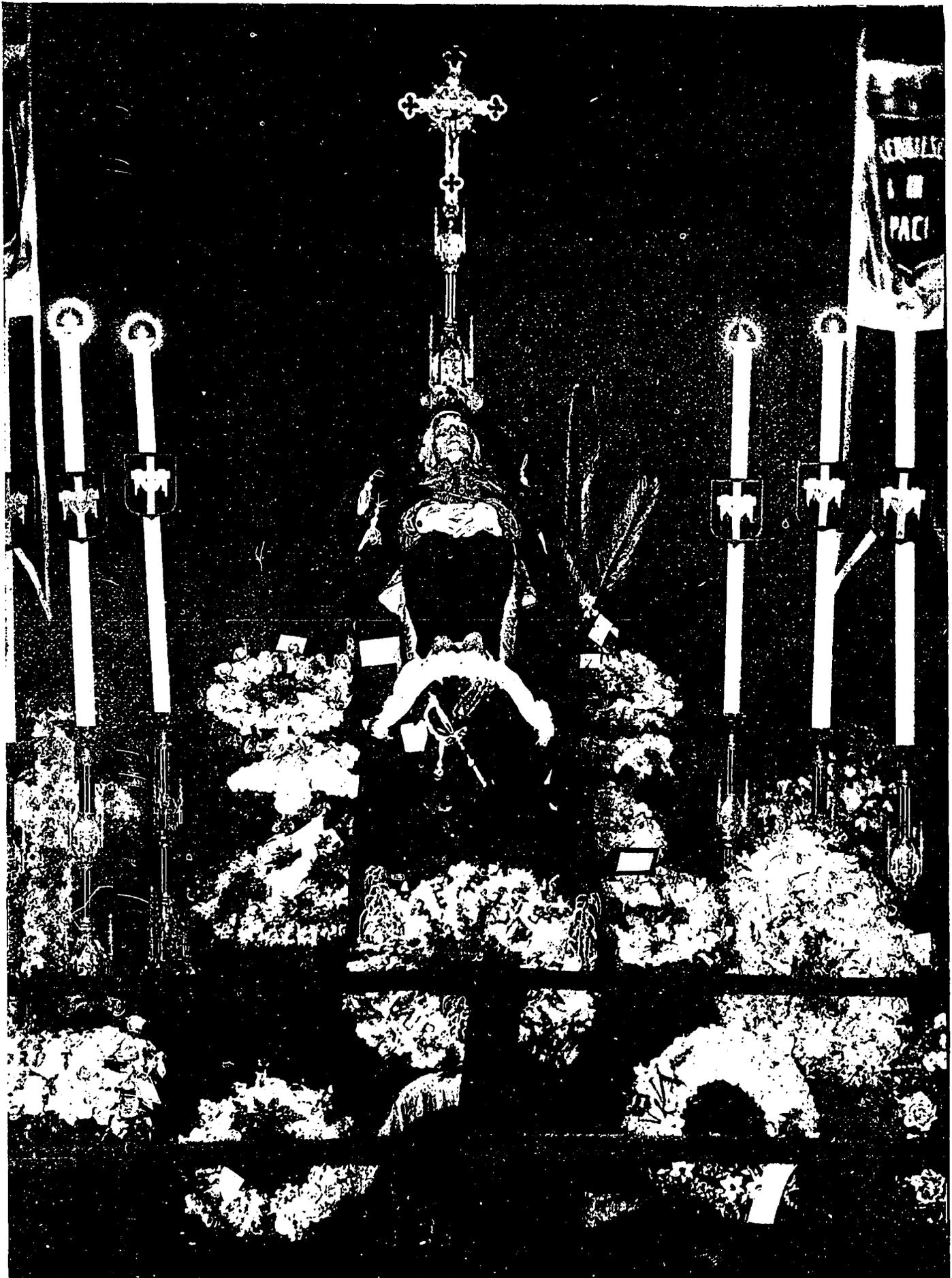
Le Samedi

VOL. X. No 5
MONTREAL, 2 JUILLET 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

LES FUNÉRAILLES DE SIR J.-A. CHAPLEAU



LA CHAPELLE ARDENTE A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 2 JUILLET 1898

ARGUMENT IRRÉSISTIBLE

Monsieur Le Sage.—Mon cher ami, il n'existe qu'un argument, un seul, qui puisse être employé victorieusement dans une controverse avec une femme!

Monsieur Lefou.—Et quel est cet argument, j'en aurais grand besoin quelquefois!

Monsieur Le Sage.—Le silence!

PROPOS DE COUR

Le magistrat.—Prisonnier, l'offense pour laquelle vous comparez ici est loin d'être légère et je me vois obligé de vous infliger trente jours.

Le prisonnier.—Que voulez-vous, Votre Honneur, il faut bien s'y soumettre. Mais comme il est vrai de dire que c'est toujours plus agréable de donner que de recevoir.

PAR RICOCHET

Le docteur.—Je suis bien surpris, madame Bolivard, de vous entendre dire que vous êtes une martyre de la bile.

Vous êtes l'image de la santé et vous n'avez aucun des signes qui indiquent cette affection.

Madame Bolivard.—Oh, je ne suis en effet pas atteinte moi-même. Mais c'est de voir souffrir mon pauvre mari que je suis malade.

S'AMUSANT DE PEU

Julie.—Voyons, franchement, Lucie, pensez-vous qu'Henriette se moque de moi?

Lucie.—Je ne pourrais vraiment vous le dire, Julie. Elle rit si souvent de rien.

LE SOUCI DU JOUR

Le citadin.—Que manquez-vous le plus depuis que vous êtes en villégiature à Vaudreuil?

Le suburbain.—Le train!

SON OPINION

Billencot.—Connaitrais-tu quelque chose qui serait bon pour l'estomac?

Boulingrin.—Je ne suis pas une autorité, mais il me semble qu'un bon steak serait ce qu'il te faudrait.

EXCELLENT TITRE

Rouleau.—Le dernier livre que vient de publier Laconais est un succès. Ça se vend

comme de petits pâtés chauds et toutes les femmes se l'arrachent.

Bouleau.—Bah! j'en suis très satisfait pour lui, cet excellent Laconais. Quel est le titre du volume?

Rouleau.—“Pour les hommes seulement.”

ELLE L'EMPÊCHAIT D'ENTENDRE

Madame.—Oh, Arthur, que ces chutes sont donc magnifiques! Quel spectacle grandiose! Que c'est donc étonnant et combien j'aime les entendre mugir.

Monsieur.—Moi aussi. Tiens-toi donc un instant tranquille!

LA DIFFICULTÉ

Le curé.—Voyons, éprouvez-vous du trouble, Mlle Vérité, en obéissant au principe sacré: — Aimez les hommes?

Mlle Vérité.—Oh, pas le moins du monde, monsieur le curé. Mais la grande difficulté c'est de trouver un homme qui m'aimât.

Tout ce qui est rare et brillant sera de mode, tant que les hommes tirent plus d'avantage de l'opulence que de la vertu.—BUFFON.

QUESTION FOLLE

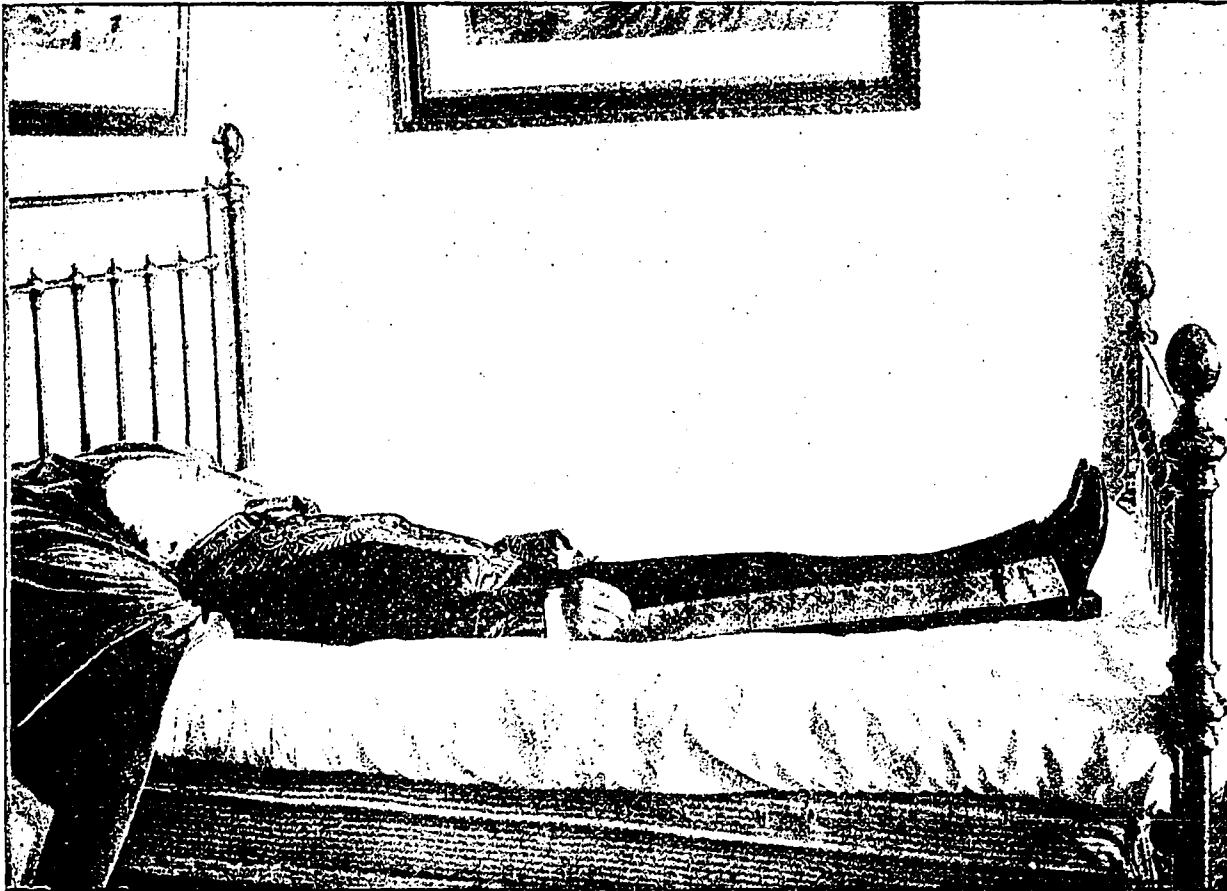
Le docteur.—Et dormez-vous bien?

Le malade.—Ça, docteur, je ne pourrais vous le dire. Je ne me suis jamais observé moi, même à l'état de sommeil.

BÉNÉDICTION MATRIMONIALE

Madame.—Alfred et sa femme s'arrangent décidément très bien. La belle mère d'Alfred m'a dit qu'il n'y avait jamais eu un mot entr'eux!

Monsieur.—Comme de raison! Depuis leur dernière querelle ils ne se parlent plus du tout.



SIR J. A. CHAPLEAU SUR SON LIT DE PARADE A L'HOTEL WINDSOR.

Photographie de
Laprés & Lavergne, Montréal.

A NOS LECTEURS

Dans le numéro de la semaine prochaine, nous publierons les principaux incidents ayant trait à la FÊTE SAINT-JEAN-BAPTISTE. Des photographies inédites prises sur le parcours de la procession, la Messe sur la montagne, etc., seront reproduites dans le journal afin de constituer, avec ce numéro, un véritable souvenir de notre fête nationale.

PENSÉES SUR LA MODE

La mode ne change que pour changer.

x

Ce qu'on nomme le goût n'est autre chose que la mode.

x

On ne peut résister à la mode; c'est un torrent qui entraîne tout.

DE SÉGUR.

x

Selon ses facultés le sage s'accommode:
On ne voit que les fous esclaves de la mode.

x

Quelque ridicule que soit la mode, il est encore plus ridicule de ne pas la suivre.—Mme DE GIRARDIN.

x

Il est impossible de se faire une idée des sacrifices que les femmes peuvent s'imposer pour parvenir à suivre les modes; elles s'élèvent parfois jusqu'à l'héroïsme, et se privent des choses qui paraissent les plus indispensables.

UN CHERCHEUR.



Photographie de Laroche et Cie.

SIR J.-A. CHAPLEAU

PROFESSEUR A L'UNIVERSITE LAVAL

RAISON DESPÉRER



Le receveur Mahony. — Ma pauvre madame O'Meara, vous avez fait une grande perte en perdant Mike, mais le Seigneur, qui voit tout, vous pourvoiera. C'est-à-dire que si vous êtes alligée sans espérance...

Mme O'Meara (interrompant, furieuse). — Que le Seigneur vous bénisse, mais ce n'est pas Magget O'Meara qui est alligée sans espérance... Il y a Mike Maguire, qui m'a serré la main et Mike O'Keally, qui m'a posé la main sous le menton et Mike O'Meara n'était mort que depuis trois jours.

PRESENTIMENT D'UNE AUTRE VIE

Poète épris d'azur, est-ce donc que je rêve
D'entrevoir les splendeurs de la Perfection,
De chercher le pourquoi de la Création,
De croire au but secret de l'existence brève?
Dans la mort saluer l'inconnu qui se lève,
Espérer le bonheur après le désespoir ;
Penser à l'infini malgré l'horizon noir...
Si c'est un rêve ailé, vivons avec ce rêve,

D'amour extasié, combien le cœur s'élève
En contemplant ce monde enchanteur ! Mais, mon Dieu,
Moi je pressens plus beau que vos astres de feu,
Je songe plus divin que les roses. Sans trêve,
Vers les immensités mon être se soulève,
Le mystère m'attire et je veux m'y plonger.
O tombe ! mon esprit s'envolera léger.
Si c'est un rêve ailé, vivons avec ce rêve.

L'ardente volonté d'être grands nous relève.
Éteignons les instincts rampants de l'animal,
Le bien, brillant et pur, luttant contre le mal.
Rien ne s'arrête et tout, au contraire, s'achève.
Voyez. L'hiver fini, déjà repart la rêve.
Enchaîne aujourd'hui, plus tard brisant ses nœuds,
L'âme s'épanouit en rayons lumineux.
Si c'est un rêve ? Eh bien, mourons avec ce rêve !

NOËLLE HERBLAY.

HISTOIRE D'UN MORT

(RACONTÉE PAR LUI-MÊME)

C'est un événement qui n'offre rien de bien curieux que la mort d'un pauvre diable ; cependant, il y a des cas, le mien par exemple, où les sensations des derniers moments de la vie impressionnent les esprits les plus sceptiques.

A plus forte raison est-on vivement remué soi-même lorsque, comme moi, on a traversé les étranges péripéties qui font passer le corps humain de la vie à trépas !

Je venais d'être évacué d'urgence à l'hôpital militaire d'Oran, à la suite d'un violent accès de fièvre palustre revêtant le caractère pernicieux, contracté dans une des garnisons réputées les plus insalubres de la Division. Pendant que les infirmiers préparaient mon lit dans une salle commune, bien que je fusse insensible, en apparence, plongé dans une sorte d'évanouissement, je voyais, j'entendais, je sentais tout ce qui se passait autour de moi.

Des malades, compagnons de chambre plus valides, revêtus de la capote grise et coiffés du bonnet de coton, se rassemblaient autour de moi, et les commentaires allaient leur train :

— Il est bien mal hypothéqué, ce pauvre diable ! disait l'un.

— Voilà un paroissien qui sent le sapin ! disait un autre.

— Il a perdu connaissance ! Voyez comme il pâlit ; il aura bien du mal, s'il s'en tire, ajoutait un troisième.

Et moi, je ressentais ces sensations horribles, des affres de la mort. Tous ces propos, mon oreille les percevait distinctement. Une sueur lourde et glaciale envahissait tout mon être.

Après m'avoir dépouillé de mes vêtements et avoir introduit mon individu dans une de ces longues chemises de toile qui donnent un avant-goût du suaire, les infirmiers me glissèrent dans les draps.

C'était humide. Tout autour de moi, exhalait une odeur étrange, répugnante, qu'on nomme "la pourriture d'hôpital."

Un aide-major de garde, prévenu de mon entrée, vint me passer la visite. Il me toucha le front, écarta mes paupières crispées et m'ouvrit

les yeux à demi éteints. Puis, soulevant le drap, il me prit la main pour me tâter le pouls dont les battements étaient à peine sensibles et, m'ayant fait soulever le torse, il m'ausculta.

Mécontent sans doute de son examen, il laissa ensuite retomber mon corps sur le lit, en murmurant à demi-voix : "Il n'y a rien à faire !"

— Quel diagnostic faut-il inscrire ? dit l'infirmier-major de visite, son carnet à la main.

— Le diagnostic ? répliqua le médecin, avec un sourire indéfinissable, je vous dirai cela à l'autopsie...

J'en eus la chair de poule. Les médecins ont parfois la plaisanterie lugubre. Brrr-r...

Ce praticien avait déjà fait quelques pas pour se retirer, lorsqu'à un léger mouvement de mon corps, qui peut se traduire par un long frisson, il se ravisa, dicta une ordonnance et se retira.

Je sentis, à ce moment, mon visage se contracter. On aurait dit que les prunelles de mes yeux allaient se détacher de leur orbite ; ma bouche sèche et décolorée restait ouverte ; mon corps avait déjà la rigidité cadavérique.

Mes voisins éloignés par la présence du major, venaient de se rassembler de nouveau autour de mon lit. J'entendais vaguement leurs colloques comme s'ils me fussent transmis par le récepteur d'un téléphone.

— Tiens ! voilà ses yeux qui se retournent. — Sa figure noircit ! — Il se meurt ! — Il faut rappeler l'infirmier !

J'entendis encore une rumeur sourde, un va et vient confus. La porte de la salle se rouvrit, et quelqu'un dit à haute voix :

— Voilà le voisin qui est nettoyé ; il est en train de casser sa pipe ! C'était mon oraison funèbre.

Etre nettoyé, casser sa pipe, dévisser son billard, avaler sa gaffe, étrangler sa chique, passer le goût du pain, voilà bien les vocables funèbres dont se servent les enfants du peuple pour qualifier le dernier moment de la vie.

D'après les propos qui se tenaient à voix basse, autour de moi, et que mon oreille percevait avec une étonnante netteté, je pouvais suivre les transformations de mon être pendant ce voyage dans l'éternité.

C'est ainsi que mes voisins m'apprirent que je venais de rendre le dernier soupir. Mon corps, auparavant dissimulé et presque invisible sous les couvertures, venait de se soulever en s'allongeant démesurément ; il se moula comme en relief, roidi sous les draps par la mort.

Le mouvement de rigidité, si un mourant peut s'exprimer ainsi, commençait à se produire par les extrémités inférieures ; les jambes se dressèrent comme des pièces de bois ; les pieds se levèrent verticalement en se dessinant à travers les draps comme deux pointes de mamelons en raccourci. Ma tête se renversa en arrière, dans l'axe de l'épine dorsale ; mes yeux demeurèrent ouverts, vitreux, ternes et fixes comme pour aller se planter au plafond.

Ce fut tout !...

Un grand silence significatif, troublé seulement par le tic-tac d'une pendule à caisse, qui marquait encore le temps pour les vivants. Les malades, mes voisins de chambre, mornes, muets maintenant et glacés d'effroi, se tenaient à distance, ayant cessé leurs lugubres plaisanteries.

Des infirmiers accourus les écartèrent de mon lit ; l'un d'eux passa sa main sur mon front et, d'un mouvement brusque, il rejeta un coin du drap par dessus ma tête, pour la scutraire à la vue.

Ils procédèrent ensuite à l'inventaire de mes effets, retournant toutes mes poches pour en détailler le contenu.

Le médecin-chef arriva à son tour, revêtu de son sarrau de clinique, accompagné de l'officier comptable. Le premier renversa le drap, remet-

SIMPLE QUESTION



Madame. — Singulière chose que les rêves. Ainsi, cette nuit, j'ai rêvé que tu m'avais donné un gros tas d'argent.

Monsieur. — As-tu du change de reste ?

UNE IDÉE CAPITALE



Le député de Mégantic. — Comment madame votre femme a-t-elle trouvé Ottawa ?
 Le député de Québec. — Très bien. Mais les discussions terribles qu'elle a entendu à la chambre l'ont rendu muette.
 Le député de Mégantic. — Étonnant ! Je crois que je vais écrire demain à ma femme de venir me retrouver ici.

Réveillé par une commotion indicible, je me tâtai et me retrouvai, tout à coup, debout dans ma chambre, sur ma descente de lit. J'essayai les gouttes de sueur froide qui perlaient de mon front ; mon cœur battait à tout rompre et ma poitrine oppressée aspirait avec avidité un air frais et bienfaisant. Je venais, après une copieuse sieste, d'être tout simplement le jouet d'un atroce cauchemar.

J. CANAL

LIBERTÉ ASSURÉE

Pat. — Mike ?
 Mike. — Hein !
 Pat. — Ne souhaiterais-tu pas que l'Irlande appartienne à l'Espagne ?
 Mike. — Oui, ça serait la liberté assurée.

AFFREUX

Madame. — Comment ce tailleur a-t-il pu arriver à te mettre vingt poches dans un seul vêtement ?
 Monsieur. — Je lui ai simplement dit que j'étais marié.

SYMPATHIES

Boulingrin. — Je plains vraiment ce pauvre malheureux Poilras.
 Galuchat. — Pourquoi cela ?
 Boulingrin. — Je le rencontre hier et je le

tant ma tête à découvert ; tâta négligemment et par habitude mon pouls, qui avait cessé de battre ; passa sa main sur mes tempes, et, appliquant son oreille dans la région du cœur, il constata que ce viscère avait cessé toute pulsation. Comme l'infirmier, il renversa de nouveau le drap de lit par dessus ma tête et demeura quelques secondes immobile. Puis, passant au pied du lit, il essaya d'imprimer à la pointe de mes pieds un mouvement d'oscillation autour des talons ; mais les pieds se redressèrent comme mus par un ressort, et reprirent l'immobilité verticale.

On lui présenta une cuvette d'eau dans laquelle il trempa ses mains et, tout en s'essuyant, il dit à l'officier comptable : "C'est bien fini ; vous pouvez dresser l'acte de décès !"

Par suite d'un phénomène inexplicable, j'entendais tout ; je voyais tout, comme si j'avais assisté de sang-froid à ma propre agonie.

On apporta alors une civière sur laquelle mon corps inerte fut placé tout du long, enveloppé d'un linceul. On décrocha la pancarte de la tête de mon lit, portant mon billet d'entrée et je me sentis enlevé dans le vide.

Cahin-caha, les porteurs me ballottèrent à travers salles et couloirs ; me descendirent par saccades par d'interminables escaliers. Je sentais, par instants, comme un air froid rider le drap mortuaire — on traversait une cour — puis, le pas des infirmiers, ou des croque-morts, comme on dit parfois, résonna soudain sur des dalles.

On me jeta comme un ballot sur une table de marbre. J'entendis près de moi le tintillement de l'eau tombant dans la vasque d'une fontaine. J'étais à l'amphithéâtre, l'antichambre du tombeau. L'aumônier, flanqué de deux enfants de chœur, vint m'asperger à coups de goupillon et psalmodia la prière des morts avec le même calme indifférent que le médecin constatant le décès.

Mon pauvre corps, mûr pour être déchiqueté, fut ensuite livré aux carabins. Je les voyais tirer leurs troussees, repasser leurs bistouris, essayer leurs spatules, tendre leurs scies et mettre leur tablier, comme s'ils fussent à l'étal d'un boucher.

Ils baragouinaient des mots scientifiques et chirurgicaux en us et en is, lorsque l'un d'eux, s'approchant de moi armé d'un couteau effilé à manche d'ivoire, désigna une partie de mon estomac avec la pointe acérée. Les carabins se rapprochèrent.

— Messieurs, dit-il, je commence.

Mais il n'avait pas plus tôt plongé sa lame aiguë dans mes chairs, qu'un cri terrifiant s'échappa de ma bouche et que, m'élançant hors de leur atteinte, je sautai vivement à bas de cette horrible table dite d'opérations.

prie de me prêter \$10.00 ; il se fouille, se refouille et ne trouve que soixante-quinze centins. Je ne puis m'empêcher de plaindre un homme qui n'a que soixante-quinze centins.

PROPORTION

Le professeur de droit. — Si un homme mourut sans testament, laissant pour héritiers une veuve, trois enfants, deux sœurs, un frère et sa nièce, de quelle manière la succession sera-t-elle divisée ?

Étudiant. — Un quart parmi ses héritiers et trois quarts entre les avocats des héritiers.

PROBABLEMENT

Bouveau. — J'ai entendu dire que Laconnais avait demandé un emploi au gouvernement de Québec !

Rouveau. — C'est donc ça qu'il ne fait plus rien depuis quelques semaines. Il a dû l'obtenir.

CRITÉRIUM

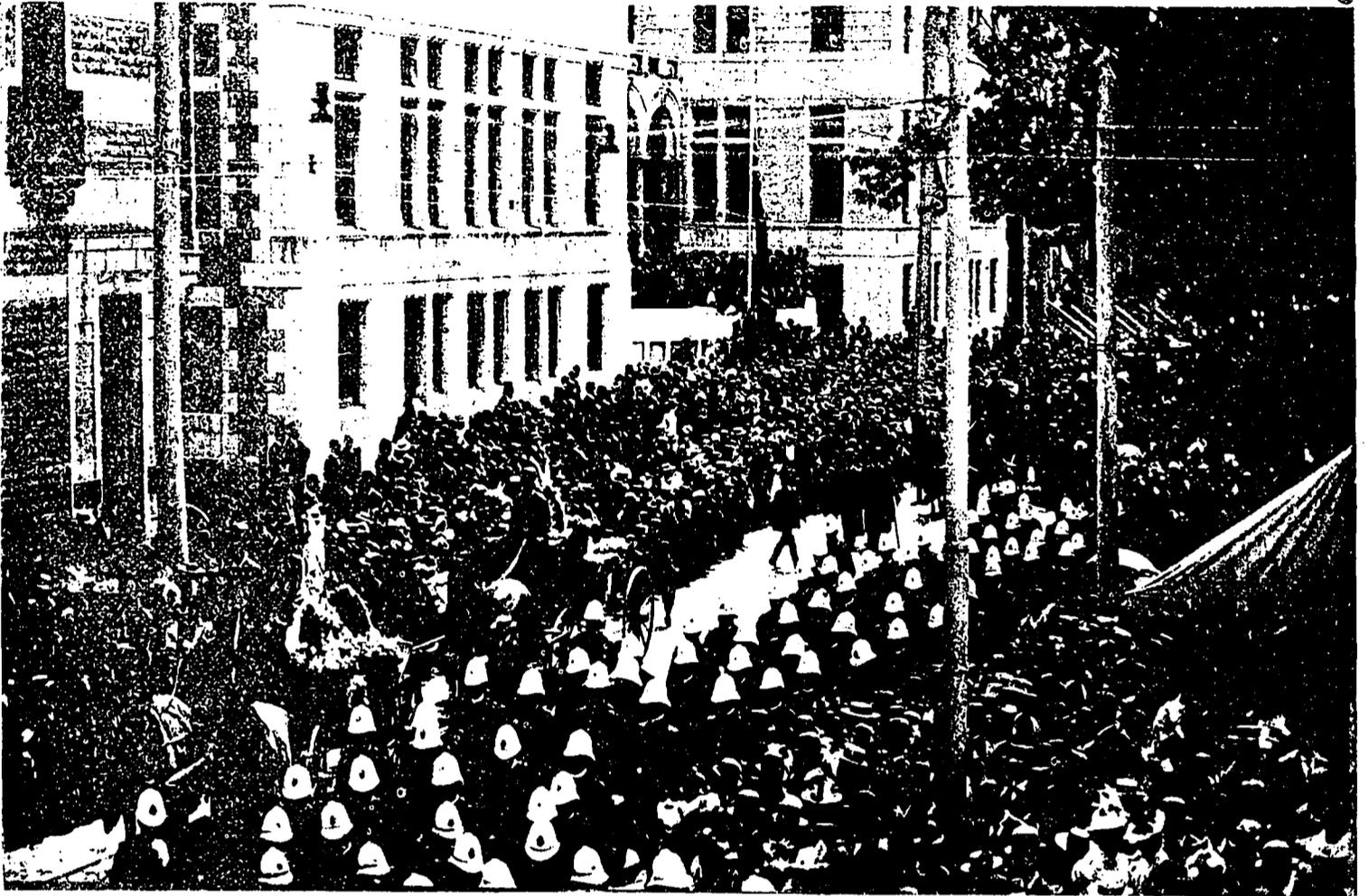


L'acheteur. — Dites-moi donc lequel de tous ces journaux est le meilleur. Je suis étranger au pays.
 Le marchand. — Ce doit être celui-ci, monsieur, personne ne l'achète.

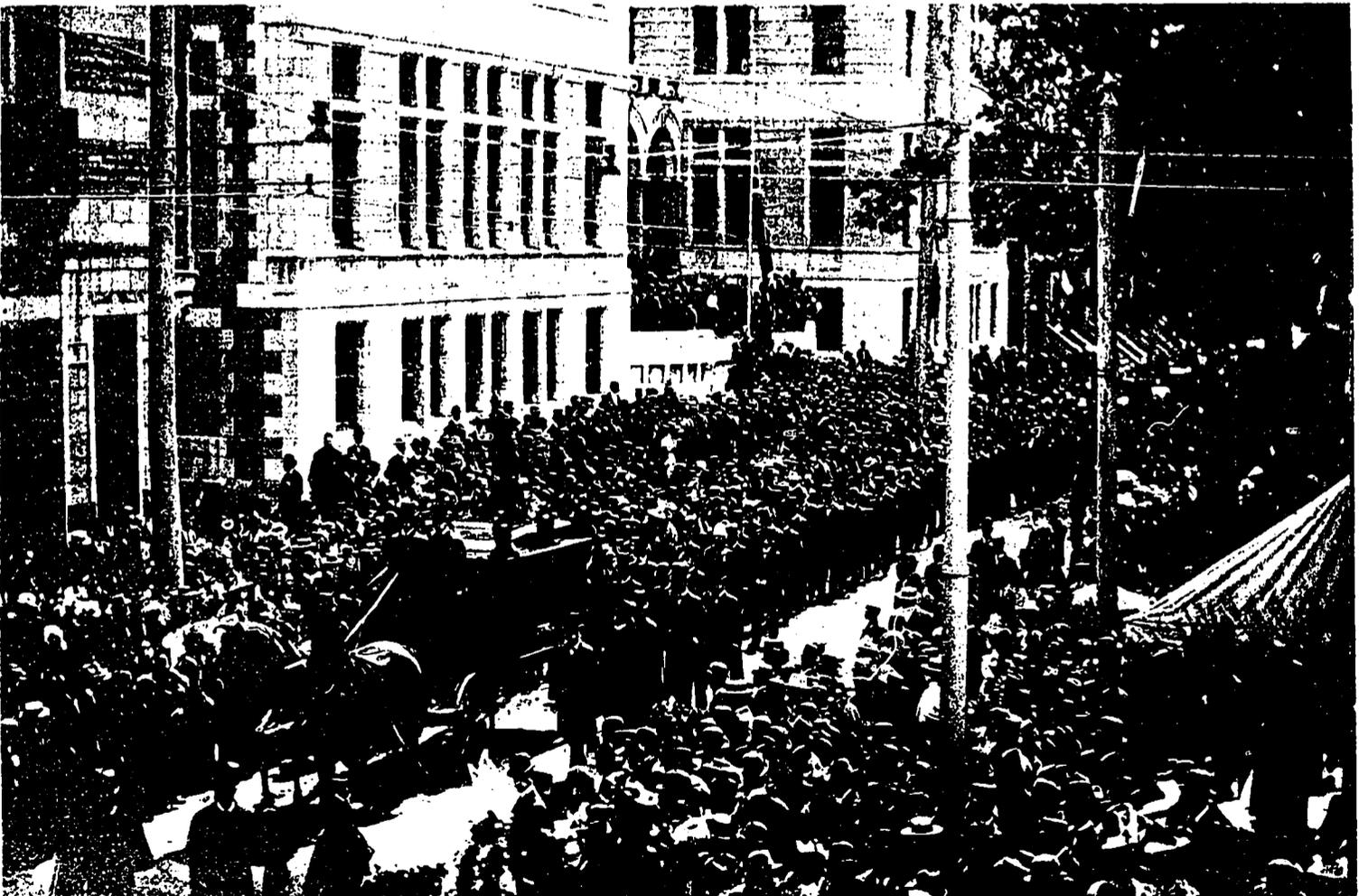
Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL

LES FUNÉRAILLES DE SIR J.-A. CHAPLEAU

(Toutes ces photographies ont été prises par MM. Laprés et Lavergne, rue St-Denis, No 329.)

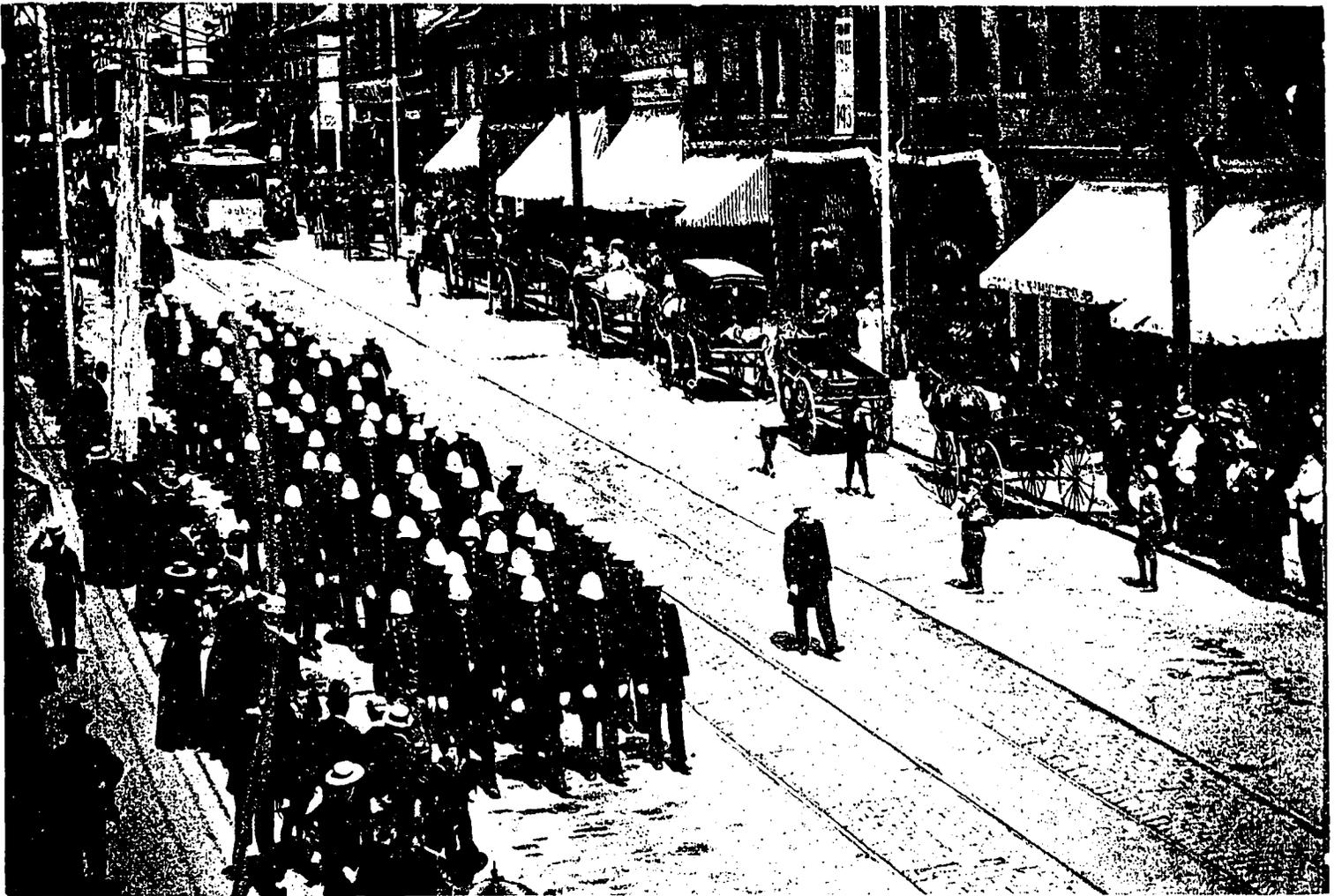


LE DÉPART DU CORTÈGE — LES VOITURES DE FLEURS.

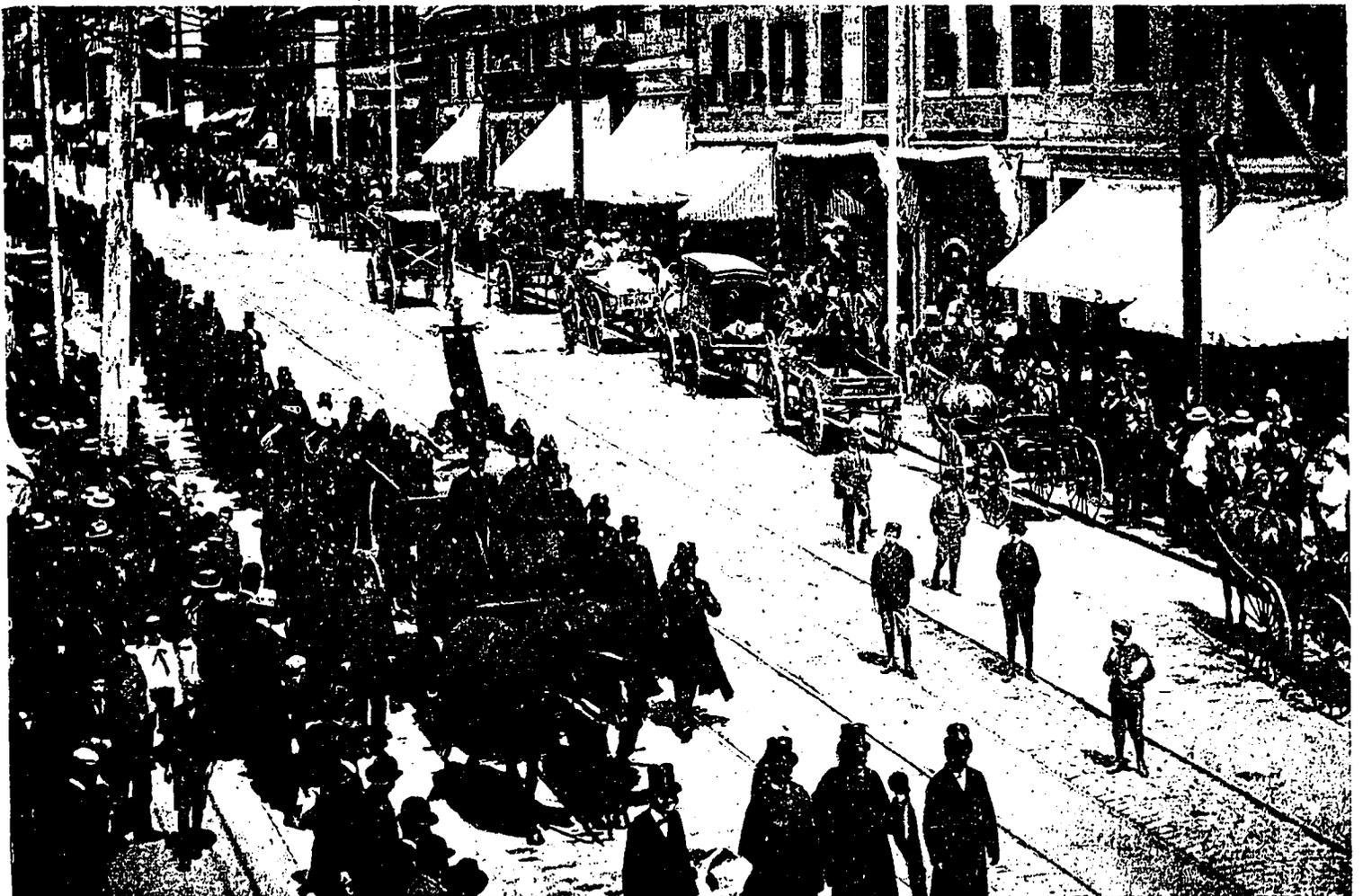


LE DÉPART DU CORTÈGE — LE CHAR FUNÉRAIRE.

LES FUNÉRAILLES DE SIR J. A. CHAPLEAU



LA TÊTE DU CORTÈGE SUR LA RUE SAINT-LAURENT.



CHAR FUNÉRAIRE ET PORTEURS.

REPLI D'INDULGENCE



La nouvelle mariée, madame Absalon. — Tu sais, mon beau nègue, je commence à être fatiguée de pendre du lavage pour le noui. Y faudrait que toi pense à ça !

Mr Absalon (à demi somnolent). — Je suppose, ma chée belle, que ça li vient d'ennui. Demain je vais t'oté essayé de te touvé une bonne place chez li marchand de guenilles, en face. Ça te changea, ma chée.

RÉVERIE DE CRÉPUSCULE

Djà la prime étoile est éclosé en l'opale,
Dans le couchant teinté de violet très pâle,
Se meurent les derniers rayons.
Les oiseaux ont caché leur tête sous leur aile.
Et dorment. Et les fleurs, pen hant leur tige frêle
Font des songes de papillons.

Tout là haut, dans Pazur au flot tranquille et lisse,
Passe le croissant d'or, telle une barque glisse
Aux matins calmes, sur la mer.
Et c'est le sommeil de la nature sereine,
Ce silence. Et cet astre alangui qui se traîne
Est peut-être son rêve cher.

Dans mes soirs de tristesse et de mélancolie
— Mais c'est une impossible et stupide folie —
J'ai très souvent eu ce désir
Que Dieu me donnât pour hamac la lune rousse :
Je la remplirais de flocons de brume douce
Et j'y serais bien pour dormir...

PAUL MADELEINE.

Les Hommes sans peur d'Edison

A Toulon, Bonaparte avait trouvé le moyen de stimuler le zèle de ses canoniers en faisant écrire sur une pancarte ces simples mots : *Batterie des hommes sans peur*. Grâce à ce trait de génie, chacun des artilleurs qu'il avait sous ses ordres voulut faire partie de cette légion de héros et... le tour fut joué.

Il appartenait au génie pratique de l'illustre Edison de rajouter cette formule en la jettant au moule de la tactique moderne et nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur parlant un peu de ce qui va être le clou de la guerre hispano-américaine : *L'homme sans peur*.

Mais comment, me direz-vous, Edison peut-il garantir qu'il trouvera comme ça, à la pelle, des héros modestes, consentant à se faire emporter au besoin tête, bras et jambes, pour la plus grande gloire des politiciens ?

C'est pourtant bien simple allez, et comme l'œuf de Christophe Colomb, il ne s'agissait que d'y penser.

Donc, comme je vous le disais, Edison est en train de mettre la dernière main à son invention, un soldat... de fer, qui ne craindra pas grand-chose des balles, obus et autres projectiles, aussi variés que désagréables, qui circulent généralement les jours de bataille.

L'homme de fer est automatique, naturellement. Relié électriquement à un poste directeur, il est fourni indéfiniment de munitions et ces munitions sont inépuisables, puisque c'est une source électrique, placée à grande distance, qui les produit.

Le soldat de fer peut tirer 600 coups de fusil à la minute, et cela même quand un obus ennemi lui emporte la tête. Bras, jambes, la moitié, la totalité du corps enlevés il tire encore... Son fusil même emporté, il tire toujours, sans cesse, crachant une effroyable bordée de mitraille sur les naifs ennemis qui eux, en chair et en os, éprouvent tous les effets physiques et moraux de ce tir terrible, infernal.

Et je ne vous ai fait voir là que le tir d'un seul homme de fer, mais multipliez ça par douze, vingt-cinq, cent, cinq cents... dix mille !..... Vous voyez l'effet d'ici. Ainsi pour opérer sur mer, par exemple, on accroche un radeau muni de centaines de ces soldats à un sous-marin qui, sans douleur — pour lui, bien entendu, — les amène à portée de fusil

de l'ennemi où alors ils commencent leur terrible tir ininterrompu, un ingénieur, abrité dans un autre bateau sous-marin, placé à fleur d'eau, donnant la direction et l'impulsion à la fusillade.

Je vois d'ici cet excellent ingénieur, bien chaudement abrité, ayant sa pipe aux lèvres et son grog à portée ! Comme il doit se gausser de la stupide bravoure qu'épuisent les soldats ennemis sur ses carcasses de fer ! Il y a vraiment de quoi se tordre en y pensant.

Peut-être, de temps à autre, un obus bien dirigé viendra-t-il chavirer le radeau des "Hommes sans peur" et tout braisiller à bord, mais, même en ce cas ce ne sera jamais qu'une perte pécuniaire et l'on fera payer ça à l'ennemi la guerre terminée. On lui prendra quelque chose de plus et ça sera tout.

Et ceux qui seront encore le plus attrapés dans toute l'aventure, ce sera un tas de malheureux et trop confiants requins qui, croyant manger une bonne et grasse viande, se caleront les boyaux avec un bonhomme en fer, indigeste au possible et pas succulent du tout.

C'est égal, quelle belle chose que la science et que l'on est donc fier d'appartenir au siècle qui a mis à jour l'"Homme sans peur" en fer, breveté S. G. D. G. !

PARISIEN.

L'EXPLICATION

L'étranger. — Dites, mon ami, êtes vous natif de cette place ?

L'habitant. — De quoi ! Qu'est-ce que je suis ?

L'étranger. — Etes-vous natif de cette place ?

L'habitant. — De quoi ! Natif...

L'étranger (légèrement agacé). — Je vous demande si vous êtes natif de cette place ?

A ce moment la femme de l'habitant apparaît à la porte de la maison, et, ôtant sa pipe d'entre ses dents, dit d'une voix aigre :

— On te demande, Baptiste, si tu vivais ici quand tu es venu au monde où bien si tu es venu au monde avant de vivre ici ! Comprends tu maintenant ?

ÉCHOS DE LA BOITE AUX JURÉS

Premier juré. — Qu'est-ce qu'ils ont donc à argumenter là ?

Second juré. — C'est cet avocat qui voudrait que le juge nous conseille de rendre un verdict en faveur de son client.

Premier juré. — Ah, c'est là ce qu'il veut ! Eh bien, je suis en sa faveur, mais je veux bien être pendu si je vais me laisser conduire par lui ou par le juge !

TEMPS NÉCESSAIRE

Elle. — Moi, ma pensée est qu'aucun engagement ne devrait être moindre de six mois !

Lui. — Et pourquoi cela ?

Elle. — Parceque, dans ce temps-là, une jeune fille peut ordinairement dire si elle consent à se marier, oui ou non !

UN BEAU NOM DISPARU



Lui. — Mlle Leriche a perdu son joli nom !

Elle. — Comment cela ? Qu'a-t-elle donc fait ?

Lui. — Elle s'est mariée.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

TROISIÈME PARTIE

RENAUD DE PERVENCHÈRE

VIII

(Suite)



Il considéra la lame pendant quelques minutes... (P. 9, col. 2.)

Si Namân parlait avec volubilité.

Il leur affirma que les Français, n'ayant plus aucun espoir de soumettre l'Algérie, étaient sur le point de l'abandonner.

On l'écoutait avec attention, personne de ceux qui étaient présents ne douta de sa parole.

Les invités se retirèrent vers minuit ; Si Namân resta seul avec Sidi Hadj Mohammed.

Comme il se disposait à se retirer, le vieux fanatique, qui se délectait à la conversation du spahi, ne se lassait pas de vomir peste et rage contre les chrétiens et leurs mœurs.

Il amena la conversation sur les femmes et lança contre elles mille insultes.

Puis il se leva, prit son burnous de parade, le suspendit par le milieu à son bras gauche, et, se plaçant en face du caïd, il lui dit :

— Sais-tu qu'en France un père n'a pas le droit de marier sa fille sans que celle-ci consente, Sidi ?

Le caïd haussa les épaules.

Si Namân continua :

— Ainsi, toi, tu es riche, puissant. Tu es saint, Dieu te protège ! Eh bien, en dépit de toutes ces faveurs du ciel qui te donnent le droit de commander aux autres hommes, la plus pauvre Kabyle aurait, selon les mœurs françaises, le droit de te repousser, si elle trouvait ta barbe trop blanche, si il lui répugnait de réchauffer de son corps ta vieille carcasse de chien glacé par la vieillesse...

Si Namân se rua sur le caïd pétrifié d'épouvante, lui roula autour de la tête le burnous qu'il tenait sous son bras.

Le rôle du malheureux était si faible que c'est à peine si on le percevait.

Le spahi se pencha à l'oreille du vieux caïd et lui dit à voix basse — Sidi ! les Français vendent leurs chiens, mais ne vendent pas leurs filles, tandis que les Arabes vendent leurs filles comme il vendent leurs chiens !... Les Français sont plus grands que les Arabes... Sidi, Aïcha est ma femme !

Il plongea son poignard jusqu'au manche dans le cœur du caïd. Le corps du vieillard se détendit, inerte.

Comprenant que son rival était mort, il retira son poignard dont la lame ruisselait de sang.

Il la considéra pendant quelques minutes, la fit glisser lentement entre ses lèvres ; sa langue, par un mouvement plus rapide que l'éclair, fit le tour de sa bouche et emporta le sang dont elle était imprégnée.

Le sang inondait le tapis, Si Namân se servit d'un haïk comme d'une éponge, pour l'étancher.

Cela fait, il couvrit le corps de sa victime d'un ample burnous s'approcha du seuil de la pièce où il se trouvait, appela le frère de Sidi Hadj Mohammed et revint s'étendre nonchalamment près du cadavre, dans la position d'un homme qui sommeille.

Quand le frère du vieux caïd accourut à moitié endormi, Si Namân lui fit signe qu'il avait à lui parler.

Le Rhamdam comprit et s'avança sans bruit vers le spahi.

— Je dois me rendre cette nuit même dans la tribu des Adjeronde, fais seller un cheval, je serai de retour avant le réveil de Sidi Hadj Mohammed.

Le frère du caïd s'inclina et sortit sur la pointe des pieds. Un quart d'heure après, il revint avec les mêmes précautions annoncer, à Si Namân que le cheval était prêt, lui souhaita un bon voyage et se retira dans ses appartements.

Si Namân sortit avec précaution de la maison, se dirigea au galop vers Magrinia et demanda à ses chefs une permission pour se rendre dans sa tribu.

Il ne douta pas qu'Aïcha n'y eût cherché un refuge.

Le matin, le cadavre de Sidi Hadj Mohammed fut découvert ; le meurtrier était évidemment Si Namân.

L'attaque fut aussitôt décidée.

Si Namân ne put quitter son poste que le surlendemain ; Aïcha, on la vu, avait repoussé les Beni-Snassen, enflammant le courage des guerriers Adjeronde.

Lorsque la jeune fille fut rétablie, elle regagna la tribu de son fiancé.

Au moment d'y arriver, Aïcha vit accourir vers elle un cavalier ; ses yeux étaient hagards, sa voix tremblante :

— Vierge des Beni-Mengouch, s'écria-t-il en désignant d'un air épouvanté la direction des Adjeronde, le fléau est là ! Le village est désert ! Il n'y a plus que des cadavres !... Que Dieu garde les Beni-Mengouch de sa colère !

Sur ce, le cavalier piqua des deux et lui sauta sur le chemin Abdallah et la jeune fille.

Le fléau de Dieu qui s'était abattu sur les Adjeronde, c'était le choléra. L'épidémie commençait alors à envahir le Kïss, à laquelle elle devait enlever en quelques jours la plus grande partie de sa population.

La terreur faisait désertir les villages aux intelligents ; ils s'enfuyaient dans les grottes et les bois, espérant ainsi échapper à la vue et aux atteintes de cet ennemi invisible et inexorable.

Ce fléau, selon leurs croyances superstitieuses, avait la puissance de voir et de choisir ses victimes.

Quand Aïcha et Abdallah entrèrent dans la maison des Ben Diff, Si Namân et Ali, en proie à la terrible épidémie, se tordaient sur une natte et hurlaient comme des démons.

Le mal avait exercé sur Si Namân des ravages profonds ; il était à sa dernière période. La maladie était moins avancée chez Ali, l'aîné des Ben Diff pouvait encore voir et entendre ce qui se passait autour de lui.

Le cadavre de leur mère était étendu au milieu de la case, où la pauvre femme s'était sans doute traînée pour appeler, vaine-ment, qu'on vint à leur secours ; leurs serres avaient disparu.

En arrivant à l'entrée de la pièce dans laquelle se trouvaient les deux frères, Aïcha s'arrêta immobile, glacée d'effroi.

Cependant, malgré l'horreur de ce spectacle, la courageuse jeune fille s'approcha d'eux et les considéra tour à tour.

Ayant reconnu Si Namân, elle sagenouilla à ses côtés, lui releva la tête dans ses mains et le regarda avec une anxiété mobile.

Le visage de Si Namân était affreusement décoloré ; il ne conservait plus rien de cet air antérieur qui avait si vivement séduit la vierge des Beni-Mengouch.

Après quelques secondes de crainte, Aïcha l'appela avec toute la puissance de son âme. A cet appel suprême, les yeux de Si Namân cessèrent de rouler dans leurs orbites et s'arrêtèrent sur ceux de sa fiancée.

Aïcha y lut une dernière expression de reconnaissance et d'amour. Un rayonnement de félicité illumina le visage de la jeune fille :

—Si Namân ! s'écria-t-elle, attends-moi ! attends Aïcha !... Aïcha va partir avec toi !

Elle laissa retomber doucement la tête du spahi, courut auprès d'Ali, lui embrassa chaleureusement les mains et commanda à Abdallah de le prendre par les pieds.

Les deux enfants emportèrent Ali hors de la maison, le transportèrent sous un figuier écarté des habitations, et l'enveloppèrent avec le plus grand soin dans des couvertures et des vêtements.

Ils rentrèrent dans la maison pour n'en plus sortir.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que des colonnes de fumée, mêlées de lucurs sombres, débordèrent de toutes les ouvertures de l'habitation.

Les Adjeronde aperçurent de leurs retraites ces lucurs sinistres. Le lendemain matin, quelques-uns d'entre eux, chez lesquels la curiosité l'avait emporté sur la crainte, vinrent au village pour déterminer la cause de ce phénomène qui avait ajouté à l'épouvante de la tribu.

Soit qu'une sueur abondante, provoquée par l'amas de vêtements dans lequel Aïcha et l'esclave l'avaient enseveli eût produit sur Ali une réaction salutaire, soit que le drame émouvant dont il avait été témoin l'eût provoqué, le frère de Si Namân se trouvait beaucoup mieux.

Il appela du geste et de la voix les hardis visiteurs et leur raconta la scène dont il avait été témoin la veille.

Sur sa prière, les Adjeronde entrèrent dans la maison incendiée, mais ils en ressortirent aussitôt et s'enfuirent vers les montagnes.

Au moment même où ils s'éloignaient, un médecin arrivait, parcourait les tribus frappées du fléau, distribuait des secours et cherchait à rassurer les populations.

Attiré par les traces de l'incendie, il entra dans la maison des Ben Diff. Au lieu de s'enfuir comme les Adjeronde, à l'aspect du tableau saisissant qui s'offrit à ses yeux, il le contempla longtemps avec une émotion des plus vives.

Aïcha, Si Namân et Abdallah étaient groupés dans un coin de la pièce.

Tous trois étaient morts asphyxiés.

Abdallah était agenouillé, le dos appuyé au mur ; son menton reposait sur la tête d'Aïcha, il tenait la jeune fille enlacée dans ses bras.

Le corps de Si Namân s'était affaissé sur les genoux de sa fiancée, qui retenait à deux mains le burnous du spahi.

Aïcha et Abdallah semblaient sommeiller. Le visage de la vierge des Beni-Mengouch conservait comme un sourire de ravissement.

Le médecin arabe restait les regards rivés sur ce pâle visage.

—Il me semble la reconnaître, murmura-t-il. Elle m'appelait Si Sliman ben Kaddour !... Jadis, dans un autre monde, ma fiancée me donnait ce nom. . . .

—Ben Rabbah m'appelle Sidi Renaud !. . . .

Il se mit à trembler et, pressant son front dans ses mains, il éclata en sanglots.

Se souvenait-il enfin ?

IX

Renaud de Pervençère avait réconcilié les Touareg du Nord avec les Chambâs.

A sa prière, Ben Rabbah avait rendu à Ben Kedda sa femme et ses enfants.

En revoyant vivant celui qu'il croyait mort, le Chambâ faillit devenir fou de joie.

En constatant que Renaud avait perdu tout souvenir du passé, Ben Rabbah fut accablé de douleur.

—Ne te désole pas, mon fils, lui dit son père ; en lui retirant la mémoire, Dieu a voulu qu'il oubliât les atroces tortures qu'il a endurées. . . Dieu est grand ! Il rendra à Sidi Renaud la mémoire lorsque, dans sa sagesse, le moment sera venu. . .

—Il se croit marabout, ne le détrompe pas. . . Ce que Dieu fait est bien fait !

Le vieux Chambâ conserva fidèlement en dépôt les quatre cent mille francs appartenant à Renaud.

On n'a peut-être pas oublié que les pillards du désert avaient massacré l'envoyé de Renaud et l'avaient dépouillé des cent mille francs qu'il portait.

Les années succédèrent aux années.

Renaud accompagnait dans leurs voyages les caravanes de ses amis ou se livrait à l'étude ou à la méditation.

En 1868, Renaud de Pervençère a suivi Ben Kedda au Soudan.

Le chef touareg est retourné à Tombouctou où s'organise une forte caravane qu'il s'est engagé à escorter avec ses guerriers jusqu'au Maroc.

Le départ doit avoir lieu dans un mois seulement.

Renaud, pris d'impatience, quitte ses amis les Touareg et, avec quelques serviteurs, se dirige vers le Sud par Mossi et Gourma.

Il atteint le Dahomey, qui est situé sur la côte des Esclaves, entre le pays des Achantis, à l'Est, et la république d'Abéokouta, à l'Ouest.

Abomey, la capitale du Dahomey, est à quarante lieues de la côte.

Les habitants du Dahomey sont extrêmement attachés à une religion aux rites sanguinaires et odieux.

A chaque coin de rue, au pied de chaque arbre, dans les cours et dans les appartements des maisons, s'élèvent de petits monticules de terre couverts de poteries pour les offrandes.

Il sont toujours remplis de gâteaux de manioc ou de maïs et d'huile de palme.

Dans tous les familles, il y a des féticheurs, hommes ou femmes, et les pratiques de leur horrible culte se mêlent à tous les actes de la vie.

Les Dahoméens sont gouvernés par un roi qui fait peser sur ses misérables sujets le plus épouvantable despotisme.

Le roi entretient une armée et une cour hors de proportion avec les faibles ressources du pays.

Aussi, pour subvenir à ses dépenses, le noir monarque n'hésite-t-il pas à dépouiller ses sujets.

Il se fait voleur de grand chemin, attaque et pille les caravanes de marchands, fait des razzias de bétail, accable sous n'importe quel prétexte les plus riches d'impôts, et enlève de force les pauvres pour son armée.

Le noyau de cette armée est composé de femmes qu'on nomme amazones.

Au nombre de trois ou quatre mille, elles servent au roi d'escorte, de garde d'honneur, et l'accompagnent partout où il va.

C'est parmi les amazones que le roi choisit ses femmes.

Lorsque Renaud de Pervençère arriva à Abomey, le roi venait de mourir.

Ce fut l'occasion des plus horribles sacrifices.

Parmi les rites sanglants ordonnés par la plus épouvantable superstition est la *Grande Coutume* ; elle se célèbre dans certaines circonstances graves et avec un redoublement d'atrocités à la mort du roi.

Voici, d'après la *Revue de Géographie*, en quoi consiste la *Grande Coutume* :

—Des qu'un roi de Dahomey est mort, on lui érige un cénotaphe au milieu duquel se dresse un cercueil en terre pétrie dans le sang d'une centaine de captifs sacrifiés pour servir, dans l'autre monde, de gardes au souverain.

—Le corps du défunt est placé dans le cercueil, la tête sur les crânes des rois qu'il a vaincus. Dans le cénotaphe, on entasse le plus d'ossements possible, puis on y fait entrer huit danseuses de la cour et cinquante soldats volontaires.

—Ces victimes des deux sexes s'offrent volontairement en sacrifice aux mânes du roi mort ; elles considèrent comme un honneur d'accompagner leurs souverain dans le royaume des ombres.

—Durant dix-huit mois, le prince héritier gouverne en qualité de régent. Ce terme expiré, il se rend publiquement au caveau funéraire de son prédécesseur, le fait ouvrir, découvre le cercueil, prend le crâne du roi d'une main, de l'autre élève une petite hache et annonce au peuple que le roi est mort, que lui, régent, n'a jusqu'à ce moment gouverné qu'au nom du défunt.

—Puis, déposant crâne et hache, il tire son épée et se proclame roi. Aussitôt, le peuple marque son enthousiasme par des cris, des chants, des danses ; les grands manifestent leur joie en offrant des présents au nouveau monarque.

Dès ce moment, une soif de sang indicible s'empare de toute la population dahoméenne. Des milliers de victimes humaines destinées à porter au feu roi la nouvelle du couronnement de son successeur sont immolées, pendant qu'avec de l'argile pétrie dans le sang des victimes, on modèle un grand vase, de forme bizarre, dans lequel le crâne et les os du feu roi sont définitivement enfermés et scellés.

—Cette cérémonie terminée, les massacres commencent dans tout le royaume.

—Quatre hommes accompagnés d'un daim, d'un singe et d'un gros oiseau sont amenés devant la tombe du roi. Ces créatures, moins l'oiseau, ont la tête tranchée sur-le-champ, avec mission d'aller annoncer aux esprits ce que le roi se prépare à faire en l'honneur du défunt.

—Un des hommes doit aller le raconter aux esprits qui fréquentent les marchés du pays, le second aux animaux qui vivent dans les eaux, le troisième aux esprits qui voyagent sur les grandes routes, et le quatrième aux habitants du firmament.

—Le daim doit s'acquitter de la même mission auprès des quadrupèdes qui parcourent les forêts, et le singe grimper jusqu'au sommet des arbres pour en instruire ses pareils.

—Quant à l'oiseau, plus heureux que ses compagnons, on lui rend la liberté, afin que, s'élevant dans les airs, il raconte les mêmes choses aux êtres qui les habitent.

“ Ces sacrifices, qui sont le prologue de la fête, une fois accomplis, le roi fait battre le gong pour annoncer que la *Grande Coutume* va commencer.

“ Le lendemain, au point du jour, cent hommes et cent femmes sont mis à mort dans l'intérieur du palais.

Le roi sort de sa demeure au bruit de la mousqueterie, et quatre-vingt-dix officiers, cent vingt princes ou princesses viennent le saluer en lui offrant chacun quatre esclaves destinés aux sacrifices, puis des bœufs, des moutons, des chèvres, de l'argent et du rhum.

“ Le roi se rend ensuite au sépulcre royal, dans lequel on ensevelit soixante hommes vivants, cinquante moutons, cinquante chèvres, quarante coqs et une grande quantité de *cauris*.

“ Il se dirige vers son palais dont il fait le tour ; arrivé devant sa porte, on met à mort en sa présence et en son honneur cinquante esclaves.

“ Cette hécatombe faite, le monarque s'établit sur une haute plateforme construite devant son palais.

“ De là, il adresse à son peuple un prêche de guerre, lui promettant beaucoup d'esclaves, il fait distribuer des *cauris*, des vêtements, du rhum.

“ Vis-à-vis de la plateforme et dans toute la longueur de la place sont alignées des rangées de têtes humaines fraîchement coupées.

“ Le roi fait approcher trois chefs Ischaggants, spécialement chargés par lui d'aller apprendre à son prédécesseur que les *Coutumes* seront désormais mieux observées.

“ Chacun de ces malheureux reçoit de la main du roi une bouteille de rhum, une filière de *cauris*, puis est immédiatement décapité.

“ On apporte ensuite vingt-quatre mannes ou corbeilles contenant chacune un homme vivant dont la tête seule sort.

“ On aligne ces corbeilles devant le roi, puis elles sont précipitées sur le sol de la place, où une multitude ivre de sang se dispute les victimes.

“ Tout Dahoméen assez favorisé pour en saisir une et lui scier le cou peut aller échanger à l'instant même ce trophée contre une filière de *cauris* (environ deux francs cinquante).

“ Le roi ne se retire que lorsque la dernière victime est décapitée et quand deux piles sanglantes, l'une de têtes, l'autre de corps mutilés, sont élevées aux deux bouts de la place.

“ Pendant dix jours, il y a suspension de massacres, mais le jour seulement car la nuit ils continuent pour recommencer le dernier jour de la *Grande Coutume*.

“ Ce dernier jour a une certaine solennité.

“ Deux hautes plateformes se dressent de chaque côté de la porte d'honneur du palais du roi, et une troisième s'élève au milieu de la cour principale.

“ Sur chaque construction, il a seize captifs, quatre chevaux et un alligator. Les captifs sont placés autour de trois tables, une pour chaque groupe, ayant devant eux un verre de rhum.

“ Le roi monte sur la plate-forme la plus élevée, adore solennellement les fétiches nationaux et s'incline devant les captifs ; ceux-ci, dont le bras droit vient d'être délié, boivent à la santé du monarque qui les voue à la mort.

“ On porte en procession les vêtements du feu roi et la revue des troupes dahoméennes commence.

“ Dès que le défilé est terminé, les captifs des trois groupes ont la tête tranchée ou plutôt sciée avec des couteaux ébréchés.

“ Les chevaux et l'alligator sont égorgés en même temps, et les sacrificateurs apportent un soin minutieux à mêler leur sang à celui des victimes humaines.”

Renaud assistait, pétrifié d'horreur, à ces sanglants spectacles, lorsqu'un Dahoméen s'élança sur un jeune nègre qui accompagnait le saint marabout.

Il le renversa sur le sol et allait lui scier le cou, lorsque Renaud se précipita sur la brute horrible et lui arracha le couteau des mains.

Des exclamations furieuses retentirent.

Renaud fut entouré par une bande d'énergumènes qui hurlaient en roulant des yeux terribles.

Sur un ordre du roi, des amazones s'élançèrent, s'emparèrent de Renaud et le conduisirent devant le roi.

Le jeune nègre qu'il venait de sauver s'accrocha à ses vêtements et le suivit.

Le monarque dahoméen, à moitié ivre, questionna le prisonnier.

— Pourquoi oses-tu t'opposer à mes ordres, aux désirs de mes fidèles sujets ?

— Porc immonde, brute altérée de sang, démon à face humaine à qui Dieu n'a pas donné d'âme, prends ma vie si cela convient à ta stupidité, s'écria Renaud de Pervençère d'une voix tonnante, mais épargne ce faible enfant qui m'aime et me sert avec dévouement

“ Je ne te crains pas, je te méprise. Tu peux faire déchirer mon corps, mon âme immortelle retournera auprès de Dieu unique dont elle émane

“ Quant à toi, qui n'as de l'homme, créature de Dieu, que l'enve-

loppe extérieure, tu mourras comme un chien après avoir vécu comme un tigre !

“ J'ai dit, monarque imbécile, fais de moi ce que tu voudras ; Dieu, dont les bras enserrant l'univers, me tend ses mains paternelles.

“ Commande, ordonne, je te brave !

Les yeux de Renaud étincelaient.

Le monarque dahoméen ricana. Des commissures de ses lèvres bleuâtres coula une salive visqueuse.

Il se leva en chancelant et cria :

— Qu'on laisse ce fou en liberté ! Ce serait lui faire honneur que de le charger d'un message pour le royaume des ombres !

Les amazones s'écartèrent et laissèrent passer leur prisonnier.

Renaud prit une main de son nègre dans la sienne, et dressant sa haute taille :

— Fais-moi conduire aux limites de ton abominable royaume sur lequel j'appellerai la vengeance céleste ! s'écria-t-il en regardant le roi dahoméen bien en face.

Le roi achevait de vider un flocon de liqueur enivrante ; il roula à terre en criant :

— Qu'il s'éloigne de ma vue !... Chassez-le de mes États !... Qu'on ne lui fasse aucun mal, car s'il meurt je mourrai !... il possède des talismans qui tuent !... Allez !

L'ignoble personnage se roula sur le sol, en proie à des convulsions effrayantes.

Des fanatiques, en voyant le roi dans cet état, crurent apaiser les esprits invisibles en se frappant de coups de poignards ; leur sang ruisselait de toutes parts ; ils poussaient des hurlements affreux, se roulaient dans les convulsions de l'agonie.

Bientôt, un monceau de cadavres s'éleva auprès du monarque endormi.

Les âcres senteurs du sang emplissaient l'air.

Renaud, protégé par une garde d'amazones, regagna Tombouctou avec son domestique.

Ben Kadda et ses guerriers étant partis pour le Maroc avec la caravane qu'ils s'étaient chargés de protéger ; Renaud résolut de les rejoindre.

Il donna l'ordre à son nègre d'acheter deux méhara et des provisions pour la route.

Tous deux se dirigèrent vers le Maroc.

Ils ne devaient pas y arriver.

Une troupe de Maures se jeta sur eux, s'empara de tout ce qu'ils possédaient.

Ces Maures nomades étaient commandés par Ibrahim, des Oulad-Delim.

Ils n'avaient pas osé attaquer la caravane marchande que les Touareg escortaient.

Ibrahim reconnut Renaud qu'il croyait avoir été mis à mort après que sa qualité de chrétien eut été reconnue.

Sa stupéfaction n'eut d'égale que sa fureur : il grinçait des dents en proférant d'épouvantables menaces.

Le Maure en voulait à celui qui l'avait trompé en se faisant passer pour musulman et qui s'était fait aimer de sa fille Aïcha, de cette enfant sur laquelle Renaud, selon lui, avait jeté un sort.

C'était par désespoir de la mort de ce fiancé maudit qu'elle s'était prétendue enfiée de sa tribu ; Renaud était responsable de la triste fin de son enfant, malheur qu'il avait appris par des Kabyles.

Ibrahim garotta Renaud, le lia sur un chameau et l'emmena vers son campement.

La tribu assemblée condamna le chrétien à mourir au milieu des supplices ; il serait égorgé le jour de la fête et du sacrifice du Bouc noir, cérémonie qui était proche.

En arrivant au campement, Renaud fut lié à un poteau sous la tente d'Ibrahim.

La femme du Maure vint lui cracher au visage en hurlant des imprécations, lui reprochant d'être la cause de la mort de sa fille.

— Femme, tu te trompes ; je ne suis pas celui que tu crois, je suis un saint marabout, un fidèle serviteur de Dieu, et n'ai jamais été fiancé à aucune jeune fille.

— Lâche menteur, je t'arracherai le cœur de la poitrine et je le ferai manger à mes chiens ! vociféra la mère d'Aïcha.

Le nègre, domestique de Renaud, réussit à s'échapper, et les Maures ne voulurent pas se donner la peine de poursuivre une proie de si peu de valeur.

Blanche de Pervençère, son beau-frère et Montaignon débarquèrent à Tripoli.

C'est de cette ville que Renaud était parti pour s'enfoncer dans le Sahara, c'est là où Blanche espérait obtenir des renseignements sur la direction prise par son mari.

Gaston de Pervençère, qui s'était mis hypocritement — ainsi que son complice — à la disposition de Blanche, lui persuada d'organiser une caravane, dont le chef les conduirait chez les Touareg du Nord.

Les deux misérables pensaient qu'ils retrouveraient aisément Ben Kedda. Celui-ci, stylé par eux, raconterait une prétendue attaque des Chambàs, le massacre de Renaud et de ses compagnons, conte que Montaiglon avait fait à Blanche et qu'il lui répétait en insistant sur la façon miraculeuse dont, seul, il avait échappé aux bandits du désert.

Montaiglon et Gaston ne doutaient plus de la mort de Renaud.

Est-ce que si, contrairement à ce que leur avait déclaré Ben Keddar, il s'était échappé, Renaud, depuis dix-huit ans, n'aurait pas trouvé le moyen de faire parvenir de ses nouvelles en France !

Les deux misérables croyaient donc que l'expédition entreprise par Blanche serait de courte durée ; Blanche de Pervençère, après avoir entendu Ben Kedda, ne pourra plus douter de la mort de son mari ; ils sauraient lui persuader que retrouver les restes de Renaud après tant d'années écoulées était pure folie ; elle renoncerait à ses projets et retournerait en France.

Gaston se jetterait aux genoux de sa belle-sœur, la supplierait de lui accorder sa main... elle accepterait...

Où, elle accepterait, et il serait mis en possession de l'immense fortune de son frère !

Il serait aimé de Blanche ! de Blanche toujours belle, malgré les tortures endurées !

Telles étaient les pensées de Gaston pendant que s'organisait à Tripoli la caravane qui devait les conduire chez les Touareg du Nord.

Montaiglon, lui, s'occupait de constituer l'escorte.

Il avait envoyé un émissaire aux Touareg du Nord, en leur demandant leur concours qui lui paraissait indispensable ; avec ces cavaliers redoutés, on n'aurait rien à craindre.

Montaiglon disait à Gaston de Pervençère :

— C'est que je ne tiens pas à risquer ma peau pour aller chercher l'acte de décès de ton frère ! Pour te faire plaisir, je veux bien te suivre ainsi que ta folle de belle-sœur...

— Mon cher Montaiglon, interrompait Gaston vivement, je te prie de parler avec plus de respect de celle que j'aime.

— Que tu aimes au point d'avoir payé la mort de son mari !... Quel amour !

Montaiglon éclatait d'un rire ironique.

— Qui donc a profité de ce crime ? s'écria Gaston de Pervençère, d'un ton colére.

— Moi, parbleu, cher ami ! J'étais ruiné, ta générosité m'a remis à flot !... Plus tard, lorsque le besoin d'argent s'est de nouveau fait sentir, j'ai débarrassé ta belle-sœur d'un enfant qui te gênait et, de nouveau, ta bourse s'est ouverte !... Oh ! je sais te rendre justice, Gaston, tu paies largement ce qui doit te rapporter davantage : aussi peux-tu compter sur moi !... Si ta belle-sœur venait à te gêner à son tour... je suis prêt !

— Tais-toi, misérable, tais-toi !

Gaston passa ses mains sur son front.

— Ne me dis donc pas de gros mots !... La proposition que je te fais te déplaît aujourd'hui, mais elle peut te convenir demain...

— Tais-toi, je t'en prie... J'aime Blanche et...

— Et si elle refuse de t'aimer, est-ce que ?...

— Montaiglon, tais-toi ! répéta Gaston en pâlisant.

— Voyons, sois raisonnable, écoute-moi... Si tu l'épouses et que tu jouis de sa fortune, très bien... nous sommes ses amis. Si, au contraire, elle repousse ta flamme, comme disent les vieilles romances, elle hérite de son mari ainsi que son enfant qu'elle peut retrouver... Tu es ruiné à plates coutures, que feras-tu ?

— Nous verrons cela plus tard, répondit Gaston d'une voix sombre.

— A la bonne heure ! Voilà qui est sagement parlé ! Eh ! parbleu, je ne te demande pas de réponse immédiate ; chaque chose doit venir en son temps... Pour le présent, nous allons administrer à ta chère belle-sœur la preuve réelle, irréfutable et officielle de la mort de son mari... plus tard, peut-être, te résignerai-je à lui faire administrer par moi... les derniers sacrements sous forme de poudre de succession !... Je suis à ta disposition, mon cher.

Gaston s'éloigna sans répondre.

— Il y viendra, grommela Montaiglon.

Cependant Blanche s'impatientait. La caravane se formait trop lentement à son gré.

Il lui semblait que son beau-frère retardait volontairement le moment du départ.

Elle le pressa d'agir, de prendre pour escorte des guerriers d'autres tribus si les Touareg ne paraissaient pas à Tripoli.

— Ma chère Blanche, je vous en prie, ne vous impatientez pas ainsi : nous devons attendre la réponse de l'émissaire envoyé chez les Hoggur.

— Il tarde bien.

— Peut-être trouvera-t-il Ben Kedda, le chef qui a assisté au massacre de la mission de notre cher Renaud !

Il réussit à faire monter deux larmes à ses yeux, et continua :

— Ben Kedda a assisté au massacre sans pouvoir s'y opposer ; ses guerriers n'étaient pas en force... Ce chef Touareg seul peut nous conduire à l'endroit où Renaud a été lâchement assassiné...

— Oh ! mon Dieu ! soupira Blanche en joignant les mains.

— Ben Kedda, continua Gaston, sait peut-être où se trouvent les restes de celui que nous cherchons... de Renaud que nous aimions tant !... que j'ai tant pleuré !...

— Et que nous pleurons encore, mon cher Gaston, dit Blanche en tendant ses deux mains moites de fièvre à son beau-frère.

Gaston appuya ses lèvres sur les mains de Blanche.

Ce baiser fut si ardent qu'elle tressaillit de surprise.

Elle retira vivement ses mains. Ses fins sourcils se froncèrent. Son regard devint d'une fixité sévère. Elle pâlit légèrement.

— Pardon, Blanche, pardon, ma sœur, dit Gaston, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser !... L'émotion, le souvenir de...

Il n'osa pas prononcer le nom de Renaud en ce moment où elle le regardait d'un air si hautain et si triste à la fois.

L'envoyé de Gaston de Pervençère revint à Tripoli.

— As-tu trouvé Ben Kedda ? questionna-t-il.

— Non, Sidi, Ben Kedda est parti à Tombouctou avec une caravane.

— Quand reviendra-t-il ?

— La maîtresse de la tente l'ignore ; celui qui part ne sait jamais quand il reviendra ; c'est le secret de Dieu !

— Oui, je connais la formule ; tu peux te dispenser de me servir cette phrase dorénavant.

Gaston prononça ces mots d'un ton incisif, méprisant.

L'Arabe pâlit sous le bistré de sa peau hâlée par le soleil. Ses yeux noirs étincelèrent d'une flamme de colère. Ses lèvres tremblèrent.

— Tu te permets des airs menaçants, je crois ! s'écria Gaston en levant la cravache qu'il tenait à la main.

L'Arabe en une seconde recouvra son sang-froid.

Le chrétien, ce chien, avait insulté à ses croyances, à son Dieu ! La vie de Gaston de Pervençère n'avait tenu qu'à un fil !

La réflexion calma la fureur dont le musulman se sentait enflammé.

— La vengeance doit être patiente, murmura-t-il.

En même temps, il croisait ses bras sur sa poitrine, courbait la tête avec humilité.

— C'est bien, va-t'en, attends de nouveaux ordres.

L'Arabe sortit à reculons et toujours ployé en deux.

Gaston de Pervençère alla trouver Blanche et lui rendit compte du résultat négatif du voyage de l'émissaire chargé d'aller trouver Ben Kedda.

— Que faire maintenant ? Etes-vous décidée à vous rendre à Tombouctou ?... Je suis à vos ordres, ma sœur, ainsi que M. de Montaiglon ; vous pouvez compter sur notre dévouement à tous deux ; ce que vous déciderez sera exécuté.

Elle réfléchissait, ses longues paupières aux cils courbés baissées vers le sol, les mains jointes frémissantes.

La méditation de Blanche se prolongeait.

Gaston restait debout et silencieux devant elle.

Soudain, elle releva la tête :

— Vous étiez à El Goléa lorsque la nouvelle du malheur de mon cher Renaud vous est parvenu ? questionna-t-elle.

Elle fixait sur lui l'azur de ses beaux yeux.

Sans savoir pourquoi, il frissonna de terreur.

— Oui, à El Goléa... malade... chez les Chambàs, balbutia-t-il.

— Nous partirons demain à El Goléa, fit-elle d'un ton qui n'admettait pas d'objections. Donnez des ordres en conséquence, Gaston. Il la salua et sortit sans trouver un mot.

Il tremblait sans savoir pourquoi, et alla trouver Montaiglon à qui il fit part de ses craintes.

Montaiglon le rassura :

— Elle ne peut rien apprendre à El Goléa, dit-il. Partons, puisqu'elle le veut... Il ne faut pas qu'elle nous soupçonne, et dans l'état de fièvre où se trouve ta charmante belle-sœur, toute hésitation lui semblerait de la lâcheté ou de la trahison.

— Tu as raison, mais pouvons-nous être prêts demain ?

— Nous le sommes depuis longtemps !

Gaston de Pervençère semblait hésiter.

— Qu'as-tu donc ?... Tu m'as l'air de trembler ?

— C'est à El Goléa que je t'attendais... C'est à El Goléa que tu es venu m'annoncer...

— Que nous avons réussi, que Renaud était passé dans l'autre monde et, qu'un jour ou l'autre, sa fortune serait à toi ; c'était là une bonne nouvelle !

Une sueur froide mouillait les tempes de Gaston.

— Ne t'inquiète donc pas, reprit Montaiglon ; où une bonne nou-

velle à passé en passera une autre !... Va dire à Mme de Pervençhère que tout est prêt, que demain nous partirons.

—Occupe-toi des derniers préparatifs... Que nous ne manquions de rien... Tu sais comme j'ai l'estomac faible et...

—Et le cœur sensible ! interrompit Montaignon en ricanant.

—Je t'en prie, ne plaisante pas en ce moment... Je me sens vraiment inquiet, nerveux...

—Le grand air te fera du bien ; tu manques d'exercice, tu engraisse immodérément ; huit jours à dos de chameau, et tu seras aussi svelte que moi...

Montaignon se serra les côtes en prenant des airs vainqueurs.

Gaston de Pervençhère le quitta en haussant les épaules.

Le cynisme de Montaignon l'épouvantait.

Avec une sorte de joie orgueilleuse, il rappelait à son complice leurs crimes passés.

Il lui en proposait un autre, un autre plus épouvantable encore.

Assassiner Blanche !

Il se chargeait de cette besogne monstrueuse !

Montaignon ne semblait pas douter qu'un jour viendrait où lui, Gaston, lui demanderait ce nouveau meurtre !

Cette éventualité terrible était prévue par lui !

Il en parlait même comme d'un dénouement inéluctable, seulement incertain quant à la date ; dans un mois, un an peut-être, Montaignon était prêt !

Que Gaston dise un mot, un seul mot, et Blanche, qu'il aimait, serait, comme Renaud, précipitée dans le néant !

—Non, jamais il n'ordonnerait ce nouveau crime !

Et, cependant, sa pensée demeurait, pour ainsi dire, en arrêt sur cette proie nouvelle !

—Blanche m'aimera... Elle sera à moi, j'oublierai dans ses bras mes remords !... Avec la fortune de Renaud, je lui ferai une vie de luxe et de triomphes dont je jouirai !

Et Gaston de Pervençhère rêvait à ces fêtes ; puis, songeant à un refus possible de sa belle-sœur d'accepter son amour, les affreuses paroles de Montaignon résonnaient de nouveau à son oreille, le sang bouillonnait dans ses veines ; frissonnant, il se demandait :

—En arriverais-je là ?... Non, assez de sang, assez de crimes !

La caravane partit pour El Goléa.

Trente Chambàs l'escortaient.

Le chef qui la dirigeait la conduisit d'abord à Ouargla par Touggourt.

C'était à peu près la route parcourue dix-huit ans auparavant par Renaud de Pervençhère.

Un interprète aux ordres de Blanche, dans chaque village, s'informait auprès des indigènes, essayait d'obtenir d'eux des renseignements : avaient-ils entendu parler d'un chef blanc nommé Sidi Renaud ?

Connaissaient-ils un des leurs qui eût fait partie de l'escorte ?

Les Arabes n'avaient nul souvenir de cette mission conduite par un chef blanc du nom de Sidi Renaud et massacrée tout entière par les Chambàs.

On arriva à Laghouat. On était en pays Chambà. Il devenait inutile de questionner,

Eussent-ils su quelque chose, que les indigènes se serait tu.

Après s'être reposée pendant deux jours, la caravane quitta l'oasis.

Après une petite journée de marche, on atteignit Ras Chaab où l'on campa.

Le lendemain matin, les voyageurs traversèrent un vaste plateau de *chikh* ou armoise blanche.

L'armoise blanche est d'un grand usage dans le Sahara ; on mêle sa fleur au café et au thé, on en met dans le tabac.

Sur le plateau paissaient de nombreux troupeaux de moutons, de chameaux, d'ânes et de chevaux.

Près de cet endroit était un douar formé de douze tentes.

Le chef de ce douar, un grand vieillard à barbe blanche, debout devant sa tente, appuyé sur un long bâton, surveillait ses troupeaux et ses bergers.

Il salua les voyageurs et leur offrit l'hospitalité.

Blanche de Pervençhère accepta.

Le chef la fit entrer dans sa tente avec Gaston et Montaignon. Il les installa tous trois sur des tapis moelleux, sortit et reparut bientôt tenant à la main une aiguière en cuivre doré remplie d'eau tiède, pour les ablutions.

Il leur fit ensuite servir du café exquis après y avoir trempé ses lèvres, ainsi que l'exige le cérémonial arabe ; le poison a joué un rôle dans le monde musulman, et goûter à la boisson avant son hôte est lui prouver qu'elle n'est pas empoisonnée.

Des négresses vinrent servir le repas composé d'un mouton rôti, de couscous et de galettes cuites sous la cendre. Comme boisson, du lait de chamelle.

—Bon vieillard, demanda Blanche au chef de la tente, avez-vous entendu parler d'un chef blanc que les Arabes nommaient Sidi Renaud ?

—Oui, je le crois, il y a bien longtemps de cela ?

—Il y a dix-huit ans.

—Oui, en effet ; ce chef a été massacré par son escorte de Touareg sur le plateau du Monydir ; mon ami le caïd d'El-Goléa m'a jadis conté cette histoire,

—Est-ce que le caïd d'El-Goléa a été témoin du massacre ?

—Non, madame, le caïd Ben Diffar n'y assistait pas ; il apprit la chose par son fils Ben Rabbah.

—Ce Ben Rabbah a-t-il assisté au drame ?

—Oui, madame, Ben Rabbah était le chef d'une escorte de Chambàs ; ceux-ci, gagnés par l'or des Touareg ou par des menaces, s'enfuirent, à l'exception de cinq ou six parmi lesquels Ben Rabbah, demeuré fidèle à Sidi Renaud.

—Est-ce que ce Chambà a été tué ?

—Non, madame, il a pu échapper aux Touareg.

—Vit-il encore ? demanda Blanche vivement.

—Oui, madame, Dieu a conservé les jours de Ben Rabbah.

—Pourrai-je le voir ? Où demeure-t-il ?

—Madame, Ben Rabbah n'est pas un homme sédentaire, c'est un nomade, il voyage avec ses troupeaux ou conduit des caravanes de voyageurs ; Ben Rabbah est habile et fidèle ; tous ceux qui vont du Tell à Tombouctou le savent et se font guider par lui.

—Ai-je néanmoins chance de le rencontrer à El-Goléa ?

—Je ne le crois pas ; en cette saison, il fait paître ses nombreux troupeaux dans le Sahara, — car Dieu a béni Ben Rabbah, son serviteur, — ou il escorte des marchands.

—Bon vieillard, ne pourrai-je voir son père, le caïd Ben Diffar ?

—Le caïd Ben Diffar est mon ami, répondit évasivement l'Arabe.

Il ne connaissait pas celle qui l'interrogeait et en laquelle, malgré le costume arabe qu'elle portait, il reconnaissait une chrétienne.

Devait-il lui donner les renseignements qu'elle demandait ?... Dans quelle intention l'interrogeait-elle ?

Pourquoi voulait-elle voir Ben Diffar ?

Quelle était cette femme ?

Telles étaient les pensées qui se présentaient à l'esprit du vieillard

Les Arabes sont habituellement méfiants ; la longue expérience d'une vie passée dans le désert augmentait encore ce sentiment naturel, instinctif chez l'interlocuteur de Blanche.

Cependant, la politesse arabe ne permettant pas de questionner son hôte, le vieillard réfléchissait.

Blanche devina ses pensées.

—Je suis la femme du chef blanc assassiné par les Touareg. Je me nomme Blanche de Pervençhère. Je suis venue dans le Sahara pour tenter de découvrir les restes de celui qui fut mon seigneur.

— Vieillard, je vous en prie, aidez-moi dans cette tâche sacrée, et Dieu répandra ses bénédictions sur vous et sur vos enfants.

—Que puis-je faire pour vous aider, madame ?

—Dites-moi ce que vous savez... Je ne viens pas parmi vous animée de sentiments de vengeance, je ne songe pas à rechercher les coupables et à demander que justice soit faite ; non, le Dieu auquel je crois recommande le pardon, je pardonne à ceux qui ont versé le sang de mon mari et de ses compagnons.

—Je viens, bon vieillard, dans l'espoir que je retrouverai les restes de celui qui n'est plus et que sa chère dépouille reposera dans la terre de France !

L'Arabe fut touché par cette prière, par la beauté de la jeune femme, par la douceur de sa voix.

Car Blanche de Pervençhère, pour causer avec lui, ne se servait pas d'interprète ; elle avait étudié la langue arabe durant plusieurs années, elle pouvait s'exprimer avec clarté, avec éloquence même.

Le vieillard se recueillit quelques instants.

—Madame, dit-il enfin, évitez les Touareg du Nord et tâchez de rejoindre le Chambà Ben Rabbah.

— Il n'est pas en ce moment à El-Goléa, mais...

—Vous savez de quel côté il s'est dirigé ? interrompit Blanche en prenant les mains du vieillard dans les siennes.

Il jeta sur la jeune femme un long regard :

—Je crois le savoir, répondit-il enfin.

—Je vous prie, au nom du Dieu puissant et miséricordieux, de me l'apprendre !

L'Arabe regarda Gaston et Montaignon.

Son noir regard exprima la défiance.

Blanche ne se trompa pas à cette expression :

—Oh ! vous pouvez parler devant eux ; ils aimaient mon mari et l'accompagnaient lorsque les Touareg ont assassiné la mission.

Le vieillard se leva soudain.

Son brun visage se creusa. Ses yeux étincelèrent.

—Ils étaient ses amis !... Ceux-là étaient avec lui !... Et ils ne sont pas morts ainsi que leur ami !

Gaston de Pervençhère et Montaignon se regardèrent l'un l'autre, ils se virent trembler et pâlir.

Montaignon se remit le premier de son trouble ; il expliqua que, lors du crime, la maladie clouait Gaston sur sa natte à El-Goléa ;

que lui seul, blessé, couvert de sang ne pouvait rien contre les Touareg nombreux et bien armés.

Le vieillard restait la tête baissée, il murmurait :

— Est-ce que Ben Rabbah ne se serait pas trompé !... Est-ce que ceux-ci... !

Il détourna d'eux ses regards et d'une voix à peine distincte :

— Les Touareg du Nord ont reçu de l'or... beaucoup d'or !

Se tournant alors vers Blanche :

— Je vous donnerai un mot pour mon ami le caïd Ben Diffar... Vous ne le montrerez qu'à lui... à lui seul... à lui seul, vous m'entendez !

Par ses regards, il exprimait éloquemment que ni Gaston ni Montaiglon n'étaient exceptés de cette exclusion.

— Le caïd Ben Diffar lira seul les mots tracés par vous, bon vieillard, répondit Blanche.

L'Arabe se leva et la laissa seule dans la tente qu'il lui destinait. Gaston et Montaiglon sortirent en même temps que lui. D'un geste, il ordonna à ses serviteurs de les conduire dans la tente dressée pour eux.

— Que Dieu vous garde ! dit-il d'une voix sombre.

— Et que le Diable t'emporte ! murmura Montaiglon.

— Ce patriarche a l'air de nous soupçonner, dit Gaston à voix basse.

— Allons donc !... Comment pourrait-il se douter ?...

— Les Touareg ont peut-être causé, peut-être se sont-ils vantés d'avoir reçu l'or d'un chrétien pour assassiner un chrétien... !

— Tu trembles toujours ! dormons paisiblement.

Le lendemain matin, le chef du douar remit à Blanche, ainsi qu'il le lui avait promis la veille, un billet pour son ami le caïd Ben Diffar, père de Ben Rabbah.

C'était un pli scellé à la cire et portant l'empreinte d'un cachet.

— Pour Ben Diffar seul, dit-il.

— Oui, pour Ben Diffar seul, je vous le promets, répondit Blanche.

Le vieillard considéra la jeune femme avec une expression attendrie. Il baisa le bord du burnous de Blanche et lui dit à l'oreille :

— Méfiez-vous de vos compagnons, ce sont des traîtres !

— Des traîtres ! mon beau-frère !... M. de Montaiglon !... Oh ! parlez, que savez-vous ?... parlez, je vous en prie !

— Un serment ferme mes lèvres ; si Ben Diffar veut parler, il parlera... Si Ben Rabbah veut parler, il parlera !... Ce secret terrible est à eux ; il ne m'appartient pas !

— Que voulez-vous dire ? Ben Rabbah et son père savent-ils donc des choses terribles ?

— Ils en savent aussi qui feront battre votre cœur de joie.

Blanche de Pervençère joignit les mains. Des larmes mouillèrent ses paupières :

— Renaud aurait-il été sauvé ! s'écria-t-elle. Dieu aurait-il fait ce miracle ?

— Dieu est tout-puissant, madame.

— Oh ! soyez béni, bon vieillard qui faites luire l'espérance à mes yeux, qui ranimez mes forces minées par la douleur !... Est-ce que mes pressentiments ne m'auraient pas trompée... Est-ce que Dieu ferait réels les songes de mes nuits !... !

— Dieu parle quelquefois à l'oreille de ses serviteurs, madame !

— Oh ! mon Dieu, j'espère, oui, j'espère voir Renaud vivant, j'espère que Dieu me rendra mon mari et mon enfant !... Vos paroles me rendent la foi perdue, éloignent le désespoir prêt à me briser !... !

— Si Dieu le veut, il enverra des amis vers vous ; il démasquera les traîtres dont la parole est de miel et le cœur rempli de rage et de fiel ; que Dieu les éloigne de vous, qu'il sèche leur bras prêt à vous frapper !

— Ces traîtres sont auprès de moi ?

— Ce sont vos compagnons.

— Vous les connaissez donc ? Que savez-vous d'eux ?

— Retrouvez Ben Rabbah, madame.

Et le vieillard, après avoir salué Blanche de Pervençère, retourna lentement dans sa tente.

Montaiglon et Gaston s'approchèrent de la jeune femme :

— Votre conversation avec ce vieux turban ne vous a pas fait changer d'idée, ma chère belle-sœur, nous allons toujours à El Golea ?

— Plus que jamais, Gaston, répondit Blanche d'une voix vibrante.

— Est-ce que cet Arabe vous a enfin donné des renseignements qui nous aideront dans nos tristes recherches ? questionna Montaiglon d'un ton faussement apitoyé.

— Ses paroles m'ont rendue confiante en la miséricorde de Dieu. Montaiglon s'inclina.

— Grand bien vous fasse, chère madame, grogna-t-il en s'éloignant ; votre bon Dieu ne ressuscitera pas les morts, il ne fera pas parler une bouche remplie depuis près de vingt ans par le sable du désert !

Pendant que la caravane s'avancait vers El Golea, Blanche rêvait dans sa haute selle à palanquin.

Elle rêvait aux paroles du vieillard à la barbe blanche. Ses paroles

mystérieuses résonnaient encore à ses oreilles. Avaient-elles bien le sens qu'elle leur attribuait ?

Devait-elle y trouver l'espérance de revoir Renaud ?

Était-elle dupe d'une illusion chère à son cœur ?

Elle se posait ces questions sans pouvoir y répondre.

Dans la chaleur torride qui faisait l'air visible et moirait sa transparence de reflets éclatants, Blanche de Pervençère, à l'ombre de la tenture de soie de son palanquin, enveloppée de son burnous et d'un haïch blancs, Blanche de Pervençère rêvait.

Le pas lent et rythmé de son méhari berçait sa rêverie.

Ses paupières se baissaient sur ses prunelles blessées par l'éclat du sable étincelant sous un ciel de feu.

Dans une sorte de demi-sommeil, Renaud lui apparut.

Il portait, comme elle, le costume arabe ; le long burnous, le turban serré par une corde en poil de chameau retenant un haïch blanc. Ses pieds étaient chaussés de bottes en maroquin rouge.

Il était d'une maigreur ascétique. Sa barbe brune lui tombait sur la poitrine.

Étendu à l'ombre de grands arbres, il dormait. Les cils de ses paupières closes formaient une ligne sombre sur ses joues creuses.

Ses longues mains brunes et maigres retenaient à peine un chaquet musulman fait de graines odoriférantes.

De temps à autre, ses lèvres s'agitaient doucement, il murmurait quelques mots.

Ces mots, Blanche les entendait dans son rêve.

Renaud prononçait son nom, l'appelait d'une voix mourante.

Elle voulait s'élançer vers lui, mais une brusque étreinte l'en empêchait... Elle tombait sur le sol... une main serrait sa gorge... un visage horrible se penchait vers elle en ricanant... Elle reconnaissait Gaston qui la dévorait de ses regards... Elle voulut pousser un cri... aucun son ne sortit de ses lèvres.

Ce cauchemar affreux l'éveilla en sursaut.

Elle se sentit trempée d'une sueur froide.

Quelques instants se passèrent avant que son esprit troublé recouvrât sa lucidité.

— Quel rêve épouvantable ! murmura-t-elle en jetant au loin des regards encore effrayés.

Elle aperçut Gaston et Montaiglon en tête de la caravane.

Les paroles du vieillard lui revinrent en mémoire. " Méfiez-vous de ceux qui ont des lèvres de miel et le cœur plein de fiel. "

Et pendant que ses regards ne pouvaient se détacher des deux hommes, elle disait à voix basse sans en avoir conscience :

— C'est eux qu'il me désignait ! Eux des traîtres ! Est-ce possible ! Non, je ne puis le croire ; cependant, je tiendrai la promesse que j'ai faite ; je ne leurs dirai pas que j'ai une lettre d'introduction pour Ben Diffar, je ne leur permettrai pas d'assister à l'entretien que j'aurai avec lui.

On arriva à El Golea.

Une déception y attendait la jeune femme : Ben Diffar était absent ; il était parti avec son fils pour Tombouctou où il changeait ses troupeaux contre des marchandises du Soudan.

Blanche ne voulut donner qu'un jour de repos à ses gens.

— Nous partirons demain pour le plateau du Monydir, dit-elle à Montaiglon. Je veux voir l'endroit néfaste où mon cher Renaud a été assassiné.

— Vous étiez présent à cette scène de carnage, monsieur de Montaiglon, vous avez vu tomber Renaud ; là où vous me direz qu'il a succombé sous le fer de ses bourreaux je veux élever un monument à sa chère mémoire.

— Si les sables mouvants n'ont pas enlevé leur physionomie à ce triste lieu, madame, je crois pouvoir vous dire : " C'est ici que votre mari, que le fier compagnon que j'aimais a succombé. "

Le misérable, en prononçant ces paroles impies, sut donner à sa physionomie une expression douloureuse ; ses traits se contractèrent.

— Cet homme était-il vraiment l'ami de Renaud ? se demanda Blanche en le regardant avec une fixité qui gêna Montaiglon malgré son audace.

— Quels soupçons traversent l'esprit de cette femme ? se demandait-il inquiet.

Sa physionomie se durcit aussitôt. Une flamme brilla dans ses yeux.

— Il faut que Gaston me permette de supprimer ce danger, pensa-t-il.

Blanche de Pervençère surprit ce regard de colère.

Elle se promit de se tenir sur ses gardes.

Le doute sur la sincérité des sentiments de Montaiglon entraînait dans son esprit.

— Gaston, qui me témoigne une si respectueuse affection, qui parle avec une si noble piété de son malheureux frère, mentirait-il, lui aussi ! se demanda-t-elle.

La caravane arriva au plateau du Monydir en évitant l'oasis d'In-Salah sur le conseil de Montaiglon.

— Nous avons tourné l'oasis, expliqua-t-il à Blanche ; l'entrée nous en a été refusée.

Blanche envoya à In-Salah des indigènes demander si le caïd Ben Diffar ou son fils Ben Rabbah s'y trouvaient.

Sur la réponse négative de ses envoyés, elle donna l'ordre du départ.

La caravane campa à l'endroit même où Renaud avait été assassiné, endroit qu'indiqua Montaiglon.

Blanche s'agenouilla et pria longtemps.

Les deux misérables osèrent imiter la noble femme ; tous deux semblaient comme elle abîmés de douleur.

Montaiglon précisa le point où, d'après ses souvenirs, Renaud de Pervençère était tombé mortellement frappé.

Elle y fit apporter des pierres pour marquer ce lieu funèbre ; Gaston et Montaiglon crurent qu'elle allait donner immédiatement des ordres pour faire procéder à des fouilles dans l'espoir d'y retrouver quelque reste de celui qu'elle pleurait.

Elle n'en fit rien.

Allait-elle commander un monument commémoratif ? Non, Blanche de Pervençère ne donna aucun ordre.

Les deux complices s'inquiétèrent.

Que signifiait cette incompréhensible abstention ?

Comment, après tant de fatigues, de souffrances pour arriver en ce lieu où elle avait espéré retrouver quelque vestige de celui que, depuis dix-huit ans elle pleurait, Blanche de Pervençère se taisait, n'ordonnait aucune recherche ?

Cette fois, Montaiglon s'inquiéta.

—La conduite de ta belle-sœur est inconcevable, dit-il à Gaston ; quelle nouvelle folie germe dans sa charmante tête ?

Gaston, atterré, lui aussi, ne pouvait répondre.

—Il faut le savoir, reprit Montaiglon d'un accent dur ; je ne puis souffrir ce que je ne comprends pas ; espérer retrouver les ossements était improbable, insensé, même, mais je m'expliquais cette folie, je l'admettais.

—Peut-être en aurait-elle trouvé après tout ! Ceux de Renaud ou d'un autre ! Elle eût été satisfaite ; les os des hommes se valent.

—Montaiglon !

—Il n'y a pas de Montaiglon ! Tu vas aller trouver ta chère belle-sœur et tu lui proposeras d'ordonner des fouilles.

—Si elle refuse ?

—Si elle refuse ! . . .

Montaiglon s'interrompit. Ses traits prirent une expression d'épouvantable férocité.

—Si elle refuse, continua-t-il, c'est qu'elle a appris quelque nouvelle qu'elle nous cache !

—C'est que notre sécurité est menacée !

—Tu me fais trembler ! Elle n'a parlé à personne sans que nous fussions présents à l'entretien . . .

—Tête à l'évent ! As-tu donc oublié son long tête-à-tête avec le vieux Bédouin qui nous a donné l'hospitalité ?

—N'as-tu donc pas remarqué que, depuis ce jour, ta belle-sœur évite de nous adresser la parole ?

—Sais-tu s'il lui a remis un message pour ce caïd Ben Diffar que nous ne connaissons ni l'un ni l'autre ? Es-tu sûr qu'elle ne le lui ait pas fait parvenir ?

—Non, tu ignores tout, ce qu'elle fait, ce qu'elle pense !

—Là est le danger ; il faut connaître ses amis et ses ennemis ; nous ne les connaissons pas.

—Si ta belle-sœur est prévenue contre nous, si elle nous soupçonne, il faut la supprimer avant qu'elle puisse agir contre nous !

—Montaiglon, tu m'épouvantes avec tes suppositions !

—Si Blanche ne fait pas retourner le sable du désert c'est qu'étant sur place elle comprend l'inanité d'une pareille recherche ; la réalité tangible a renversé le fol édifice de son imagination ; ce qui lui paraissait possible de loin, dans ses rêves, lui paraît maintenant impossible !

—Elle comprend que la douleur l'égarait, que la dignité du silence convient seule à sa situation !

Gaston s'échauffait en parlant.

—Tu fais comme les poltrons qui chantent en traversant un bois, lui répondit Montaiglon ; les phrases ne remplacent pas les actes, il nous faut réfléchir au parti à prendre . . . et, ensuite, exécuter ce que nous avons résolu.

—Que faire ?

—Va trouver ta belle-sœur et demande-lui l'autorisation de faire procéder sur-le-champ à des fouilles.

—Et si elle refuse ?

—Si elle refuse, sache le motif de ce refus, joue la surprise, la douleur, l'indignation même . . . mets-la hors d'elle-même en l'insultant si cela est nécessaire . . . reproche-lui sa dureté de cœur, son oubli d'une mémoire qu'elle prétendait lui être chère . . . traite de comédie son cuite pour Renaud . . . Enfin, arrache-lui son secret !

—Si Blanche ne veut pas expliquer sa conduite ?

—C'est que son secret nous menace, que nous sommes perdus !

—C'est qu'elle nous sait les assassins de son mari ! C'est qu'elle n'attend que l'occasion de se venger !

—Montaiglon, veux-tu donc me faire perdre la tête !

—Je veux sauver la mienne.

—Tu ne crois pas aux périls que tu me signales !

—Je les redoute et veux les éviter pendant qu'il en est encore temps.

—Je vais suivre tes conseils, aller trouver Blanche, essayer de la faire parler et . . .

—Et tu viendras me rendre compte du résultat de ta démarche, interrompit brutalement Montaiglon.

Gaston se dirigea vers la tante de Blanche.

Le coude posé sur des coussins, elle appuyait, pensive, son front sur sa main.

En voyant entrer son beau-frère, elle se leva :

—Avez-vous quelque chose d'important à m'apprendre ? lui demanda-t-elle.

—Non, ma chère sœur, rien d'intéressant n'est survenu, mais j'ai, néanmoins, besoin d'avoir un entretien avec vous.

—Sur quel sujet ?

Gaston raffermi son courage ébranlé déjà par les paroles de Montaiglon et qu'ébranlait davantage la froideur hautaine de Blanche.

—Veuillez m'accorder quelques moments d'attente, finit-il par répondre d'un ton assez ferme.

—Parlez, je vous écoute.

—Ma chère Blanche, je dois commencer d'abord par vous adresser une question ; vous aviez hâte d'arriver ici, de voir de vos yeux ce lieu sinistre où est tombé votre mari, où est mort mon frère !

—C'est vrai, Gaston, et mes yeux ont vu ce lieu d'horreur, et mon cœur en est serré de douleur.

Gaston continua :

—Vous aviez résolu de faire exécuter aussitôt des fouilles dans l'espoir — bien incertain, hélas ! — de retrouver quelque chose de la dépouille de Renaud : vous semblez avoir changé d'avis :

—Quel est le motif de ce changement inexplicable ? . . . Je vous connais trop, ma chère sœur, pour croire à un caprice indigne de votre caractère ; un événement que j'ignore, une découverte nouvelle, un renseignement connu de vous seule, peuvent vous avoir amenée à d'autres projets . . .

—Et vous venez, Gaston, savoir quels sont ces projets ?

—Oui, Blanche, je viens vous le demander ; il est nécessaire que je le sache afin de prendre des mesures en conséquence, les hommes de l'escorte murmurent de ces changements imprévus ; on leur avait promis une forte récompense en cas de succès ; j'ai fait charger les chameaux d'instruments nécessaires pour les fouilles prévues et tout cela devient inutile.

—Au moment d'agir, d'ordonner, vous vous taisez ; les Arabes me questionnent et je ne puis rien leur répondre ! . . .

—Cette situation ne peut durer, ma chère Blanche ; encore une fois, répondez-moi ; quels sont vos nouveaux projets ?

—Je n'ai pas renoncé, Gaston, à faire exécuter les recherches qui sont le but de mon voyage ; j'ai seulement jugé à propos de commencer les travaux lorsque j'aurai entendu d'autres témoignages que celui de M. Montaiglon . . .

—Doutez-vous de ses paroles ! s'écria Gaston. Le croyez-vous capable d'un mensonge en pareille circonstance !

—Comment, ma chère Blanche, c'est ainsi que vous reconnaissez mon dévouement et celui de mon ami, d'un ami qui vous est dévoué !

—Vous n'êtes pas en cause, mon cher Gaston, vous ne pouvez m'approuver ni désapprouver le récit de M. de Montaiglon, vous n'étiez pas sur le lieu du massacre.

—Me reprochez-vous, Blanche, la maladie qui m'avait terrassé, maladie contractée en accompagnant Renaud dans son dangereux voyage ?

—Je ne vous reproche rien, Gaston, je constate un fait, voilà tout ; et j'ajoute que je ne doute pas non plus de la sincérité des paroles de M. de Montaiglon, mais de la fidélité de ses souvenirs.

—Quelle raison peut vous faire supposer une inexactitude de mémoire dans le récit de Montaiglon ?

—Ses hésitations, l'expression égarée de sa physionomie, la différence du récit fait ici avec celui dont il m'entretenait en France.

—Étant éloigné, quelques détails lui ont échappé ; étant sur place, ses souvenirs se sont réveillés plus précis.

—Y a-t-il là rien de plus explicable, de plus naturel ?

—Je pense comme vous, Gaston, mais je veux faire corroborer les paroles de M. de Montaiglon par un autre témoin du drame ; si ces deux témoignages s'accordent je donnerai l'ordre de commencer les travaux.

—Quel est ce témoin dont vous parlez ?

—Un Chambâ que nous trouverons à Tombouctou où nous partirons demain à la pointe du jour.

—Cet homme mentira ; les Chambâs sont les auteurs du massacre ; il osera d'attirer votre vengeance sur sa tribu ; il se taira, prétendra ne rien savoir . . .

—C'est pourtant cette chance que je veux courir avant toute autre chose ; vous donnerez les ordres nécessaires.

Blanche de Pervençère tendit la main à son beau-frère pour lui témoigner le désir d'être seule. . . .

Gaston s'éloigna ne sachant ce qu'il devait penser des paroles de sa belle-sœur.

—Eh bien ? lui demanda Montaignon.

En somme, les explications de Blanche avaient rassuré Gaston ; il ne voyait rien d'alarmant dans son désir de questionner ce Chambâ.

Il lui parut évident que cet homme ne savait rien de la vérité, que son récit, s'il en faisait un, serait suffisamment semblable à celui de Montaignon ; que, d'ailleurs, il serait conforme quant à l'endroit désigné ; il ne pouvait pas ne pas l'être.

Les détails du meurtre ?

Ce Chambâ accuserait les Touareg du Nord, évidemment ; il serait facile de persuader à Blanche que l'indigène mentait sur ce point, et qu'en tous cas, Touareg ou Chambâs, c'étaient bien les Arabes qui étaient coupables de l'assassinat de Renaud.

Cela seul importait !

Ces consolantes pensées firent qu'il répondit à Montaignon d'un ton léger.

—Nous nous sommes alarmés à tort ! . . . Un caprice de femme !

—Mais encore ?

—Elle tient à questionner un Chambâ qui, paraît-il, a été témoin du massacre.

—Ce Chambâ n'a pu voir que les apparences et ces apparences nous sont favorables ! s'écria Montaignon ; il accusera les Touareg ; j'ai attribué le crime aux Chambâs, sans pourtant rien affirmer : Touareg ou Chambâs, cela nous importe peu !

—C'est ce que je pensais, répondit Gaston décidément tranquilisé.

—Et où gîte ce Chambâ révélateur ?

—A Tombouctou, à ce qu'il paraît.

—Nous partons à Tombouctou ?

—Demain matin, mon cher Montaignon.

—Ta belle-sœur abuse de notre dévouement, dit sérieusement Montaignon.

—Devouement est joli ! fit Gaston en éclatant de rire. Le ton surtout est admirable !

—C'est ainsi qu'il faut prononcer ces choses-là pour y faire croire, riposta le complice de Gaston de Pervençère.

Il reprit :

—Toujours est-il que nous ne devons pas la quitter un instant, notre repos l'exige.

—Étant près d'elle, nous verrons venir le danger ; danger connu est à moitié évité.

—D'ailleurs, songe à ce que je t'ai offert ; si ta belle-sœur nous gêne, un mot et je la supprime ; pas de demi-mesures, de tergiversations ; de l'action, encore de l'action, toujours de l'action !

—Ne parlons pas de cette fâcheuse extrémité, Montaignon !

—Ce sujet de conversation te déplaît ? C'est bon, je n'en parlerai plus ; tu y penses, toi.

Une scène étrange se passait en ce moment sous la tente de Blanche.

Une négresse qui la servait lui demanda de recevoir un homme de l'escorte qui la suppliait instamment de lui donner audience.

—Qu'il entre, dit Blanche.

Un Arabe aux membres grêles, à la physionomie intelligente se présenta. Il se prosterna devant la jeune femme.

—Qui êtes-vous ? Que désirez-vous ?

Il sortit de sa ceinture un pli cacheté et le tendit à Blanche sans mot dire.

Elle le prit et remarqua qu'il était formé du même sceau que celui qu'elle tenait du vieillard de la tente.

Pour s'en assurer, elle examina le pli que le vieillard lui avait remis et compara les cachets : ils étaient identiques.

Blanche regarda avec attention l'indigène debout devant elle.

—Parlez. Qu'avez-vous à me dire ? questionna-t-elle.

—Lisez, d'abord, lisez, ma dame.

Elle brisa le sceau et lut le billet qu'on venait de lui remettre.

—Vous êtes le fils de Sidi Hadj Ben Amar, du vieillard dont j'ai reçu l'hospitalité, de qui je possède une lettre pour le caïd Ben Diffar ?

—Je suis le fils de Sidi Hadj Ben Amar, répondit l'Arabe en s'inclinant.

Il continua :

—Mon père m'a dit de vous suivre, de vous protéger en cas de danger ; j'ai obéi avec joie aux ordres de mon père.

—Suis-je donc en danger ?

—Vous êtes en danger de ne pas arriver à temps à Tombouctou ; vous m'avez fait convention avec votre escorte que pour jusqu'au plateau de Monydir et retour jusqu'à Tripoli : ils refuseront d'aller plus loin.

—Ils m'ont promis le contraire ; leur chef vient de traiter de nouveau avec moi.

—Ses hommes ne lui obéiront qu'avec répugnance si toutefois ils ne se révoltent pas.

—Pourquoi refuseraient-ils de m'accompagner jusqu'à Tombouctou ?

—Parce qu'on le leur a conseillé.

—Qui cela ? Qui donc contrevient à mes ordres ?

—Ceux dont mon père vous a dit de vous défier.

—Vous êtes sûr de ce que vous dites ! s'écria Blanche. Vous avez des preuves de ce que vous avancez ?

—Oui, madame ; les chefs blancs ont conseillé aux hommes de l'escorte d'exiger le retour immédiat à Tripoli.

—Sous quel prétexte ?

—Madame, ils ont persuadé au chef de la caravane que vous ne pourriez supporter la fatigue de ce long voyage de trente-cinq jours, — car il y a trente-cinq jours de marche d'ici à Tombouctou — et la dure traversée de l'aride plateau du Tanezrouft. Ils lui ont fait entendre que c'était par sympathie qu'ils lui conseillaient d'essayer de vous obliger à retourner en arrière, que cette proposition, venant d'eux, serait mal accueillie, tandis que, venant de lui, chef de caravane, s'il vous démontrait le danger de ce long voyage, les périls nombreux, les fatigues mortelles pour une femme de cette traversée du Sahara, vous finiriez par accepter ses avis et retourneriez en arrière.

—Quand ces conseils ont-ils été donnés ? questionna Blanche d'une voix vibrante.

—Il n'y a qu'un instant, madame, après un entretien entre les deux chefs blancs. Je suis accouru vous prévenir ; il n'est que temps ; le chef de la caravane va venir. . . Refusez ses conseils. . . Ordonnez-lui de partir sur-le-champ. . . il obéira. . . D'ailleurs, je serai là. . . je le surveillerai. . .

—Je vous remercie de votre démarche ; vous direz à votre père toute ma reconnaissance. . . Je prierai Dieu de le combler de ses bénédictions.

L'Arabe, ému, s'inclina en joignant les mains.

Il reprit :

—Ce que mon père n'a pas écrit, mais qu'il m'a confié, madame, c'est qu'il faut que vous soyez à Tombouctou dans trente-cinq jours.

—Oh ! je vous en prie, dites-moi, ce qui m'attend là-bas ? Quelle nécessité y a-t-il de m'y transporter rapidement ? . . . Oh ! si vous le savez, monsieur, je vous en supplie, parlez !

—Plus tard, madame, vous risqueriez de ne pas rencontrer Ben Rabbah. . . .

—Et ben Rabbah pourra m'aider dans mes recherches ?

—Ben Rabbah le peut.

—Oh ! merci, monsieur, merci, quoi qu'il arrive, nous partirons.

Ce qu'avait annoncé l'Arabe se produisit ; le chef de la caravane vint présenter ses objections. Il lui exprima la crainte de ne pouvoir se faire obéir de ses hommes qui demandaient à grands cris le retour à Tripoli. . . .

Blanche l'interrompit :

—Nous partirons demain matin, dit-elle avec force. Je paiera le prix que vous fixerez. . . Je doublerai la somme promise pour la première partie du voyage que nous venons de faire. . . Si l'un de vous succombe aux fatigues de la route, j'enrichirai sa famille. . . .

Le chef de la caravane se jeta aux pieds de Blanche et baisa le bas de son burnous.

—Nous marcherons dans ta voie ; Dieu le veut ! Nous sommes tes esclaves ! s'écria-t-il.

Elle tendit à l'Arabe une bourse pleine d'or :

—Cet or est pour toi si tu me jures de répondre la vérité à la question que je vais t'adresser : jure-le sur le Dieu unique !

—Je le jure, fit l'Arabe en levant une main au ciel.

—Qui t'a donné le conseil de me détourner de la route où Dieu m'appelle ?

Il resta un instant muet, la tête baissée, hésitant.

Mais ses regards furent attirés par la bourse aux pièces d'or luisantes comme le soleil.

—Je parlerai si vous me promettez le secret ; il y va de ma vie.

—Je te garderai le secret !

—Eh bien, dit l'Arabe d'une voix sombre, tes compagnons blancs craignent pour toi les fatigues du voyage et. . . .

—Et surtout pour eux, les lâches ! s'écria Blanche. C'est bien j'en sais assez. . . Tiens, prends cette bourse et fais les préparatifs du départ.

—Vous me garderez le secret ? mes paroles ne seront connues que de vous ? redemanda-t-il tremblant.

—Je te garderai le secret, répéta Blanche ; tu diras aux chefs blancs que rien n'a pu vaincre ma résolution, tu leur témoigneras confiance et respect.

—Je le ferai, j'exécuterai tes ordres ; Dieu soit avec toi.

—Que Dieu guide tes pas !

La générosité de Blanche annoncée aux hommes de l'escorte les fit facilement rentrer dans le devoir.

La rébellion sur laquelle comptaient Gaston de Pervençère et Montaignon ne se produisit pas.

Ils durent faire contre mauvaise fortune bon cœur et accélérer leurs préparatifs.

— Nous n'agissions que dans l'intérêt de notre chère compagne de voyage, expliquèrent-ils au chef de la caravane.

Cependant les deux complices se sentaient repris d'une crainte vague.

Pourquoi ? Ils n'auraient su le dire.

Blanche continuait à leur parler avec la même douceur polie, avec la même confiance tranquille.

Les douze premières journées de marche se firent sans trop de fatigue, on trouva des puits en assez grand nombre, l'eau en était quelquefois excellente, presque toujours buvable.

On était arrivé au Tanezrouft.

Il fallait traverser ce plateau calcaire qui mesure environ cinquante lieues du nord au sud, plateau aride, frappé de stérilité et n'offrant aux chameaux que de maigres pâtures.

On n'y rencontre aucun puits ; les caravanes doivent s'approvisionner en conséquence.

On mit huit jours à faire ce trajet pénible.

Blanche souffrait sans prononcer une plainte ; son énergie d'emp-



La Touareg lut les quelques lignes... (P. 10, col. 2.)

tait la douleur. Pour atteindre le but sacré qu'elle s'était proposé rien ne pourrait l'arrêter que la mort.

Dans la fièvre qui la dévorait, l'image de Renaud était sans cesse présente à son imagination.

Elle le voyait quelquefois sanglant et tendant les bras vers elle.

Cette vision, loin de l'effrayer, excitait son courage.

En dépit de toute vraisemblance, de tout raisonnement, elle espérait le revoir vivant.

Cependant, des défaillances, des heures de découragement pesaient parfois sur elle.

Comment, si Renaud vivait, n'avait-il pu, depuis tant d'années, faire parvenir de ses nouvelles ?

Cette question qu'elle s'adressait anéantissait ses forces, lui enlevait momentanément tout espoir, imposait à sa raison l'impossibilité d'espérer.

Elle espérait pourtant, elle espérait malgré tout !

Une voix plus forte que sa volonté, du fond de sa conscience, lui criait d'espérer.

— Non, se disait-elle. Dieu n'a pu m'accabler ainsi, m'enlever à la fois ceux que j'aimais ; non, mon cher Renaud et Georget, mon enfant, mon cher petit Georget !

Des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux à ces souvenirs. Mais, bientôt, l'espérance faisait battre son cœur ; les paroles du vieil Arabe lui revenaient à l'esprit ; elle y trouvait de nouvelles raisons de croire.

Dieu peut tout ce qu'il veut ! S'il a voulu que Renaud vive, Dieu a fait ce miracle ! S'il veut que je retrouve mon Georget, il guidera mes pas vers lui !

Elle cachait ses espérances à son beau-frère et à Montaignon.

La méfiance contre eux germait dans son cœur.

Prévenue contre eux, elle les observa et fut frappée de détails que jusqu'alors elle n'avait pas remarqués ; leurs chuchotements, l'expression sardonique des regards que Montaignon jetait de côté sur elle, la fausseté mielleuse de son beau-frère, son obséquiosité, ses mines attendries, admiratives en la contemplant !

Elle se demandait si l'humilité jouée de Gaston ne lui répugnait pas plus encore que le ton tranchant, l'air dur de Montaignon.

Elle se tenait en garde contre tous deux.

La caravane approchait de Tombouctou.

L'impatience de Blanche de Pervençère s'augmentait pour ainsi dire à chaque pas.

Encore quatre jours, plus que trois, plus que deux ! . . .

Pourrait-elle voir Ben Rabbah ou son père ?

Oh ! combien elle fondait d'espérances sur cette entrevue !

Quelles mystérieuses choses contenaient le papier qu'elle serrait entre ses mains ?

Ces lignes que, seul, devait lire le caïd, que lui révéleraient-elles ? Blanche se disait que, bientôt, elle allait le savoir.

Les pensées de Gaston et de Montaignon étaient de nature diamétralement opposées ; plus ils approchaient de la "Rsine du Niger", de la ville de Tombouctou où, à cette époque, peu d'Européens avaient pénétré, plus ils se sentaient glacés de peur.

Pourquoi ? Ils n'auraient su le dire. Blanche restait avec eux ce qu'elle avait toujours été, simple et gracieuse.

Leur effroi d'entrer dans la ville devenait plus grand, d'heure en heure.

Lorsqu'on fut en vue de Tombouctou, Montaignon entra sous la tente de Gaston et lui dit à brûle-pourpoint :

— Décidément, non, il ne faut pas que la caravane entre dans cette ville ! . . . Je flairerai un danger ! . . . Les airs de sainte nitouche de ta belle-sœur ne me disent rien qui vaille . . .

— L'ennemi est là, continua-t-il en désignant la direction du sud, là, entre ces murailles blanches . . .

— L'ennemi ! qu'entends-tu par ce mot ? . . . De quel ennemi veux-tu parler ?

— Je l'ignore, mon cher Gaston ; je ne puis rien préciser, mais, ce que je sais bien, c'est que si ta belle-sœur entre à Tombouctou, nous sommes perdus !

— Comment, toi qui t'es si souvent moqué de mes craintes que tu qualifiais d'imaginaires, toi, Montaignon, tu parles ainsi !

— As-tu donc appris quelque chose de menaçant pour nous ?

— Je t'en prie, parle ; je ne crois pas de ta part à des terreurs superstitieuses ; tu as quelque motif réel de craindre !

— Réponds-moi, dis-moi toute la vérité ! Je saurai braver le péril, y faire face, prendre les mesures nécessaires pour le conjurer !

— Je t'assure ! mon cher Gaston, que je ne sais rien de particulier . . . j'ai surpris quelques mots, voilà tout !

— Tu me fais mourir avec tes précautions, voyons, que sais-tu ? Qu'as-tu entendu dire ?

— Peu de chose, mais ce peu m'inquiète.

Montaignon s'interrompit, hésitant.

— Parle, je t'en prie, fit Gaston tout pâle.

— Eh bien, voilà ; une négresse au service de ta belle-sœur lui a entendu dire dans son rêve : Renaud, je te reverrai ! Que j'atteigne Tombouctou et les traîtres seront punis !

— Et c'est là ce qui t'effraie ! Un rêve de femme !

— Oui, cela m'effraie, je l'avoue.

— Que veux-tu faire ? Comment espères-tu conjurer le péril dont tu nous crois menacés ?

Les regards de Gaston s'illuminèrent soudain, ses lèvres se décolorèrent, il s'écria en saisissant les poignets de Montaignon :

— Je vois où tu veux en venir, démon ! Cette comédie de la crainte que tu me joues, ces dangers dont tu nous prétends entourés, mensonges ! . . . Oh ! je devine tes pensées sanguinaires ; tu veux le sang de Blanche, de Blanche que tu hais !

— Non, tu n'obtiendras pas cela de moi ! Celle que tu hais, je l'aime avec passion ! . . . je veux la posséder . . . Pour arriver à ce but, je renoncerais à la fortune de Renaud, tu entends, je consentirais à vivre pauvre !

— Tu deviens fou, Gaston, reviens à toi . . . Je ne te demande pas en ce moment la mort de ta belle-sœur, je veux l'empêcher d'entrer à Tombouctou.

— Jamais elle n'y consentira, quoi que tu puisses dire.

— Aussi n'ai-je pas l'intention d'user de l'éloquence avec elle ; je sais bien que je perdrais mon temps.

—Alors, que faire ?

—Voici ce que j'ai pensé ; sous prétexte de faire une reconnaissance nous partirons tous deux et nous nous aboucherons avec les Touareg qui tiennent la campagne et pillent les caravanes. Ils nous mettront à rançon ; nous y remettrons de payer cette rançon mais, nous exigerons qu'ils viennent au campement avec nous en alléguant n'avoir pas sur nous la somme exigée ; ils accepteront. . .

—Ensuite ?

—Accompagnés de quelques guerriers nous reviendrons au campement ; nous expliquerons la fâcheuse situation dans laquelle nous nous trouvons et. . .

—Et Blanche paiera la rançon demandée, quel qu'en soit le chiffre ; les Touareg exultent assurément l'entrée de la caravane à Tombouctou, interrompit Gaston avec humeur ; voilà quel sera le résultat de ton plan !

Les traits énergiques de Montaiglon se contractèrent :

—Non, dit-il, ta belle-sœur ne paiera pas notre rançon.

—Pourquoi cela, je te prie ?

—Parce que nous l'avons mise dans l'impossibilité de le faire.

—Dans l'impossibilité de le faire ? Que veux-tu dire ?

—Je veux dire que ta belle-sœur ne paiera pas parce qu'elle n'aura plus le moyen de le faire ; son trésor aura disparu.

—Dispara ! . . . son trésor ! . . . Je crains de te comprendre. . . Oh ! non, Montaiglon, pas cela !

—Il n'y a pas d'autre moyen d'échapper aux dangers qui nous menacent. . . Si tu crois avoir trouvé mieux, parle.

—Je n'ai rien à te proposer. . . Entrer à Tombouctou ne m'effrayait nullement. . .

—Je te répète que tous nos efforts doivent tendre à ce but ; empêcher ta belle-sœur de pénétrer dans cette ville où des pièges nous sont tendus, j'en ai l'absolue certitude. Tu sais, Gaston, que je ne m'effraie pas facilement, mais il faut voir le danger en face pour y échapper.

Les paroles de Montaiglon firent impression sur son complice qui balbutia :

—Comment enlever à Blanche la cassette contenant l'or emporté par elle et destiné aux frais de l'expédition ?

—Ne t'inquiète pas de cela, j'en fais mon affaire, répondit Montaiglon.

—Mais si les Touareg, contrairement à tes prévisions, permettent libre entrée à la caravane ?

—Cela ne s'est jamais vu, Gaston, je me suis informé, le chef de notre caravane discutera deux jours le prix du passage ; il faut profiter de ce répit en partant demain au jour et sans permettre à personne de nous accompagner.

—C'est que je ne tiens pas à être prisonnier de ces bandits ! s'écria Gaston tremblant à cette pensée.

—L'or de ta belle-sœur, déposé par mes soins en lieu sûr, paiera notre rançon.

—Allons, agis comme tu le juges convenable ; je m'en rapporte à ta sagesse.

—Et tu fais bien, Gaston.

—Quoi qu'il arrive, Blanche ne se doutera pas que nous sommes les auteurs de ce. . .

—De ce vol, tu veux dire ? . . . Et pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom ?

—Mais, ne t'inquiète pas, nous ne serons pas soupçonnés. . . Nous passerons pour des victimes. . . on nous plaindra. . .

—Cela te rendra intéressant, ajouta Montaiglon en ricanant.

—Bon, j'admets que tout se passe comme nous le souhaitons ; nous verserons notre rançon entre les mains des Touareg, nous sommes libres. . . que devenons-nous ?

—Nous attendons les événements, Gaston. Avec l'argent de ta belle-sœur, nous payons des espions qui nous tiennent au courant de tout ce qu'elle tente, de tout ce qu'elle fait ; si le danger que je crains s'éloigne, nous apparaissions ; si le danger s'approche, nous disparaissions.

—Il nous faut être maîtres de nos mouvements ; ici nous ne le sommes plus.

—Rester à proximité, tout surveiller et demeurer invisibles, là est le salut et là seulement.

—Nous partirons demain, dit Gaston en serrant les mains de son digne ami.

Le soleil s'abaissait sur l'horizon, bientôt il allait disparaître à l'occident. Ses feux adoucis s'allongeaient sur le sable du désert. Il disparut dans une transparence mauve traversée de lueurs cuivrées.

A ce moment, la négresse Fathma se prosterna devant Blanche de Pervençère en lui disant :

—Maîtresse, l'imam appelle les serviteurs de Dieu à la prière du soir. . . Si ton Dieu te permet de joindre tes invocations aux nôtres, viens, maîtresse, le prier de bénir notre voyage. . . Qu'il éloigne de nous le malheur ! Qu'il fasse que nous entrions tous en bonne santé dans la ville sainte.

Blanche ne répondit pas. Elle suivit la négresse et assista à la prière du soir.

A la prière des musulmans elle mêla sa prière au Dieu de son enfance, au père de tous les hommes.

Ainsi que les nomades du désert elle se prosterna devant le maître du ciel vers lequel, les mains jointes, elle levait ses yeux qui semblaient en refléter l'azur profond.

Elle resta longtemps agenouillée. Déjà des étoiles scintillaient au firmament.

Blanche, à pas lents, plongée dans une rêverie d'une ineffable douceur, rejoignit sa tente.

Fathma avait disparu. Une autre négresse, toute jeune, donna ses soins à sa maîtresse, qui, écrasée de fatigue, s'étendit sur sa natte et s'endormit.

Elle s'éveilla avant le jour. A la lueur indécise d'une veilleuse, Blanche remarqua que Fathma n'était pas dans la tente. La jeune Yamina dormait seule sur un tapis.

Blanche se leva et frappa dans ses mains.

A cet appel l'enfant se dressa :

—Où est Fathma ? L'as-tu vue sortir ?

—Je l'ai vue partir hier soir pendant la prière ; elle s'éloignait du campement avec deux hommes de sa tribu.

—Elle n'est pas rentrée ?

—Je me suis endormie en même temps que toi, maîtresse, répondit la petite négresse ; je ne sais pas si Fathma est rentrée et ressortie ; je vais aller voir si je l'aperçois.

Fathma fut introuvable et cette circonstance au moment du départ inquiéta Blanche.

Elle questionna les indigènes qui faisaient les derniers préparatifs pour partir ; aucun n'avait vu la négresse.

—Qu'a-t-il pu arriver à cette pauvre fille ? se demandait Blanche. Je ne puis cependant m'attarder ici.

Le chef de la caravane vint lui dire qu'on n'attendait plus que le signal du départ.

Blanche se tourna vers le fils du vieil Arabe qui lui avait remis une lettre pour Ben Diffar et il lui dit de prévenir Gaston et Montaiglon.

Yacoub s'élança vers leur tente.

Il revint en courant.

—Ils ont disparu, madame, dit-il. La tente est vide. Leurs méhara ont été détachés des piquets.

—Partis ! Partis sans me prévenir ! Que signifie cela !

Une ombre passa sur son front. Elle demeura quelques instants méditative et murmura :

—Ils devaient accompagner le chef de la caravane pour traiter du prix de notre entrée à Tombouctou !

—Si vous voulez madame, j'accompagnerai le *Kébir* — chef de la caravane.

—C'est cela, Yacoub, vous accompagnerez le *Kébir*. Allez lui dire que nous partons.

Bientôt, la caravane se mit en marche.

Vers le milieu du jour on était en vue de Tombouctou. On établit le campement.

Le *Kébir* et Yacoub partirent pour parlementer avec les Touareg qui exigent un droit de douane de chaque caravane.

Quelques heures après, ils étaient de retour.

Une cinquantaine de cavaliers touareg se tenaient à une centaine de mètres du campement. Ils étaient armés de lances, de fusils et de sabres.

Le *Kébir* s'inclina devant Blanche de Pervençère :

—Madame, ils demandent cinq mille francs. . . C'est trop, mais, selon vos ordres, nous avons accepté ce prix pour ne pas perdre de temps en discussions.

—Vous avez bien fait, *Kébir*, répondit Blanche.

—Les Touareg, cette somme versée entre les mains de leur chef, s'engagent à escorter la caravane jusque dans Tombouctou ; ils la protégeront contre toute attaque et répondront de tous dégâts !

—Venez, *Kébir*, venez, Yacoub ; je vais vous compter les cinq mille francs.

Elle se dirigea vers sa tente. Les deux hommes la suivirent.

Blanche de Pervençère portait à sa ceinture, dans un petit troussseau, la clef de la cassette.

Elle la chercha vainement ; la clef avait été enlevée du troussseau. La jeune femme pâlit ; elle fût sur le point de défaillir.

L'incompréhensible disparition de Montaiglon et de son beau-frère, la clef de sa cassette enlevée, ces deux faits se réunirent dans son esprit ; l'un était corrélatif de l'autre.

Elle courut à sa cassette fixée sur le dos du méhari qu'elle montait.

La cassette était fermée à clef.

Yacoub la prit. Blanche remarqua qu'elle semblait peser lourd.

Elle eut un moment d'espoir et se reprocha la pensée qui lui était venue.

Yacoub déposa la cassette à terre.

Son contenu ne rendait aucun son : Yacoub s'en aperçut.

—Brisez cette cassette, Yacoub, ordonna Blanche d'une voix rauque.

Yacoub brisa la cassette à coups de hache.

Au lieu d'or elle ne contenait que du sable qui se répandit sur le sol.

Blanche pâlit. Les larmes inondèrent son visage.

—Oh ! les misérables ! s'écria-t-elle.

—Kébir, Yacoub, dit-elle aux deux Arabes d'une voix vibrante ; la cassette contenait deux cent mille francs ; cette somme perdue n'est rien pour moi ; je puis la remplacer cent fois, mais, ce qui serait facile ailleurs est impossible ici !

—Oh ! les misérables le savent bien !... Les lâches ne voulaient pas que je pénétrasse à Tombouctou où j'aurais eu la preuve de leur trahison ; ils m'ont dépouillée dans ce but !

—Oh ! oui, Yacoub ! Votre père avait raison lorsqu'il me conseillait de me défier de ceux que je considérais comme des amis dévoués !

Le jeune Arabe approuva de la tête.

—N'est-ce pas, Yacoub, que ceux-là qui m'ont abandonnée après m'avoir volée sont des traîtres ?

—Oui, madame, des traîtres ; que la vengeance de Dieu soit sur eux !

—Que la vengeance de Dieu soit sur eux ! répéta gravement le Kébir.

—Faut-il donc renoncer à entrer à Tombouctou ? s'écria Blanche en se tordant les mains.

—Oh ! je vous en prie, retournez auprès des Touareg, dites-leur ce qui vient de se passer.

—Obtenez qu'ils me fassent crédit, qu'ils aient confiance en moi ; de retour à Alger, je leur remettrai le double de ce qu'ils me demandent.

—Je vous en supplie, faites que j'entre à Tombouctou, que je voie Ben Diffar ou son fils et Dieu répandra ses bienfaits sur vous et vos familles !

—Je vous ferai riches, demeurez-moi fidèles et je reconnaitrai généreusement votre dévouement.

—C'est une femme, une mère qui vous supplie.

—Les Touareg ne croient pas aux promesses des chrétiens, dirent tristement les deux musulmans.

Soudain, le regard brillant, Yacoub se prosterna devant Blanche de Pervençère :

—Espérez, madame, lui dit-il.

Il se releva et dit quelques mots à l'oreille du Kébir.

—Espérez, madame, dit à son tour celui-ci.

Tous deux retournèrent auprès des Touareg à qui ils racontèrent le vol dont venait d'être victime la maîtresse de la caravane. Les Touareg, après ce récit, demeurèrent silencieux.

Yacoub leur fit connaître les propositions de Blanche de Pervençère ; tous deux se firent solidairement garants de sa parole.

—La voyageuse blanche me doit beaucoup de douros, dit le Kébir ; elle ne peut me payer puisque son trésor vient de lui être volé, pourtant je la reconduirai où elle voudra, sa parole vaut de l'or.

Les Touareg continuaient à garder le silence.

Sur un geste de leur chef, ils s'éloignèrent en faisant signe au Kébir et à Yacoub d'attendre.

Formés en cercle à une certaine distance, ils écoutaient leur chef qui parlait avec véhémence ; il sembla à Yacoub qu'il conseillait à ses guerriers de refuser les propositions de Blanche.

Il ne se trompait pas ; le chef revint vers les envoyés de la jeune femme et, d'une voix gutturale, dit :

—Non, mes guerriers refusent... Les chrétiens sont des chiens... C'est la guerre.

Il se disposait à partir au galop lorsque Yacoub l'arrêta d'un geste :

—Je suis Yacoub ben Amar, des Chambâs Bezazna...

—Je te connais, Yacoub ben Amar, interrompit le chef touareg, que Dieu te soit favorable !

—Les troupeaux de mon père couvrent le désert de Ouargla à El-Goléa, continua Yacoub. Je suis comme toi un fidèle serviteur du Dieu unique...

—Que le Dieu puissant te protège, Yacoub ben Amar !

—Que sa bénédiction s'étende sur la tribu ! Ecoute, chef des Touareg : voici la proposition que Dieu m'inspire : tu laisseras passer la caravane de la chrétienne, tu la protégeras jusqu'à Tombouctou.

—Les Touareg tuent les chrétiens, les chrétiens sont des chiens ! interrompit le Touareg.

Yacoub tira de dessous son burnous un papier qu'il lui tendit.

—Laisse-moi achever ce que j'ai à te dire et tu lira ensuite les mots tracés par mon père.

Yacoub reprit :

—Je resterai en otage parmi tes guerriers jusqu'à ce que la chrétienne t'ait fait parvenir non seulement les cinq mille francs que tu

demandes pour prix de ta protection, mais dix mille francs.

—A présent que tu m'as entendu, lis et que Dieu éclaire ton esprit !

Le Touareg lut les quelques lignes écrites sur le papier que Yacoub venait de lui remettre.

De son visage on ne voyait que les yeux, mais ces yeux noirs prirent une expression extraordinaire : ils exprimaient la plus profonde stupéfaction.

Il passa le papier sous son voile, l'appuya sur ses lèvres ; il le porta ensuite à son cœur et, le rendant à Yacoub, il dit :

—Dieu seul est grand et miséricordieux ! J'escorterai la caravane de la chrétienne, mes guerriers la feront entrer à Tombouctou !

—La chrétienne n'a rien à craindre des Touareg, et, n'ayant rien à craindre des Touareg qui la protègent, elle n'a pas d'ennemis.

—Pour toi, Yacoub, mets-toi au milieu de mes guerriers et tiens la promesse que tu m'as faite, tu seras traité en frère si tes lèvres ont dit la vérité : si tu as menti...

—Ma vie est à toi, interrompit le jeune homme en allant se placer au milieu des guerriers touareg, à qui leur chef dit quelques mots dans leur langue.

Comme leur chef, ils répétèrent :

—Dieu seul est grand ! Nous prenons la chrétienne sous notre protection.

Le Kébir retourna au campement de Blanche qui, anxieuse, l'attendait.

—Eh bien ? lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, les Touareg acceptent-ils mes propositions ?

—Non, madame ; malgré nos instances, ils refusent de croire à la parole d'une chrétienne...

—Ah, mon Dieu ! Il me sera donc impossible d'entrer dans cette ville, de voir Ben Diffar !

—Non, madame, vous entrerez à Tombouctou, les Touareg vous prennent sous leur protection.

—Comment, vous dites bien vrai ? Quels moyens avez-vous donc employés pour les décider ?

—Yacoub, madame, s'est porté garant de votre promesse ; il s'est livré en gage aux Touareg qui lui rendront la liberté lorsque les dix mille francs promis par vous auront été versés entre leurs mains.

—Comment pourrai-je reconnaître un tel service, payer un tel dévouement !

Elle compara mentalement la conduite du jeune Arabe, de cet inconnu, de ce nomade à peine civilisé, avec celle de Gaston de Pervençère, son beau-frère, et de Montaignon, deux gentilshommes français !

Ses lèvres se crispèrent en un pli méprisant.

—Deux gentilshommes, ces misérables ! ces voleurs ! ces lâches !

La caravane se mit en marche. Les Touareg saluèrent la chrétienne de leurs acclamations. Ils brandissaient leurs lances, tiraient des coups de feu.

Après trois heures d'une route fatigante et que la chaleur torride rendait plus pénible encore, Blanche entra enfin dans Tombouctou avec son escorte.

Avant de s'occuper de rechercher Ben Diffar, il lui fallait parer aux premiers besoins de ses compagnons.

Toutes les provisions avaient été consommées pendant le voyage. Il fallait s'en procurer immédiatement.

Elle fit appeler le Kébir.

—Vendez à n'importe quelles conditions les marchandises dont sont chargés les chameaux, ou échangez-les contre des provisions de bouche pour vous et vos hommes.

—Plus tard, quand j'aurai eu le temps de réfléchir, je trouverai sans doute le moyen de me procurer des fonds chez les négociants maures, les propriétaires de caravane.

—J'ai déposé cent mille douros dans une banque d'Alger.

—Voulez-vous que je me charge de cette négociation, madame. —Ayez confiance en moi...

Blanche lui présenta un portefeuille :

—Il y a dans ce portefeuille le récépissé du dépôt ; agissez au mieux des intérêts de tous. Payez le courtage exigé, sans discussion...

—Je ne veux pas que le généreux Yacoub reste aux mains des Touareg.

—Laissez-moi faire, madame, je saurai parler aux négociants maures. Il faut vous attendre cependant à un intérêt exorbitant.

—Allez, Kébir, ce que vous ferez sera bien fait.

Le Kébir chargea les plus intelligents hommes de vendre ou d'échanger la pacotille.

Cette opération n'offrit pas de réelles difficultés ; il se produisit seulement les lenteurs habituelles aux indigènes, qui discutent, se querellent tout un jour, avant de conclure la moindre affaire.

Enfin la pacotille fut assez avantageusement échangée. La caravane put se ravitailler en provisions qui assuraient la possibilité du retour.

Les négociations du Kébir avec les riches Maures et les Juifs furent plus difficiles et plus laborieuses.

Ils exigeaient la moitié de la somme, soit deux cents cinquante mille francs, en raison des risques qu'ils prétendaient courir pour opérer le recouvrement des cent mille duros déposés à Alger.

Le Kébir, indigné de la rapacité de ces mercantis, ne voulut pas consentir à accepter leurs propositions.

L'irieux contre eux, il revint vers Blanche en lui disant :

—Madame, je vous conseille d'attendre quelques jours... Il est impossible que je n'obtienne pas des conditions meilleures ; celles-ci sont inacceptables ; que Dieu sèche leurs membres ! qu'il fasse dévorer leur carcasse par les chiens !

En bon musulman, il allait débiter la longue litanie de ses malédictions ; Blanche l'interrompit :

—Passez-en cependant par où ils veulent, Kébir ; je ne puis souffrir que Yacoub demeure prisonnier par dévouement pour moi.

Le Kébir levait au ciel des regards désolés.

Il n'osait pas désobéir ouvertement, mais cherchait des faux-fuyants, lorsque la jeune négresse restée fidèle à Blanche annonça un visiteur.

—Qu'il entre ! dit la jeune femme.

Blanche de Pervençère était installée sous la galerie intérieure d'une maison mauresque.

Un vieillard maigre et voûté s'approcha d'elle en faisant des genuflexions, marmottant des salamalecs.

—C'est le Juif Mardochée, madame ; c'est le plus riche et le plus voleur des gens de sa nation, il exigeait plus encore que les autres, dit le Kébir à Blanche de Pervençère.

Mardochée se prosterna devant la jeune femme en nasillant des bénédictions qui n'en finissaient pas.

A son nasillement, il accoupla le plus fatigant des bégaiements ; ses paroles à peine intelligibles se coupaient d'ânonnements, de répétitions hésitantes du même mot, de la même syllabe.

Blanche crut devoir l'aider en ses explications :

—Vous êtes disposé à traiter avec moi ? C'est bien cela, n'est-ce pas ?

—Pour... pour... pour vous rend... rend... rendre ser...

—Pour me rendre service, c'est ce que vous entendez dire ?

—Ou... or... oui, madame... je... je...

—A quelles conditions ?

—Vous n'ob... n'ob... n'obtiendrez pas... pas moins que... que...

—Que ce que vous avez exigé de mon envoyé.

—C'est cela et je vous demande la préférence.

Mardochée ne bégayait plus.

—C'est bien, j'accepte, écrivez les papiers nécessaires, je les signerai.

—C'est fait, madame, dit Mardochée en tirant des paperasses d'un portefeuille crasseux. Veuillez signer, je vous compterai l'argent en belle monnaie d'or toute neuve.

Blanche signa, remit ses titres au Juif qui lui compta deux cents cinquante mille francs.

Il s'inclina jusqu'à terre et partit en se frottant les mains ; il venait d'encaisser une fortune en quelques instants, et, de plus, il jouait un bon tour aux autres banquiers auxquels il avait conseillé de ne pas bouger, de ne pas faire d'offres.

—La chrétienne a besoin de nous, elle reviendra et nous ne lui offrirons plus que deux cent mille francs ; croyez-moi, elle acceptera.

Les autres suivirent son conseil.

Pour lui, il s'informa de la demeure de la chrétienne et vint enlever l'affaire, décidé à aller, au besoin, jusqu'à trois cent mille francs... s'il ne pouvait faire autrement.

Blanche de Pervençère, fatiguée de ses balbutiements étudiés, venait, on vient de le voir, de conclure le marché comme le vieux renard l'avait voulu.

—Kébir, dit-elle en lui remettant dix mille francs, allez délivrer votre ami, le bon Yacoub. Vous reviendrez tous deux, nous déjeunerons ensemble... Je vous remettrai ce que je vous dois, à vous et à vos hommes.

—Désirez-vous donc vous séparer de nous... Etes-vous mécontente de nos services ?

—Non, Kébir... mais allez, nous causerons de mes projets quand vous reviendrez avec Yacoub.

Le jeune Arabe revint bientôt avec le Kébir. Blanche le remercia chaleureusement pour sa conduite généreuse, son dévouement.

—J'ai obéi avec joie aux ordres de mon père qui m'a dit : "Tu feras pour la chrétienne ce que tu ferais pour ta sœur, tu la défendras en cas de danger, tu la protégeras au péril de ta vie !"

—Yacoub, dites bien à votre père que je lui serai éternellement reconnaissante, je prierai Dieu de le combler de bienfaits. Vous serez tous deux dans ma pensée, tous deux dans mon cœur.

Yacoub s'inclina respectueusement.

Après le repas, Blanche dit aux deux Arabes :

—Voici pourquoi je vous ai priés de rester auprès de moi. Vous, Kébir, vous demanderez à vos hommes s'ils consentent à rester quelque temps encore à mon service ; pour combien de temps ? je ne le sais pas ; cela dépendra des événements.

—De quel côté nous dirigerons-nous ? dans la voie que Dieu nous tracera !

—Croyez-vous pouvoir les décider à accepter ces conditions ?

—Je le crois, madame, je suis persuadé qu'ils me suivront ; quant à moi, partout où vous voudrez aller, j'irai.

—Merci, merci du plus profond du cœur !

Blanche se tourna vers Yacoub :

—Quant à vous, Yacoub, voici ce que j'attends de votre bonté...

—Parlez, madame, je suis à votre disposition.

—Il faut que je trouve Ben Diffar et son fils Ben Rabbah...

Votre père me l'a dit ; eux seuls peuvent me renseigner... Si celui que je pleure est mort, eux seuls pourront me dire avec certitude si je puis espérer retrouver la dépouille de mon bien-aimé Renaud !

—Si, au contraire, Dieu, dans sa miséricorde, a conservé les jours de mon mari, eux seuls sauront guider mes pas vers lui !

—Yacoub, il faut vous informer, savoir si ceux à qui votre père m'adresse sont encore ici, ne perdez pas une minute !

—Si vous les rencontrez, amenez-les auprès de moi !

—S'ils ont quitté Tombouctou, sachez quelle direction ils ont prise, de combien de jours ils nous devancent, et nous nous élancerons sur leurs traces !

Les deux Arabes prirent congé de Blanche en lui promettant d'exécuter fidèlement ses ordres.

XI

Yacoub, depuis vingt-quatre heures, avait quitté Tombouctou pour se rendre à la recherche de Ben Diffar.

Blanche était pleine d'angoisses.

Que faisait son envoyé ? De quel côté s'était-il dirigé ?

Elle questionnait le chef de la caravane. Le Kébir ne savait qu'une chose ; Yacoub, monté sur le meilleur méhari, avait disparu dans la direction de l'Ouest.

—A-t-il eu des nouvelles de Ben Diffar ? de Ben Rabbah ? Sait-il de quel côté ils se trouvent ? Ont-ils séjourné ici ?

Les questions se pressaient sur les lèvres de la jeune femme. Sa respiration s'entre coupait.

—Ils sont passés ici, nous sommes arrivés deux jours seulement après leur départ, répondit tristement le Kébir.

—Deux jours !

Les yeux de la jeune femme s'emplirent de larmes brûlantes.

—Deux jours que les misérables que je croyais mes amis m'ont fait perdre ! Deux jours et je rencontrais Ben Diffar ! Savaient-ils donc qu'il était ici ? que j'avais pour lui un message qu'ils craignaient que je ne lui remis !

—Oh, mon Dieu, ma tête se perd ! C'est la fièvre qui évoque en mon esprit les plans machiavéliques que j'attribue à Gaston et à son ami !

—Non, je ne veux pas croire aux crimes que le délire apporte à mon imagination ! Non, demeurons calmes, conservons ce qui nous reste de forces !... Ah ! ces trahisons que je devine ! cet air et ce ciel embrasés ! Oh ! mon Dieu, ayez pitié de moi !

Ses membres délicats se tordaient, la fièvre terrassait Blanche de Pervençère.

—Dieu est tout-puissant, madame, ayez confiance en lui ! murmura d'une voix sourde le Kébir.

—Dieu va-t-il m'abandonner, ne m'accordera-t-il pas la force de gravir ce calvaire ? Oh ! qu'il me donne seulement le courage d'attendre Ben Diffar, qu'il me soutienne et me guide jusqu'à la fosse où, sur des ossements blanchis, je pourrai pleurer et mourir !

—Madame ! s'écriait l'Arabe, effrayé de l'expression égarée des yeux de Blanche, madame, espérez : Dieu choisit son jour, mais son jour arrive.

—Oui, j'ai tort de me décourager ainsi !... Oui, vous avez raison... J'ai tant souffert et depuis si longtemps !...

—L'espoir renaissait en mon âme... Les paroles du père de Yacoub, ces paroles étranges, je les interprétais selon mes rêves d'espérances. La trahison de ceux sur lesquels je croyais devoir compter, leur infamie m'ont accablée.

—Il vous reste des amis sûrs et dévoués, madame.

Elle lui tendit sa main, qu'il baisa respectueusement.

—Oui, je suis injuste... pardonnez-moi... Je souffre tant !

—Kébir, laissez-moi, je vais essayer de me reposer pendant quelques heures... Veuillez à la porte, vous êtes un brave et fidèle serviteur... Vous sachant là, je reposerai sans crainte et, si Dieu le veut, demain j'aurai recouvré la force de vivre et d'espérer !

Yamina était couchée sur une natte aux pieds de sa maîtresse, qui reposait sous sa tente dressée sur la terrasse de la maison mauresque.

La nuit était fraîche. Une brise légère souffrait doucement du nord-ouest.

Blanche dormait d'un sommeil paisible. La fièvre s'était calmée.

Au moment où le soleil, se levant, illuminait l'orient, deux hommes, montés sur des méhara couverts d'écume, entraient à Tombouctou et mettaient pied à terre devant la maison de Blanche de Pervençère.

L'un, un grand vieillard à barbe grise, l'autre un jeune homme d'une vingtaine d'années.

Le Kébir, étendu en travers de la porte, le long fusil arabe au canon bronzé sous la main, se leva d'un bond.

—Yacoub ! s'écria-t-il en s'approchant du jeune homme.

Puis, reconnaissant dans le vieillard le caïd Ben Diffar des Chambâs, il s'inclina devant lui.

—Va dire à la chrétienne que je suis de retour, Kébir. Au nom d'Allah ! fais qu'elle ne tarde pas à nous recevoir !

Le Kébir s'élança dans l'intérieur de la maison, et frappa dans ses mains pour annoncer sa présence.

Yamina parut.

—Va dire à ta maîtresse que deux de mes frères, porteurs de nouvelles, demandent à l'entretenir.

Yamina alla répéter à sa maîtresse les paroles du Kébir.

—Je suis prête à les recevoir, qu'ils viennent, répondit Blanche.

Les deux Arabes entrèrent.

La jeune femme reconnut Yacoub dont les yeux brillaient de joie.

Les joues pâles de Blanche se rosèrent. Son cœur battit à grands coups. Ses yeux restèrent un instant fixés sur le vieillard qui accompagnait Yacoub.

Un pressentiment lui fit deviner qui il était.

—Vous êtes Ben Diffar, s'écria-t-elle.

—Je suis en effet celui que vous venez de nommer, répondit le vieillard d'une voix lente et grave.

D'une main tremblante, elle lui tendit la lettre portant le sceau d'El Hadj Ben Amar.

Ben Diffar brisa le cachet après y avoir posé ses lèvres.

Il lut attentivement les mots tracés par le père de Yacoub. Sa lecture terminée, il tourna ses regards émus vers la jeune femme qui, anxieuse, tremblante, se tenait devant lui, essayait de deviner ses pensées sur son visage, car sa destinée se jouait en ce moment solennel.

Selon ce qu'allait répondre Ben Diffar, Blanche pourrait espérer de revoir Renaud vivant, ou elle devait renoncer à tout espoir.

Des lèvres de ce vieillard sortirait l'arrêt de mort ou les paroles de vie.

Le court instant que dura la lecture de Ben Diffar parut à Blanche durer un siècle.

Une pensée douloureuse traversa son esprit ; elle se dit que le vieillard prolongeait sa lecture, hésitant à prononcer les terribles paroles qui allaient la foudroyer.

A ce moment, Ben Diffar mettait la lettre dans sa ceinture, regardait la jeune femme et, d'une voix douce :

—Vous êtes la femme de Sidi Renaud ?

—Sidi Renaud est mon seigneur, répondit Blanche en comprimant les battements de son cœur.

Puis, avec une véhémence qu'elle ne put vaincre, elle s'écria :

—Ben Diffar, père de Ben Rabbah, parlez, parlez, je vous en supplie à mains jointes ; dites moi si Dieu veut que je revoie Renaud en vie !

—Dieu est grand et miséricordieux, madame.

—Renaud est vivant, je le verrai !

—Sidi Renaud a échappé bien des fois aux pièges de ses ennemis ; Dieu le protège. Est-il encore de ce monde ? Je l'ignore, car il y a bien longtemps que je ne l'ai vu !

—Ah ! mon Dieu ! soupira Blanche à ces dernières paroles.

—Ne vous chagrinez pas, madame ; espérez, au contraire ; si je n'ai pas vu Sidi Renaud, j'ai eu de ses nouvelles.

—Et quelles étaient ces nouvelles ?

—Sidi Renaud suivait la caravane de Ben Kouda, des Hoggar.

—Combien y a-t-il de temps ?

—Un mois environ.

—Et depuis, on ne sait ce qu'il est devenu ?

—Avec la caravane de Ben Kouda ; il a dû se diriger vers le Maroc.

—Oh ! merci, Ben Diffar, vieillard vénérable ! Tes paroles sont un baume pour mon cœur meurtri... Oh ! j'ai tant souffert !

Blanche éclata en sanglots convulsifs. Tout ce qu'elle avait enduré de souffrances depuis tant d'années revivait en son esprit.

Elle eut honte de cette faiblesse, et, séchant ses pleurs, elle pria Ben Diffar de bien vouloir demeurer quelques jours auprès d'elle.

Le vieillard accepta la proposition de la jeune femme.

—Vous me direz dans quelles circonstances vous avez connu Renaud, ce qu'il faisait, ce qu'il disait... .

Soudain, un nuage passa sur son visage, ses traits se contractèrent, une crainte affreuse l'oppressa :

Renaud vivait, et depuis dix-huit ans, il ne lui donnait plus de ses nouvelles !

Quel pouvait être le motif de cette incompréhensible abstention ?

Elle ne pouvait la supposer que volontaire.

Mais alors, il ne l'aimait donc plus ! Il souhaitait qu'elle ignorât son existence et voulait ne plus se souvenir de sa femme ?

Elle faillit s'évanouir de douleur à cette pensée.

Si Renaud agissait ainsi, ce ne pouvait être que pour ce motif ; il la croyait devenue indigne de lui !

Blanche imagina un complot de Gaston et de Montaiglon ; les misérables l'avaient indignement calomniée auprès de Renaud.

De quels honteux récits, de quels épouvantables mensonges pouvait-elle être victime ?

La jeune femme frissonnait de douleur, de confusion et de dégoût.

Quels crimes, quelles bassesses, quelle ignominies ces monstres étaient capables de concevoir !

Sous quel amas de turpitudes l'avaient-ils donc enseveli, pour que Renaud, qui l'adorait, fût devenu un étranger pour elle, qu'elle fût devenue pour lui un objet de haine, de mépris ?

Elle devait bientôt apprendre la vérité par Ben Diffar ; Renaud était insensé ! Renaud avait, à la suite d'indicibles tortures, perdu tout souvenir du passé.

Alors cet oubli du passé serait donc la cause du long silence de son mari, il ne la croyait pas indigne de lui ? Il recouvrerait la raison et lui rendrait son amour !

Le caïd des Chambâs lui raconta ce qu'il savait de l'existence de Renaud depuis dix-huit ans ; la trahison dont il avait été victime de la part de ses compagnons, trahison affirmée — sinon prouvée — par son fils Ben Rabbah, les soins dont celui-ci avait entouré le chef blanc après l'avoir arraché à la mort.

Ben Diffar apprit à Blanche qu'il gardait fidèlement le dépôt à lui confié par Renaud ; ce dépôt, après largesses faites à des indigènes ruinés par les sauterelles ou d'autres fléaux, s'élevait encore à une somme de cent cinquante mille francs.

Ben Diffar offrait à la jeune femme de vérifier les comptes qu'il lui mettrait sous les yeux lorsqu'ils seraient à El Golea.

—Vénérable vieillard, répondait la jeune femme, votre parole suffit ; je ne jetterai pas les yeux sur ces comptes ; vos lèvres ont horreur du mensonge, votre parole est celle d'un serviteur du Dieu unique.

—Que Dieu nous dirige dans sa voie !

—Caïd Ben Diffar, puis-je espérer voir bientôt votre fils ?

—Il a quitté Tombouctou il y a quinze jours.

—Pensez-vous qu'il revienne bientôt.

—S'il plaît à Dieu, Ben Rabbah sera ici après-demain.

—Oh ! Ben Diffar, persuadez à Ben Rabbah, votre fils, de m'accompagner au Maroc !

—Ben Rabbah vous accompagnera, il découvrira la retraite de Sidi Renaud, du grand chef blanc, de l'envoyé de Dieu qui a secouru, nourri mes frères, qui les a soignés et guéris de leurs maladies. Ben Rabbah vous accompagnera, il vous réunira à Sidi Renaud si c'est la volonté de Dieu.

—Oh ! merci, vénérable vieillard.

Blanche ne pouvait se lasser d'entendre Ben Diffar lui parler de Renaud, lui répéter les moindres détails de ce dont, par lui-même, il avait été témoin, mais encore des légendes qu'il avait entendu raconter au sujet des guérisons merveilleuses opérées par le saint marabout.

Yacoub apprit à Blanche que la personne de Renaud était respectée dans tout le Sahara, chez tous les nomades ; que c'est en montrant aux Touareg un papier à lui remis par son frère et faisant connaître qu'il s'agissait de sauver le *Chéri de Dieu* que ceux-ci avaient aussitôt escorté la caravane jusque dans Tombouctou.

On attendait Ben Rabbah dans la soirée ou le lendemain au point du jour. Le Kébir était sûr de ses hommes ; ils suivraient la chrétienne où elle voudrait.

La nuit ne tarderait pas à venir. Une brise s'élevait qui rafraîchissait un peu l'air embrasé par les feux du soleil.

A l'appel de leurs prêtres, les Arabes s'assemblaient pour la prière du soir. Ben Diffar et Yacoub allaient quitter Blanche, lorsque la négresse, qui s'était enfuie en emportant le trésor de sa maîtresse, entra et se jeta en larmes aux pieds de celle-ci.

Que signifiait ce retour inattendu ?

Tous regardaient la femme noire dont les yeux blancs roulaient dans leurs orbites, dont les dents claquaient d'effroi.

Qu'avait-elle à apprendre à Blanche ?

Celle-ci la questionnait vainement. Fathma se déchirait le visage avec ses ongles et ne répondait pas.

Ben Diffar la prit par les poignets, l'obligea à s'accroupir sur une natte, et l'œil flamboyant, d'une voix sévère, il lui dit :

—Parle et prends bien garde de ne dire que la vérité ; si tu mens, j'appellerai la malédiction de Dieu sur toi, des chiens dévoreront tes entrailles !

—Je dirai la vérité, répondit Fathma d'une voix coupée de sanglots. Oui, maîtresse, la vérité sortira de ma bouche.

—Parle, sois sincère et je te pardonnerai d'avoir payé mes bontés par la trahison.

—Oui... la trahison... je t'ai trahi... volé tes richesses... c'est vrai... Je l'ai fait sur le conseil des chefs blancs...

—Où sont-ils ? questionna Blanche.

—A deux heures de marche à l'Ouest répondit la négresse. Ils m'attendent... Ils ont tes richesses.

—Tu t'es donc échappée de leur campement ?

—Non, maîtresse, c'est eux qui m'ont envoyée ici.

—Ici, pourquoi faire ?

—Pour te dénoncer au gouverneur comme une espionne, envoyée par les chrétiens pour faire massacrer par les guerriers de ton pays les serviteurs d'Allah, et s'emparer de leurs troupeaux.

—Tu ne l'as pas cru, Fathma ? Tu ne m'as pas trahie ?

—Si, maîtresse, je t'ai trahie ! s'écria la négresse en jetant un grand cri... je suis allée chez le gouverneur, j'ai répété les paroles des chefs blancs : ils avaient mis un serpent dans mon cœur.

—Si tu dis vrai, tu mérites la mort, dit Ben Diffar, en tirant son poignard de sa ceinture.

Yacoub l'imita et saisit un bras de Fathma, qui courba la tête.

Blanche s'interposa :

—Non, dit-elle, attendez. Pas de sang répandu sous mes yeux.

—Laissez-moi l'interroger.

Elle releva la négresse :

—A tes paroles, qu'a répondu le gouverneur ? questionna-t-elle.

—Il a rassemblé la Djemmaâ (Conseil) et ta mort a été décidée, répondit Fathma en se jetant de nouveau la face contre terre.

—Demain matin, maîtresse, tu seras empoisonnée.

Blanche ne put réprimer un frisson.

—Arrêtée, mise à mort au moment où j'allais être réunie à lui ! murmura-t-elle.

Des larmes inondèrent son visage.

—Et c'est pour nous apprendre cette nouvelle que tu es venue ! s'écria Ben Diffar d'une voix terrible. Dieu t'a ordonné de venir chercher le châtiement que tu mérites ? Tu vas expier tes crimes et les chiens se disputeront ta chair !

—Je suis prête à mourir, répondit Fathma, mais, avant, j'ai voulu essayer de réparer le mal que j'ai fait pour qu'Allah me pardonne !

—Que veux-tu dire, vipère ?

—La maison est gardée par des soldats ; ils ont ordre de s'emparer de la chrétienne lorsqu'elle sortira... Que maîtresse prenne le burnous de Fathma, je resterai ici... Elle pourra s'échapper, on la prendra pour la pauvre Fathma... les soldats me tueront demain, mais j'irai dans le paradis de Mahomet.

—N'est-ce pas un nouveau piège que tu nous tends, chienne ? questionna Ben Diffar en fixant ses regards aigus sur Fathma.

—Qu'Allah sèche ma langue si je mens !

Fathma, lié de cordes et bâillonnée, fut gardée par quatre hommes envoyés par le Kébir.

Celui-ci, Ben Diffar et Yacoub tinrent conseil.

On résolut d'abord de s'assurer de la présence des soldats du gouverneur et d'agir ensuite en conséquence.

Fathma avait dit vrai ; la maison était cernée par une vingtaine de nègres armés de fusils et de sabres.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Blanche s'enveloppa d'une gaudoura bleue semblable à celle que portent les esclaves et, une cruche sur la tête, elle sortit avec Yamina.

Ben Diffar, Yacoub et le Kébir la suivaient à distance, prêts à se porter à son secours en cas de besoin.

Ils n'eurent pas à intervenir, les soldats ne devinèrent pas Blanche sous son déguisement. Elle put sortir de la ville.

Yacoub et quelques hommes de l'escorte restèrent avec elle pour la protéger.

Le campement fut établi sur une petite éminence d'où l'on pouvait observer au loin.

Ben Diffar et le Kébir rentrèrent à Tombouctou avant le jour. Ils entrèrent dans la maison de Blanche où, sur une natte, Fathma, ligottée et bâillonnée, était étendue.

Ils lui ôtèrent son bâillon et ses liens.

—Je suis prête à mourir ! dit la négresse.

—Nous voulons de toi autre chose que ta mort. Écoute mes paroles, dit Ben Diffar.

—J'écoute.

—Les chefs blancs, en t'ordonnant de dénoncer la chrétienne, espéraient qu'elle serait arrêtée et mise à mort ?

—Oui, ils l'espéraient.

—Tu vas aller leur dire que ta maîtresse est dans la prison du gouverneur, tu ne parleras pas de la démarche que tu as faite ici.

—Je ferai ce que vous voudrez.

—C'est tout ce que nous te demandons pour te faire grâce de la vie. Si tu trahis mon secret, ma vengeance s'aura t'atteindre.

Fathma partit pour aller trouver Gaston et Montaignon, campés à l'extrémité ouest de Tombouctou.

Le Kébir et Ben Diffar se hâtèrent d'aller retrouver Blanche.

Il était indispensable de se hâter : aussitôt l'évasion de la chrétienne constatée, le gouverneur lancerait des soldats à sa poursuite.

Le Kébir acheta quatre méhara, par précaution ; un accident pouvait survenir qui mettrait les leurs dans l'impossibilité d'avancer.

La caravane sortit sans encombre de Tombouctou, au point du jour. Elle gagna l'endroit où Blanche attendait.

On s'élança de toute la vitesse possible vers l'Ouest, dans la direction du Maroc. Ben Diffar espérait rencontrer d'autres caravanes, faire alliance avec elles de façon à rassembler des forces assez imposantes, pour que les soldats du gouverneur — des nègres Sontays — n'osassent pas les attaquer.

Encore fallait-il éviter de se livrer à des tribus hostiles aux Chambâs.

Des éclaireurs marchaient à une assez grande distance en avant et surveillaient les abords des puits.

Si rien de suspect n'était aperçu dans les environs, le campement était installé à quelque distance.

Deux jours se passèrent sans incidents.

Hommes et bêtes étaient à bout de forces, tant la marche avait été rapide ; il devenait indispensable de prendre une journée entière de repos. Déjà, on avait dû laisser en route trois chameaux de charge.

Le campement fut établi à l'ombre de tamarix.

Le jour baissait lorsqu'une caravane fut signalée.

Elle venait de la direction de l'ouest et se dirigeait sur Tombouctou.

Les vedettes Chambâs la signalèrent, et le Kébir donna l'ordre à ses hommes d'aller reconnaître les arrivants.

C'était une caravane marchande escortée par les Touareg du Nord.

—Nous n'avons rien à craindre, dit Ben Diffar, les Chambâs et les Touareg sont en paix à présent.

Accompagné de Yacoub et du Kébir, il s'avança pour parlementer avec les Touareg.

Ceux-ci avaient reconnu des Chambâs. Ils firent des signes d'amitié à Ben Diffar.

Ben Diffar s'entretint avec leur chef. Il lui demanda s'il n'avait pas vu la caravane qu'escortait Ben Kedda des Hoggar.

—Si, Ben Kedda doit approcher du Maroc, il se rend à Fez ; Ben Kedda se dirigeait juste vers le Nord.

—Le "Chéri de Dieu" était-il avec lui ?

—Oui, le marabout accompagnait Ben Kedda.

Le Touareg continua :

—Quelqu'un de tes frères est-il malade ?

—Oui, répondit Ben Diffar, si je ne rencontre pas le saint aimé de Dieu, l'un des miens mourra.

—Alors, Ben Diffar, remonte vers le Nord, Ben Kedda est à quinze jours de marche.

Ben Diffar alla reporter ces paroles à Blanche.

Renaud vivait ! elle allait le revoir !

—Ben Diffar, partons !... Ne perdons pas un instant... Dirigeons-nous vers le Nord... peut-être rattrapons-nous Ben Kedda !

—Vous êtes exténués de fatigue, il faut prendre un peu de repos... vous êtes déjà brisée de fièvre !

—Je me brûlerai d'impatience, Ben Diffar.

—Dieu donne la sagesse à qui l'implore, il guide ceux qui l'écou-

tent.

Rien ne put fléchir le vieillard ; on ne partit que le surlendemain matin.

Quinze jours, trois semaines se passèrent, puis un mois entier.

Les caravanes rencontrées donnaient des renseignements sur la marche de Ben Kedda ; on gagnait sur lui de vitesse.

Encore quelques jours, et Blanche reverrait Renaud.

Un soir, les vedettes Chambâs signalèrent des cavaliers qui s'avançaient vers eux.

On alla les reconnaître. C'étaient des Chambâs.

A leur tête, marchait Ben Rabbah.

Il se jeta dans les bras de son père, puis se prosterna devant Blanche :

—J'ai su ce qui s'est passé à Tombouctou, dit-il. J'accours, madame, me mettre à vos ordres.

Blanche remercia chaleureusement Ben Rabbah. Elle lui dit ce qu'ils avaient appris par les Touareg. Renaud, son cher Renaud était avec Ben Kedda, à quelques jours de marche, à une semaine.

—Que Dieu soit loué ! Qu'il répande sur vous ses bénédictions ! répondit Ben Rabbah.

On se remit en marche le lendemain en appuyant à l'Ouest, direction prise par Ben Kedda, d'après les renseignements obtenus.

On atteignit l'Adrar, route des caravanes allant du Soudan au Maroc.

(A suivre.)

ROMANTIQUE
 Impromptu
 pour le Piano
 par
A. Rubinstein
 Extrait de l'
 Album de portraits. (Kamennoi-Ostrow)
 Op. 10. N° 16.

ritard. *a tempo* *mf*

rit. *a tempo*

A suivre

Moderato: d

PIANO

p sempre molto legato

2

Two staves of musical notation. The upper staff contains a melodic line with eighth and sixteenth notes, and the lower staff contains a bass line with chords and eighth notes. A fermata is placed over the first measure.

Two staves of musical notation. The upper staff continues the melodic line with a fermata over the second measure. The lower staff features a bass line with chords and eighth notes.

Two staves of musical notation. The upper staff has a melodic line with a fermata over the second measure. The lower staff includes a bass line with a piano (*p*) dynamic marking.

Two staves of musical notation. The upper staff continues the melodic line. The lower staff has a bass line with a piano (*p*) dynamic marking.

Two staves of musical notation. The upper staff has a melodic line with a fermata over the second measure. The lower staff includes a bass line with a piano (*p*) dynamic marking.

Two staves of musical notation. The upper staff continues the melodic line. The lower staff has a bass line with a piano (*p*) dynamic marking.

3

Two staves of musical notation. The upper staff has a melodic line with a fermata over the second measure. The lower staff includes a bass line with a piano (*p*) dynamic marking.

Two staves of musical notation. The upper staff continues the melodic line with a fermata over the second measure. The lower staff has a bass line with a piano (*p*) dynamic marking.

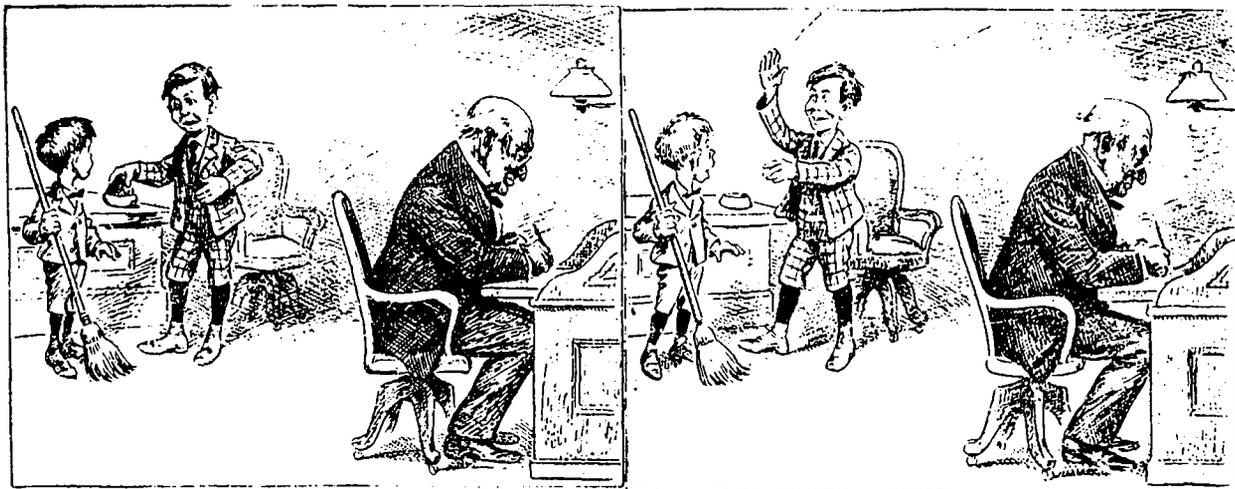
Two staves of musical notation. The upper staff has a melodic line with a fermata over the second measure. The lower staff includes a bass line with a piano (*p*) dynamic marking.

Two staves of musical notation. The upper staff has a melodic line with a fermata over the second measure. The lower staff includes a bass line with a piano (*p*) dynamic marking.

Two staves of musical notation. The upper staff has a melodic line with a fermata over the second measure. The lower staff includes a bass line with a piano (*p*) dynamic marking.

Two staves of musical notation. The upper staff continues the melodic line with a fermata over the second measure. The lower staff has a bass line with a piano (*p*) dynamic marking.

CE QU'A CAUSÉ UNE ÉPONGE



I
Premier garçon de bureau.—Tu n'as jamais vu des boxeurs, toi ? On voit bien que tu n'es pas amateur de sport... Quand un des lutteurs est à terre dix secondes, son second prend l'éponge...

II
... la jette en l'air comme ça et...

— Certes, ma chère...
— Soirée de contrat ?...
— Non, devinez... ?
— Soirée de fiançailles ?...
— Pas davantage.
— Lunch après la cérémonie ?...
— Point.
— Déjeuner dinatoire, alors ?...
— Nenni.
— Alors quoi ?... Je donne ma langue aux chiens.
— Un dîner de têtes.
N...

PLUS BESOIN DE SE GÉNER

Louis.— Henri, maintenant, ne prend plus la peine de cacher ses défauts à Mlle Alice.
Joseph.— Pourquoi cela ?
Louis.— Il l'a épousée !

PROPOS DU GAILLARD D'AVANT

Yvonne.— Tu sais, la frégate ne bouge plus, l'commandant n'dérage pas...
Mathurin.— S'il continue, l'bravo homme, il finira comme mon oncle, qu'est devenu bossu à force de s'faire de la bile !

APPRÉCIATION D'AMI

Bouleau.— Un chien a mordu, il y a trois semaines, ce malheureux Verduron. Il se meurt d'hydrophobie !
Rouleau.— Qui ? Le chien ?

PAS AU MONDE

Le médecin.— Sortez votre langue ?
Le malade.— Oh ! docteur, il n'y a pas de langue au monde pour exprimer les tourments que je souffre.

DEUX VÉRITÉS

Elle.— En un mot, voulez-vous que je vous le dise ? Vous êtes un homme terrible.
Lui.— Et vous ? Vous êtes une femme terrible en plusieurs mots.

PAS LUI, MAIS EUX

Bistrou.— Comment ! vous avez abandonné vos leçons de cornet. Vous étiez pourtant déjà d'une bonne force. Avez-vous donc perdu patience ?
Chicot.— Pas moi, mais mes voisins.

BRAVE COMME UN LION

Elle.— J'apprends que le colonel Sanspeur vient de se remarier avec une jeune femme.
Lui.— Vraiment ! Moi, j'avais pensé que ses jours de bataille étaient finis.

ÇA POUVAIT ÊTRE PIS

Le papa (sévèrement).— Tu sais, Charles, que voilà un état d'affaires qui ne me plaît absolument pas. Comment, sur une classe de vingt-et-un élèves, tu arrives le dernier ?
Charles.— Mais, papa, cela aurait pu être pire.
Le papa.— Pire ! Je ne vois pas comment ?
Charles.— Si pourtant il y avait eu plus de garçons dans la classe.

DON JUAN

(VILANELLE)

Don Juan chevauchait ainsi qu'un paladin :
L'âme en joie, il courait où l'espoir le convie,
Chantant un boléro le long du vert chemin.

Jamais ce brun garçon ne connut le chagrin ;
Ses amis l'appelaient : fleur de chevalerie.
Don Juan chevauchait ainsi qu'un paladin.

Les derniers feux du jour touchaient à leur déclin ;
Grisé de passion, il savourait la vie
Chantant un boléro le long du vert chemin.

Loin des yeux du tuteur, une petite main
Jeta par le balcon les adieux de Rozie...
... Don Juan chevauchait ainsi qu'un paladin
Chantant un boléro le long du vert chemin.

CAMILLE NATAL.

DINER ORIGINAL

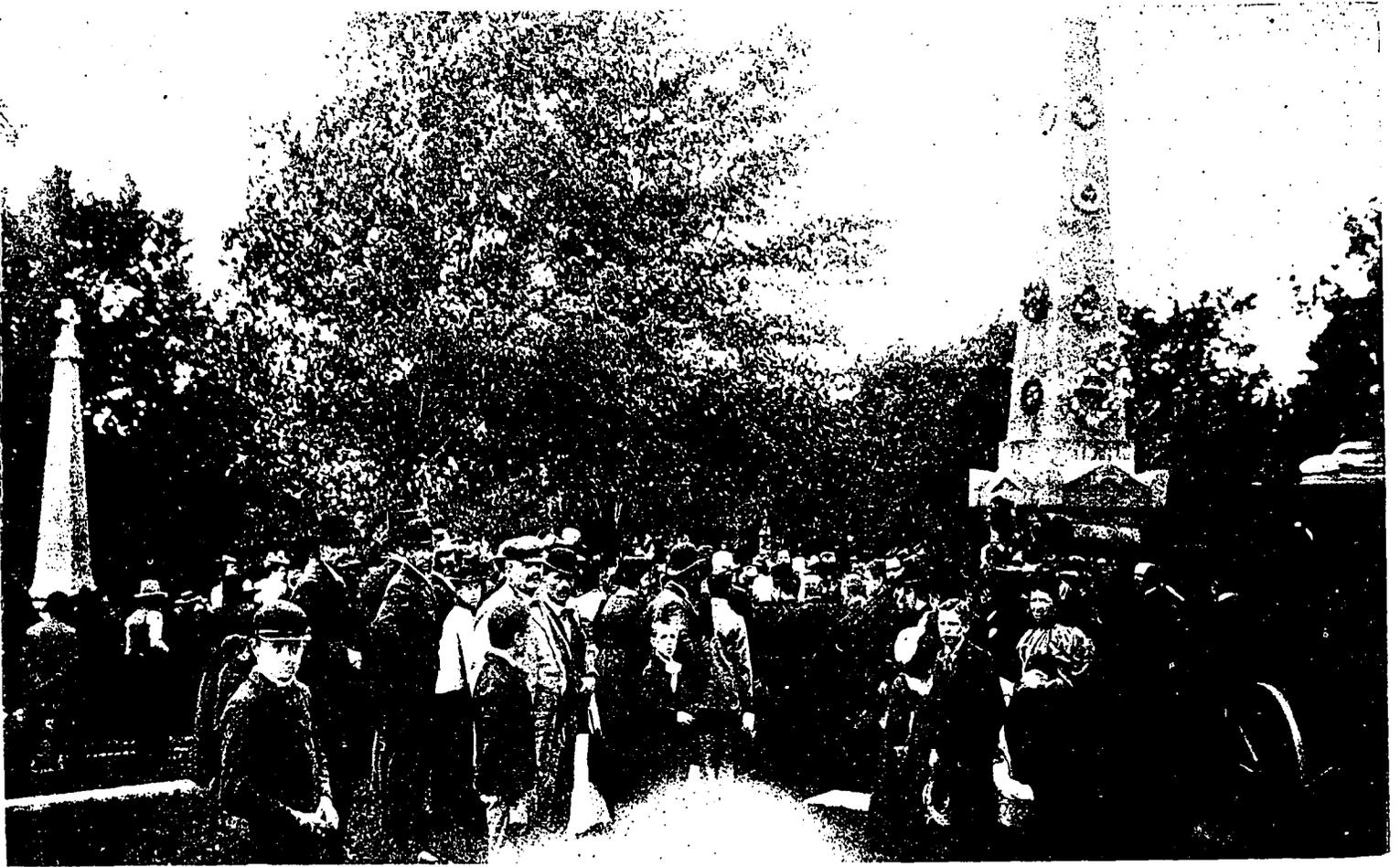
— Vous ne savez pas, ma chère ?
— Quoi donc, ma chère ?
— Une nouvelle mondaine... Le mariage du jour...
— Quel mariage ?...
— Celui de M. Henri Doibler, fils, aide et futur successeur de son père... le bourreau de Paris.
— Que me dites-vous là ?... Mariage d'inclination ?... Mariage de raison ?...
— Mariage de convenance.
— La future ?...
— Une femme de tête, à ce que l'on dit.
— Naturellement... Et lui ?...
— Caractère tranchant...
— Intelligent ?...
— Une fine lame.
— Bel homme ?
— Oui, bien qu'il porte lunttte.
— Situation...
— Solide, quoiqu'il y ait beaucoup de morte saison.
— Comme intelligence ?
— Intelligence active, chez laquelle la conception et l'exécution ne font qu'un.
— Le cœur ?
— Excellent... Ce sera un très bon mari, à condition que sa femme ne fasse pas danser l'anse du panier...
— L'activité !...
— Extraordinaire... Un homme habitué à faire vite... C'est chez lui un point capital.
— Y aura-t-il des réjouissances, une noce ?...

CE QU'A CAUSE UNE ÉPONGE — (Suite et fin)



III
... ça montre que la bataille...

IV
Le patron (pas content du tout)—... n'est pas finie du tout, petit serpent... tient attrappe ça en attendant, vermine.



AU CIMETIÈRE DE LA CÔTE-DES-NEIGES.

Photographie de Laprès & Lavergne.

CHIEN DÉCORÉ

En revenant de ma promenade matinale, au moment où je prenais l'avenue qui conduit au château, j'aperçus un chien de moyenne taille qui, assis sur le bord du chemin, semblait désespérer de la destinée. Evidemment, il avait parcouru des distances inappréciables, cherchant de l'ouvrage, un gîte, un morceau de pain, un os ; puis, de guerre lasse, il s'était assis au pied d'un arbre en pensant : Est-ce cela, la vie ?

Ce chien n'était pas beau. Il était jaune, d'un jaune criard qui lui donnait l'air d'avoir appartenu à un teinturier facétieux. Impossible de discerner son origine ; il n'appartenait à aucune race connue ; c'était un mélange de barbet, de griffon, de terre-neuve, d'épagneul et de caniche. Je me suis aperçu, depuis le jour de la rencontre, que le mélange des races avait multiplié ses aptitudes, et, après tout, il y avait là un secret de famille qu'il m'était interdit de scruter.

En m'apercevant, cet enfant perdu remua la queue, et comme je m'étais arrêté, il se mit à faire le beau. Clairement, il mettait ses services à ma disposition. Je lui passai la main sur la tête, et il me suivit.

Je dois avouer que, en arrivant au château, l'accueil fut plus que froid. Le jardinier déclara qu'il tiendrait sa chienne à l'attache ; le garde prétendit que le nouveau venu avait volé la moitié d'un cor de chasse pour se fabriquer une queue, et la cuisinière s'écria qu'elle préférerait rendre son atelier que de servir une pâtée à ce grotesque quadrupède.

Je donnai à mon protégé le doux nom de Piton et j'annonçai que j'entendais lui confectionner moi-même sa pitance à l'issue de chaque repas. Le personnel haussa les épaules et Piton élut son domicile sur un morceau de tapis, dans un coin de la salle de billard.

* * *

Nous vivions heureux, Piton et moi, quand un habitant de la ville voisine fit annoncer, dans le *Réveil* et dans la *Ruche*, journaux hebdomadaires, l'ouverture prochaine d'une exposition canine. Ce notable, possesseur de superbes dogues suédois, avait imaginé ce moyen d'attirer l'attention et de récolter sur place quelque médaille d'honneur qui, après deux ou trois succès obtenus au concours agricole, lui vaudrait peut-être le brevet de chevalier de l'ordre du Poireau. L'occasion me parut excellente de savoir enfin à quoi m'en tenir sur les origines de Piton, puisque le jury devait être composé de plusieurs vétérinaires. En conséquence, j'écrivis au président pour lui annoncer l'envoi d'un chien d'une espèce toute particulière.

Je n'oublierai jamais la sensation profonde produite par Piton à son arrivée devant l'aréopage. Il y eut d'abord un long silence ; les jurés se tâtèrent de l'œil ; puis une discussion s'ouvrit, chacun des membres du comité d'admission émettant une opinion différente et des critiques contradictoires. Le président opta pour une combinaison de l'épagneul avec le barbet de Sibérie ; un des assesseurs découvrit du carlin mâtiné de braque écossais. Tous cependant s'accordèrent à reconnaître en Piton un mammifère du genre carnassier, tribu des digitigrades et le déclarèrent

admirablement conformé. Enfin, l'un de ces messieurs, qui s'intitulait *ex-vétérinaire de la marine* (?) prouva clairement que ce chien était le dernier représentant sans doute de la race réputée éteinte des chiens dorés (*cannis aureus*, de Linné) naguère très répandue au Brésil, au Chili et dans un certain nombre de pays chauds.

Si bien que, trois jours après, mon orphelin figurait à l'exposition avec cette pancarte : "PITON, chien doré de l'Amérique du Sud."

Dans la cage voisine de celle de Piton, et dont il n'était séparé que par une clairevoie, se trouvait une levrette gris-perle, fine et lustrée, de race aristocratique. Une niche capitonnée transformait sa cage en bouboir. Dans ce satin et dans ce velours, la levrette semblait dédaigner ses voisins et poussait la coquetterie jusqu'à refuser la pâtée de l'administration, ne se dérangeant que deux fois par jour pour savourer un repas délicat que lui apportait un laquais en livrée dans une boîte à lait.

Et Piton s'était amouraché de cette prétentieuse pécore ! Il faisait pitié à voir. Dès son arrivée à l'Exposition, il s'allongeait humblement devant la cruelle, comme pour se coucher à ses pieds, sans souci du public qui se pressait pour contempler le chien doré de l'Amérique du Sud. Et cette extase durait jusqu'à la fermeture, jusqu'au moment où il voyait la levrette s'éloigner, tenue en laisse par le larbin respectueux.

L'attitude de cette mijaurée était vraiment inqualifiable. Non seulement elle affectait vis vis de Piton une morgue ridicule, mais elle prenait à tâche de compliquer son martyre en excitant sa jalousie. Il y avait dans la cage en face un grand caniche noir, un de ces chiens qui jouent au domino dans les cirques et dont on ne peut atténuer la laideur qu'en les faisant tondre à mi-corps, ne conservant qu'un pompon au bout de la queue. Celui-ci était complètement travesti ; on lui avait laissé sous le nez des moustaches de vieux grognard et des bracelets de fourrure au-dessus de la cheville. Il avait en outre, un nœud de satin grenat dans la chevelure et une chaînette d'argent à son collier.

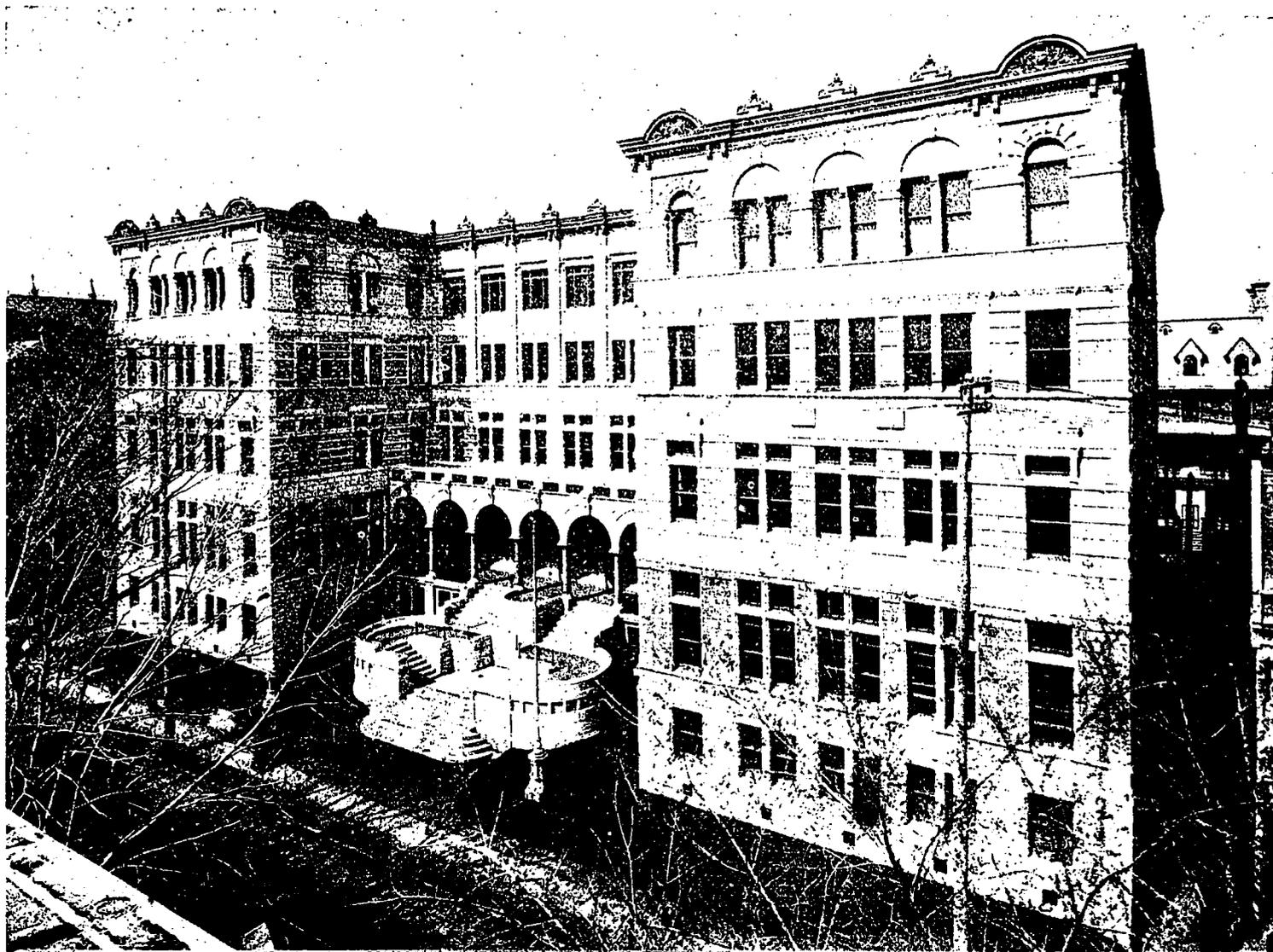
C'est à ce cabotin, à ce Lepulcheux de baraque foraine que la Flipote à quatre pattes réservait ses œillades. Elle y apportait une cruelle affectation pour embêter Piton.

Le soir, en rentrant, je tentais de consoler cet autre "ver de terre amoureux d'une étoile". Je lui disais : Faut-il que tu sois bête pour te faire tant de mauvais sang et aller jusqu'à dépérir pour une bête de rien du tout, une Môme de Moulin Rouge, une figurante de banlieue ! Mais Piton n'en démordait pas et dépérissait à vue d'œil. Je songeai à m'adresser au propriétaire de la coquette, mais on m'apprit qu'elle appartenait à la femme du sous-préfet. Comment solliciter une audience du fonctionnaire le plus important de l'arrondissement et lui demander la main de sa chienne pour un chien sans naissance, sans papiers ! Il n'y fallait pas songer. D'ailleurs, la distribution des prix approchait et devait singulièrement modifier l'état des choses.

* * *

Les jurés étaient si fiers d'avoir découvert un ancien chien de l'Amérique du Sud qu'ils lui décernèrent une médaille d'argent de première classe, comme à un pompier qui se serait distingué dans un incendie. Et

LES FUNÉRAILLES DE SIR J. A. CHAPLEAU



L'UNIVERSITÉ LAVAL.

Photographie de Lapres & Lavergne.

non seulement nous sortions de ce tournoi couverts de gloire, mais notre préemptueuse voisine et son roquet endimanché n'étaient même pas cités au palmarès.

Cette distinction comblait toute distance entre la levrette et Piton ; la décision du jury nous permettait de prétendre aux plus hautes alliances. C'était maintenant au sous-préfet de baisser la tête, trop heureux si nous voulions encore de sa levrette disqualifiée, qui n'avait même pas obtenu un accessit, malgré les influences dont son maître pouvait disposer.

Piton parut se rendre compte de la situation. Tous ceux qui l'avaient d'abord dédaigné, le jardinier, le garde, la cuisinière lui adressèrent des compliments et des caresses. Leur stupeur fut portée au dernier degré quand je leur appris que Piton allait peut-être épouser la chienne du sous-préfet.

* * *

Le lundi matin, jour de clôture de l'exposition, nous arrivâmes de bonne heure et je guettaï le domestique pour lui demander à quel moment de la journée je pourrais rencontrer son maître. Il parut avec la levrette dont l'allure était bien plus modeste que les jours précédents. On la mit en loge. Elle reprit sa place avec docilité. Ce n'était plus la petite bête impertinente et gourmée des jours précédents. Pas le moindre regard au piteux caniche dont on apercevait la gueule moustachue ; plus de manières humaines ni de prétentieuse mise en scène. Elle faisait presque peine à voir, dans la niche dont le luxe n'avait pu éblouir les jurés et, de temps en temps, elle levait des yeux timides sur le vainqueur Piton. Oui, vers Piton ; elle en était là ! Il lui avait fallu l'impartiale décision du jury pour lui ouvrir les yeux. Mieux éclairée, elle s'efforçait de mériter le pardon de celui qu'elle avait méconnu.

Voyant que son manège restait sans effet, elle se résigna à solliciter plus formellement l'attention de son amoureux de la veille. Il était très digne, Piton ; un peu froid, mais très digne. La levrette avait soupiré doucement, puis plus bruyamment ; elle fit entendre une plainte, puis un soupir nuancé de reproche. Eh ! quoi ! déjà dédaignée ? Tous les mêmes ! A qui se fier ? Piton ne bronchait pas. Ce manège dura un quart d'heure, jusqu'au moment où la levrette se leva et se plut à frôler le grillage qui la séparait du lauréat.

En face, sous sa couverture, le caniche dévorait sa honte et grognait sourdement en suivant de l'œil cette scène du vieux répertoire. Piton, assis au milieu de sa cage, bien droit, la tête haute, arborait fièrement la médaille, face au public.

La levrette se décida à l'interpeller : un petit jappement nerveux, impatient, qui pouvait se traduire par : " Hé ! monsieur !... "

Piton la regarda de côté : " Est-ce à moi que vous faites l'honneur de parler ?... "

La levrette lui sourit ; elle s'allongea sur ses pattes en agitant sa queue, renonçant à toutes réserves et jetant son collier par-dessus les moulins.

Mais Piton demeura de glace. D'un geste indescriptible, d'un mouvement de museau allongé dans une direction voulue, il désigna le caniche noir. Il n'y avait pas à s'y tromper. Cela signifiait : " Adressez-vous au rival que vous m'avez préféré tant qu'a duré le temps de l'épreuve. Quant à moi, vous devez comprendre que dans ma position, je ne tiens pas à me compromettre. "

Et il lui tourna le train d'arrière, grossièrement, brutalement, tandis qu'elle restait accablée et comme anéantie.

Piton était guéri de sa folle passion.

Il s'est marié peu de temps après avec une voisine, et sa conduite a toujours été irréprochable. Il est entré dans ma vie, il m'attend le soir et ne se coucherait pas s'il me savait absent.

Je me demande parfois s'il y a une grande différence entre ce brave chien et les électeurs qu'il croise dans la rue. Comme la grande majorité de l'espèce humaine, il a foulé aux pieds ses amours, ses serments, parce que sa position avait changé, parce que le vote des experts l'avait placé dans une situation inespérée, parce qu'il s'était enivré de succès faciles, de distinction officielles, parce qu'on l'avait nommé quelque chose comme officier d'académie !

AURÉLIEN SCHOLL.

ENTRE BICYCLISTE ET SA MONTURE

Le bicycliste (gracieusement étendu sur le sol). — Et tu crois que je vais continuer à payer \$1 00 par an à la corporation pour que tu me flanques par terre à tous les tournants !

PROPOS MARITIME

Premier pêcheur (sentencieusement). — Allons, il y a encore d'aussi bon poisson dans la mer comme il s'en est jamais attrappé.

Second pêcheur. — Oui, et encore de bon whisky sur la terre, comme il s'en est jamais bu !

TOUT N'EST QU'INCERTITUDE

Bouleau. — Il n'existe aucune raison de prévoir ce qu'un jour peut nous amener.

Rouleau. — C'est vrai, Bouleau ! Un homme peut être riche aujourd'hui et marié demain !

MODES PARISIENNES



CHAPEAU PÉPITA, en paille de riz noire et grosse paille de soie, relevé de côté et garni de grandes plumes noires ; au bord rouleauté de velours.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)

No 305. — Ce joli petit corsage habillé pour jeune fille est en foulard de soie ; le fonds se confectionne en foulard gris bleu. L'empiècement et les épaulettes sont en soie blanche, bordés de dentelle et d'entre-deux. De chaque côté du devant et du dos, une bande d'entre-deux forme bretelle jusqu'à la ceinture. La doublure est bien ajustée et c'est sur elle qu'on arrange l'étoffe, en fronçant à l'empiècement et à la ceinture, laquelle est en blanc, comme l'empiècement et les épaulettes et de forme pointue, dite espagnole. Les épaulettes retombent sur la manche, de dimension à la mode ; ajustée du poignet au coude et formant bouffant en haut du bras. Toutes étoffes de saison peuvent être appliquées à la confection de ce vêtement.

2½ verges en 44 pouces de largeur pour faire ce corsage à l'usage d'une jeune fille de 14 ans.

Le No 305 est coupé dans les grandeurs de 10 à 11 ans.



No 305. Corsage pour jeune fille.

No 309. Guimpes pour jeune fille.

No 309. — Ces guimpes sont particulièrement faites pour être portées avec des robes décolletées, elles sont en "lawn", mousseline, soie ou nansouk, garnies de dentelle ou de broderie, avec entre-deux et plissé allant du haut en bas ou en travers, de bras à bras, tel qu'au modèle ci-contre. Deux patrons sont offerts aux lecteurs. L'un à plus d'ampleur que l'autre. Le premier est fait en étoffe pouvant se laver, le second s'adaptant sur doublure (soie, etc). Il y a une couture sur l'épaule et une sous le bras. On ajuste les froncés sur une bande, à la ceinture et au cou et la fermeture se place dans le milieu du dos.

2½ verges en 36 pouces sont la quantité requise pour une enfant de 8 ans.

La patron 309 est coupé pour les âges de 2, 4, 6, 8, 10, 12, et 14 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 cen lins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

AU BUREAU DE LA GUERRÉ

L'inventeur. — Général, je suis l'inventeur d'une cuirasse très légère et absolument impénétrable par les projectiles.

Le général. — Garantissez-vous ça ?

L'inventeur. — Mais certainement, général !

Le général. — Eh bien... il est neuf heures et demie, soyez ici à onze heures, vous l'endosserez et on vous tirera dessus.

L'inventeur (avec horreur). — Ah ! bien non, par exemple.

PROPOS DE CLUB

Premier clubman. — Gentil garçon, soit, mais absolument assommant avec sa manie d'énumérer ses bienfaits !

Second clubman. — Le mémoire du cœur.

L'IMPERTINENT MIS A SA PLACE

Un grand parleur se trouvant dans une nombreuse réunion, un grossier personnage lui dit avec impatience : "Eh ! tais-toi donc, bête à manger du foin. — Ah ! monsieur, répondit le causeur avec une incomparable douceur, vous êtes trop poli, vous vous ôtez le morceau de la bouche pour nous le présenter."

PROPOS INGÉNUS

Lui. — Et l'on n'a pas encore songé à vous marier, mademoiselle ?

Elle. — Si, monsieur. Mais, comme dit maman, on ne peut pas se marier toute seule.

Lui. — En effet, mademoiselle, ça ne se fait guère.

IL NE SAVAIT QUOI FAIRE

Bigorneau. — Un avocat a trouvé un parapluie dans les chars et il a annoncé afin d'en retrouver le propriétaire.

Lafutiau (amèrement). — Il y a des gens qui ne savent à quoi s'ingénier pour se donner de la popularité !

La mode use les choses avant qu'elles aient perdu leur utilité, souvent même avant qu'elles aient perdu leur fraîcheur ; elle multiplie les consommations, et condamne ce qui est encore excellent, commode et joli, à n'être plus bon à rien. — J. B. SAY.

PAS ÉTONNÉE DU TOUT

Monsieur. — Joseph paraît vraiment malade. Ce qu'il a là ce sont les fièvres lentes.

Brigitte (tordant son tablier). — Bien, monsieur, ça ne m'étonne pas !

Monsieur. — Comment, Brigitte, et pour quelle raison ?

Brigitte. — Je savais bien que si Joseph devait un jour attrapper les fièvres ça serait les fièvres lentes.

CE QU'IL Y GAGNE

Bouleau. — Je me suis toujours demandé les bénéfices que retirait du mariage un homme qui s'y précipitait ?

Rouleau. — De l'expérience, mon cher, beaucoup d'expérience.

DE QUOI ÉTAIT-ELLE JALOUSE

Mlle Vieuxbuffet (avec un gros soupir). — Il y a une chose dont mademoiselle Lejeunesse me rend toujours jalouse !

Mlle Lamoureux. — Ah, de quoi donc ? ma chère Vieuxbuffet !

Mlle Vieuxbuffet. — Un homme !

Les méchants sont comme les mouches qui parcourent le corps de l'homme et ne s'arrêtent que sur ses plaies. — LA BRUYÈRE.

LE HASARD DES GENS D'ESPRIT

Dans une société où se trouvait Fontenelle, un homme fit coup sur coup plusieurs reparties fort heureuses, ce qui amena la conversation sur les saillies. Quelqu'un voulut les comparer à de bonnes fortunes. "Cela est vrai, dit Fontenelle ; mais les bonnes fortunes de ce genre n'arrivent jamais qu'aux gens d'esprit."

PROPOS TRISTES

Maud (mélancoliquement). — Il n'y a vraiment pas beaucoup de différence entre les cérémonies des funérailles et celles du mariage !

Lucie. — Pourquoi y en aurait-il ? Le mariage n'est-il pas les funérailles de l'amour.

PAS NÉCESSAIRE DE TRADUIRE

Baptiste. — Isaac, excusez ma curiosité, mais comment traduisez-vous \$10,000 en Hébreu ?

Isaac. — Mon gher, zette exbression est apsolutement gorreote en Hépreu gomme en Vrançais !

COMME ÇA SE TROUVE

Cléo. — La fille qu'il a épousée demeure aux chûtes du Niagara.

Léo. — Ah ! Alors ça va lui épargner les frais d'un voyage de noces.

LE MEILLEUR

Madame. — Mon Dieu, Baptiste, que cela m'ennuie de l'entendre tousser ainsi et que j'aime peu ton rhume.

Monsieur. — Désolé, ma chère, mais c'est le meilleur que j'ai eu encore.

IL Y A BIÈRE ET BIÈRE



Balandard — Je vois dans le journal qu'aux funérailles du général Cassetout, il y avait plus de quatre cents amis et parents réunis et veillant autour de la bière !
Greinchten — Tiaple ! Ça toit afoir goûté peaugoup d'archent bour bayer la pière à dout ce monte-là !

TRIO DE PROVERBES

Grêle n'amène point famine.
×
Qui a raison craint, qui a tort espère.
×
Qui dit homme dit misère.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Voici encore la formule d'une encre permettant d'écrire sur le verre et de se passer des étiquettes en papier qui ont l'inconvénient grave de se délayer et de disparaître, en dépit des vernis dont les recouvrent les chimistes, pharmaciens, photographes et assimilés. On prend 1 once de laque brune que l'on fait dissoudre à froid dans 5 onces d'alcool à brûler ; d'autre part, on a fait une solution aqueuse de 1 once de borax dans 1/2 livre d'eau distillée, et l'on verse peu à peu la première solution dans la seconde. Il ne reste plus qu'à ajouter un colorant à la préparation, 1/30 d'once de violet de méthyle, par exemple faisant parfaitement l'affaire. L'encre obtenue est indélébile, d'après ce que ses promoteurs bénévoles et désintéressés nous affirment.

B. DE S.

Variétés et Informations

L'électricité est appelée à jouer un rôle double et considérable, à l'Exposition de Paris en 1900, en raison d'un brillant éclairage électrique que l'on prévoit, et de l'usage de la transmission de force, ou d'énergie, par l'électricité. L'étude en est poussée très activement et voici qu'elles sont, d'ores et déjà, les grandes lignes de cette organisation. En thèse générale, l'Exposition de 1900 restera ouverte le soir, comme le fut celle de 1889, mais d'une façon bien plus complète en ce sens, que la plupart des palais (beaux-arts, arts décoratifs, industries diverses), brillamment éclairés, pourront être visités par le public. Cet éclairage électrique des palais et celui, connexe, des jardins, en dehors de ce que fournira le gaz d'éclairage, très lumineusement représenté aussi, nécessitera l'emploi d'une force motrice de 15,000 chevaux vapeur.

A ce chiffre et pour ce qui concerne l'électricité, il faut ajouter une force de 5,000 chevaux, destinée à la production de l'énergie électrique qui sera consommée sous forme de force motrice. Il est entendu, et ce sera une

des caractéristiques de l'Exposition de 1900, que, sur tous ses points, même les plus éloignés, les machines exposées seront en fonctionnement sous les yeux des visiteurs. Ce résultat, que l'on n'eût pu atteindre avec des canalisations de vapeur soumises à des refroidissements et à des condensations onéreuses, s'obtiendra tout naturellement grâce aux conducteurs électriques souples et flexibles, qui peuvent transporter la force motrice en tout sens à volonté, sans grande déperdition ni perte de charge, lorsqu'il s'agit d'un emplacement relativement restreint, tel que le Champ-de-Mars.

La puissance motrice, à transformer en courant électrique, puis à répartir, ne nécessitera pas moins de 200,000 kilogrammes de vapeur par heure. Cette vapeur sera produite à l'extrémité du Champ-de-Mars, dans deux cours de 10 mètres sur 117 mètres de surface, et symétriques par rapport à l'axe de l'Exposition. L'une de ces cours recevra les batteries de chaudières françaises, l'autre les batteries de chaudières étrangères, et ce sera là, déjà, une fort intéressante exposition comparative.

COMMENT L'ON FÉTAIT AUTREFOIS LE JOUR DE L'AN

Un chroniqueur du moyen âge rapporte que dans certaine bourgade des bords du Rhin on consumma pour la Saint-Sylvestre : 7,650 saucisses, 500 carpes, 500 douzaines d'huîtres, 100 jambons, 600 oies, 200 veaux, 500 poules, et 90 tonneaux de vin. Cela prouve : 1° que nos ancêtres avaient l'estomac solide ; 2° que, de leur temps, la statistique sévissait déjà avec une remarquable intensité.

LES CHINOIS ET LE THÉÂTRE

Les Chinois raffolent du théâtre, et il en est dont on peut dire à la lettre qu'ils y passent leur vie. Certains impresarios s'étant avisés d'organiser des spectacles composés de trente pièces, jouées successivement par deux ou trois troupes qui se relayent ainsi que des corps de garde, beaucoup de Célestes en profitent pour prendre leurs repas et même dormir dans la salle. Ils ont apporté un coussin, un fourneau, tout ce qu'il faut pour faire du thé et fumer, ainsi que des provisions de bouche, et quand ils ont dîné, ils s'allongent sur le plancher et s'assoupissent durant une pièce ou deux. Le procédé est fort économique, l'entrée ne coûtant qu'environ vingt centimes.

Madame FERDINAND GIGUÈRE

Reçoit les derniers Sacrements. Les Sœurs de la Providence qui la veillaient lui jettent un drap sur la figure la croyant morte

Les Pilules Rouges du Dr Coderre lui ont sauvé la vie. Aujourd'hui elle est heureuse et jouit d'une bonne santé

Nouvelle vie, santé, force, énergie et beauté, sont quelques-unes des bénédictions apportées aux femmes malades, par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Vous êtes une martyre, depuis longtemps peut-être êtes-vous torturée par toutes ces souffrances qui vous épuisent. Vous êtes là, sans énergie, vous avez essayé tant de remèdes, et sans aucun succès. Et vous continuez à traîner péniblement la vie. Allons, bon courage, réveillez-vous de cette espèce de torpeur ou vous êtes, vous avez assez souffert, un peu de bonne volonté seulement et bientôt vous serez guéries comme tant de jeunes filles, tant d'épouses et mères de famille.

Nous publions aujourd'hui le témoignage de Mme Giguère, écoutez ce qu'elle dit : " J'ai été malade au lit de perte de sang, j'étais incapable de marcher, j'étais trop faible, je n'étais plus que l'ombre de moi-même, tout le monde croyait que j'allais mourir. L'on me fit recevoir les derniers sacrements. Un soir une sœur qui me veillait me jeta un drap sur la figure, croyant que j'étais morte. Le prêtre qui m'apporta les derniers sacrements me recommanda les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'ai suivi ses conseils, et aujourd'hui je jouis d'une bonne santé. " Mme P. Giguère, No 38 rue Cuiviller, Montréal. Le témoignage, le portrait et l'adresse que nous publions sont ceux qui nous ont été donnés au temps du témoignage. S'il arrivait que vous ne puissiez trouver ces femmes pour cause de déménagement, écrivez-nous et nous ferons tout notre possible pour vous mettre en communication avec elles. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne guérissent pas tous les maux, elles guérissent toutes les maladies des femmes seulement. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, les suppressions, la constipation, douleurs dans le bas ventre, trépidations dans les hanches, mal de reins, palpitations du cœur, douleurs entre les deux épaules, mal de tête, étourdissement, crise hystérique, perte de sommeil, nervosité et les maladies particulières à la femme. Les Pilules du Dr Coderre ne contiennent aucun poison ni morphine, elles peuvent être prises en tout temps, et sous toute condition. Prenez les Pilules Rouges du Dr



Mme FERDINAND GIGUÈRE

Coderre consciencieusement pendant un temps assez long pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, surtout si votre maladie est grave et dure depuis des années. Nous vous engageons fortement à consulter notre médecin spécialiste, vous pouvez le consulter absolument pour rien, donnez-lui une description complète de votre maladie ; ne lui achetez aucun médicament ; dites-lui tout ; vous n'avez rien à craindre. Adressez votre lettre au " Département Médical, boîte 2306, Montréal, Canada. " Notre médecin seul ouvrira vos lettres et les tiendra confidentielles. Si vous souffrez, vous avez certainement tort de ne pas consulter notre médecin, ses bons avis aideront beaucoup à vous guérir sans frais et chez vous. Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté de pharmacien des pilules à la douzaine ou au cent et qu'elles ne sont pas mieux. Mesdames, si ou

vous vend ces pilules pour des Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Méfiez-vous de ces marchands qui vous disent que telles ou telles pilules sont aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Coderre. C'est une fraude, il n'y en a pas d'aussi bonnes. Nous vous prouvons assez souvent par des certificats honorables que les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent, que vous auriez tort d'accepter d'autres pilules parce qu'on vous les vend à meilleur marché. Si ces imitations étaient aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Coderre, on vous les vendrait le même prix. Les pilules que l'on vous offre à 25c. la boîte sont aussi des imitations. Refusez de les acheter. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez-nous 50 centimes en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes ; vous recevrez par le retour de la malle les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui ne manquent pas de guérir. En écrivant, avez soin de mettre votre adresse très lisible. Adressez comme suit : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boite 2306, Montréal, Canada.

Madame lisant le journal.

— Dis-moi, mon ami, que signifie le mot chronique ?

Monsieur distrait :

— Chronique, chronique, parbleu, c'est ce qui se passe...

— Eh bien, alors, pourquoi les médecins disent ils que ta tante a une bronchite chronique... puisqu'elle ne se passe pas ?

A table d'hôte.

— Garçon, hurle Gaudissart, comment se fait-il que vous n'avez pas de fraises ?

— Mais, Monsieur, fait le garçon un peu ahuri, elles ne sont pas encore mûres...

Gaudissart, d'une voix terrible :

— C'est bien, nous attendrons.

Chapuzot lit dans son journal les détails sur les troubles de Milan.

— O ironie ! s'écrie-t-il, à ces malheureux qui demandaient du pain, les troupes ont envoyé des feux de salve... bien nourris !

ILS SONT LÉGIONS

Ceux qui vous déclareront que par le seul emploi du Baume Rhumal ils ont été soulagés et guéris du rhume.

Calino professeur.

Il est mandé dans le cabinet du directeur des études, qui lui fait des reproches au sujet du peu de progrès de ses élèves.

— Vous me surprenez, dit Calino, pourtant, dans ma classe, j'en ai qui sont premiers !

Répercussion, au café, de la guerre entre l'Espagne et les États-Unis.

Premier consommateur. — Garçon, un grog américain !

Second consommateur, avec un regard de travers au premier. — Garçon, un malaga !

BUY

Coleman's Salt

THE BEST

Chaque paquet est garanti.

Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Amusements et Sports

PARC SOMMER

La série de joyeux burlesques continue à attirer le public au Parc. La Mascotte, La Princesse des Canaries, Les Cloches de Cornoville, Le Petit Duc. Il y a des numéros absolument étonnants et de tout, tout premier ordre. Il faut absolument y aller au moins une fois par semaine et y conduire vos enfants, car c'est la plus intéressante et aussi la moins coûteuse des récréations.

PALLADIO.

—Prévenu, voilà la huitième fois que je vous condamne pour le même délit.
—Mais alors, mon président, vous êtes aussi récidiviste que moi.

PAS DE NEGLIGENCE

Aux premières atteintes de rhume prenez du *Baume Rhumal*. C'est le seul moyen d'éviter les complications qui pourraient être fatales. 55c partout. SI

Bains Laurentiens...

Bain de luxe dans de la magnifique eau pure comme le cristal qui coule continuellement.

Douche et nage, 25c
Enfants, - - 15c

Département du Bain Turc ouvert jour et nuit.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOUR DES DAMES: -Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Mlle Jeanne, au très prosaïque auteur de ses jours :

—L'apa, si tu étais bien gentil, tu me mènerais visiter l'exposition d'horticulture... Il y a de si jolies espèces de roses, par exemple, la gloire de Dijon...

Le bonhomme, haussant les épaules :

—Ma chère enfant, la véritable gloire de Dijon... c'est la moutarde!

**LA SOCIÉTÉ
DES ECOLES GRATUITES
DES ENFANTS PAUVRES, ETC.**

A transporté ses bureaux au
No 80 Rue St-Laurent, 1er étage.
Distribution d'objets d'art tous les
soirs à 8.30 hrs P. M.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Agt.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI- INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

RAGICOT, PERREault & CIE

Fabricants et

Chapeliers et Manchonniers

Importateurs de...

CHAPEAUX ET FOURRURES

DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS

No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE

Porte voisine de F. Lapointe, marchand de meubles

MONTREAL.

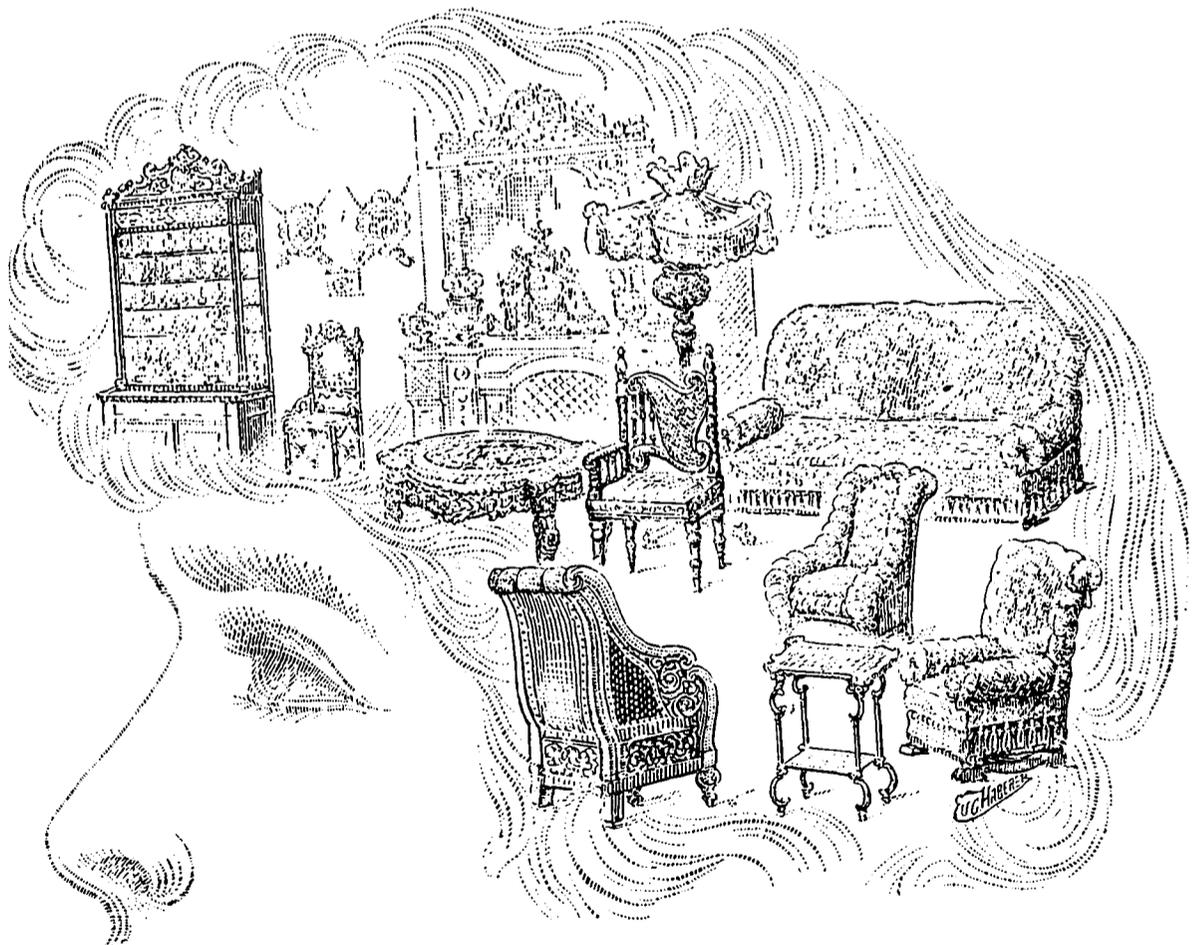
**LUNDI,
MERCREDI
et
VENDREDI**

SONT NOS

3 Jours d'Occasions

POUR

**ARGENT COMPTANT
SEULEMENT**



VENEZ NOUS VOIR! Vous avez le choix sur 50 Sets de Salon, de différents genres, depuis \$14.00 à \$150.00. — Venez nous voir! Vous avez le choix sur 40 Sets à Dîner, de différents genres, depuis \$15.00 à \$200.00. — Venez nous voir! Vous avez le choix sur 80 Sets de Chambre, de différents genres, depuis \$8.00 à \$500.00.

Si dans une semaine ou dans un mois vous trouvez que vous auriez acheté à meilleur marché ailleurs, venez nous voir et la différence sur le prix vous sera remise joyeusement.

OUVERT TOUS LES SOIRS.

F. LAPOINTE, 1551 Rue Ste-Catherine

LES
CIGARES et
CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Histoire naturelle :

— Dis, papa, pourquoi les lézards
cherchent ils toujours les vieilles mu-
railles !

— C'est pour y trouver des lézards !

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 135



AVIS.—Cox de nos lecteurs qui désiront assister aux tirages hebdomadaires des
primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis
qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme E. Caron, Mme M.
Lord, Mlle M. Savarin, A. Aaselin, E. Brossard, A.
Payette, P. O. Richard, O. Warrault (Montréal), A. Bou-
chard (Lévis, Q.), Mlle D. Plante (Mtl. Est, Q.), E. Ba-
rière (St. Sulpice de Québec), E. Desrosiers (Brunswick,
N. B.), P. Baucé (Coches, N. Y.), Angelina, E. Cloutier, J. D.
Thibault, L. Trépanier (Fall River, Mass.), J. Derles
(Nouvelle-Orléans, La.), J. Demoyers (Waitfield, Vt.)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mme E. Ca-

L'APRÈS-LAVÈRE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL BELL 7283 MONTREAL
MARCHAND 843 P. Q.

Tournée électorale :
Fin de conversation entre un candi-
dat et un paysan.

— J'dis pas non. Mais y a vot' con-
current qui est déjà venu, et qui a dit
que vous étiez un propre à rien.

— Mon ami, si j'étais venu avant
lui, je vous aurais dit la même chose
sur son compte.

Carnet d'un docteur :
"Quand on a le gosier trop altéré,
la raison ne tarde pas à l'être aussi."

Dr A. SAUCIER
DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire
de la Province de Québec
Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Troubles
de Cuisine
évités . . .

La femme qui se sert d'un
poêle à bois ou au charbon
passe la meilleure partie de son
temps à la cuisine; celle qui se sert
d'un poêle à gaz prépare son repas pen-
dant que l'autre attend que son feu s'al-
lume. Le

**POELE DU MONTREAL
GAS CO'Y**

donne au plus haut point toutes les commodités
pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manque
jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de lison-
nier, ne fait ni saleté, ni fumée, et est une grande
économie comparé au poêle à bois et à charbon.
Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre
pour les indiquer. Écrivez pour une copie de
notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile
et instructif, contenant un chapitre de recettes
originales — envoi franco de port.

PRIX: No 8, \$16; No 9, \$25

au comptant. Nous montons nos poêles gratis, vous
n'avez pas de note de plomber à payer; ou, alors, nous
vous montons un de nos poêles No 8 dans votre ma-
ison pour \$6.00 sur commande et \$5.00 par an les
deux années suivantes, après quoi le poêle de-
vient votre propriété absolue.

Pour \$10.00, GÉNÉRATEURS A EAU
CHAUDE, montés tout prêts à servir.
CALORIFÈRES de toutes espèces pour
chambres à coucher, chambres de
bains, etc., etc.

The Montreal
... Gas Co'y
Hâtées
New York Life
Place d'Armes,
MONTREAL



BIEN ENDOMMAGÉ
MAIS PEUT ÊTRE RÉPARÉ

Il a été rapporté qu'un des bateaux de guerre
appartenant à l'escadre américaine a été forte-
ment endommagé. Il a été renvoyé au plus
prochain port pour être réparé; il le sera dans
quelques semaines et pourra être encore em-
ployé dans le service actif.

Un bateau de guerre est un énorme esquif à
manœuvrer tout en étant aussi délicat qu'une
montre.

Une bonne autorité, John H. Root, d'Hamil-
ton, Ont., avait été condamné comme incur-
able, souffrant d'une maladie des reins, de
diabète et de sciatique, résultats de fièvres
qu'il avait contractées dans le Sud. Il a été
revenu en bonne santé par le *Koolenny's Kool-
enny Cure* et il a repris son service actif comme
commandant de nuit à l'Hotel Royal. Son cas est
exposé dans les quelques mois qui suivent don-
nés sous la forme d'un témoignage assermenté :

Il y a douze ans, je contractais les fièvres
dans l'Amérique Centrale et, après de terribles
épreuves, je reviens à la maison complètement
délabré au physique. J'étais affligé de mala-
dies compliquées résultant d'un sang impur et
d'un désordre général dans la constitution.

Il me fut dit par différents docteurs que
j'avais toutes les maladies pouvant résulter
des causes plus haut mentionnées, tel que la
sciatique, lumbago, diabète, maladie de foie et
des reins, débilité générale.

Si la science et l'habileté n'ont pu me guérir,
le *Koolenny's Cure*, lui, est le seul remède qui a
pu chasser toutes les douleurs qui m'accablaient
et aujourd'hui je suis dans un parfait état de
santé sous tous les rapports. Je recommande
ce remède du plus profond de mon cœur et je
donne cette déclaration assermentée, sans y
être sollicité, devant un commissaire, le 27
juin 1896.

Signé, JOHN H. ROOT.

Le témoignage ci-haut mentionné, avec le
portrait de M. Root et autres affirmations as-
sermentées, gratis sur demande.

Le *Koolenny's Cure* se vend \$1.00 la bouteille
ou 6 bouteilles pour \$5.00, soit chez votre phar-
macien, soit directement de la S. S. RYCK-
MAN MEDICINE CO., Limited, Hamilton,
Ontario.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien,
2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Question grammaticale.

— Dis, maman, se marier, est ce un
verbe actif ?

— Non, mon enfant, c'est un verbe
réfléchi... souvent même pas assez
réfléchi.

HATEZ-VOUS

A la moindre atteinte de trouble dans les
voies respiratoires, vite prenez une dose de
Baume Rhumal, cela vous sauvera d'un
gros rhume.

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Le mystificateur Vivier entre dans
une boutique de tripier.

— Que désire Monsieur ? demande le
marchand.

Après avoir flairé d'un air préoccupé
les comestibles variés étalés sur le
comptoir, Vivier redresse brusquement
la tête, et, sans sourciller, demande au
marchand de tripes :

— Avez-vous des entrailles de père ?

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines . . .

Articles de Fonds par des écrivains
distingués; Plusieurs Gravures d'ac-
tualités et des Nouvelles de Tous les
Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le
choix sur une collection de chromo-lithogra-
phies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin,
et autres: n'oubliez pas de voir notre annonce de primes
dans le numéro du *Monde Canadien* de cette
semaine.

Redaction, Administration et
Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,
Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUZZI,
Administrateur.



Fausces dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité ou par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 8 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Un oculiste à un de ses clients qui a perdu la vue et qu'il va opérer :
— Vous avez confiance en moi ?
— Une confiance aveugle !

Tel. Bell 784

D^r F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Ecurie de première classe

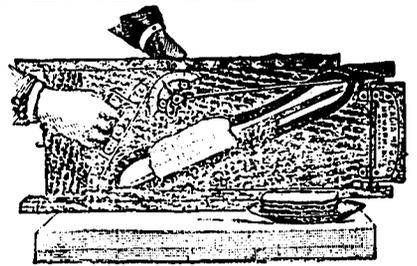
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

On parle d'une dame invraisemblablement maigre, mais très aimable.
— C'est une charmante femme, dit quelqu'un ; lorsqu'elle reçoit, elle se met en quatre pour ses invités.
— En quatre ! murmure une bonne amie. Il ne doit pas y en avoir beaucoup dans chaque portion !

Réunion électorale dans la banlieue. Baldanedos, très allumé, est à la tribune :
— Citoyens, on me demande ma profession de foi... De profession, je n'en ai jamais eu, et je le regrette... De foi, pas davantage, et je m'en honore... (Applaudissements prolongés. La candidature de Baldanedos est acclamée).

— Ah ! docteur, je n'oublierai jamais que je vous dois la vie !
— N'oubliez pas, tout simplement, que vous me devez quinze visites.

Doléances d'un papa dont la fillette vient d'entrer en lutte contre le piano :
— Que voulez-vous ! Lorsque j'entends de mon cabinet son professeur qui répète do... do... do..., c'est plus fort que moi : je m'endors.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincailleur
6 Rue St-Laurent.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES (Composées) De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Le petit Guy comptait sur l'héritage d'un vieil oncle très malade.
Un ami le rencontre :
— Eh bien, et ton oncle ? Toujours dans un état désespéré ?
— Au contraire. Il est en train de guérir.
— Alors, mon pauvre Guy, je comprends ta tristesse : l'état désespéré a fait place à un état désespérant.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 137



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : ARRIVEE DU NAVIRE "IMPERATRICE AUGUSTA", A LA CANÉE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 6 juillet, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle POUR Les Premiers Mercredis du mois.

Prix du billet, 25 cents.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.